

Aicardiana

2^e série — n° 36 — 15 décembre 2021

**CENTENAIRE
DE LA MORT DE JEAN AICARD
(1848—1921)**

**LA PHILOSOPHIE
DE
JEAN AICARD**

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 36

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Les aléas de l'immortalité.</i> Dominique AMANN	7
<i>La dernière œuvre.</i> Jean AICARD	43
<i>La Pitié, pensée de toute une vie.</i> Dominique AMANN	49

Annexes

<i>Jean Aicard et la poésie philosophique.</i> Henri NER	185
<i>Bonté et politesse.</i> Jean AICARD	195
<i>Discours.</i> Julia BERTRAND	205

Bibliographie

	211
Notes et Documents	219
<i>Henri Bergson</i>	221
<i>J.-A. Mattei</i>	231
<i>Henri Sellier, alias Daniel Blangy</i>	234

ÉDITORIAL

Avec ce mois de décembre, l'année du centenaire de la mort de Jean Aicard, décédé à Paris le 12 mai 1921 vers 22 h 15, s'achève sur une touche bien nostalgique : le contexte sanitaire, certes, mais aussi, il faut bien le dire, un manque d'intérêt général n'ont pas poussé à la réalisation de grandes manifestations véritablement dignes d'un centenaire.

La municipalité toulonnaise a organisé, dans la maison du poète, quelques séances populaires et festives, s'adressant à divers publics et aux enfants des écoles... mais j'en retire l'impression que Jean Aicard y fut plus un prête-nom ou un prétexte.

Les conférences associatives n'ont pas davantage abordé la « densité » du personnage, poète, dramaturge, penseur idéaliste, reçu à ces différents titres académicien français...

Aicardiana qui, depuis des années, et plus particulièrement dans sa deuxième série, cherche à faire valoir l'œuvre de l'écrivain varois et la profondeur de sa pensée humaine, se devait d'apporter une livraison riche et exceptionnelle par son contenu.

Jean Aicard a placé au centre de son œuvre le concept de « pitié » en s'inscrivant dans un courant qui a parcouru plus particulièrement la seconde moitié du XVIII^e siècle et tout le XIX^e siècle : parmi les grands penseurs qui ont pris part au débat — Jean-Jacques Rousseau, Emmanuel Kant, Arthur Schopenhauer, Victor Hugo, Friedrich Nietzsche, Henri Bergson,

pour ne citer que les plus connus, — il a réalisé un apport très original aboutissant à une véritable « philosophie de la pitié ».

Et il a développé sa pensée au sein d'un courant idéaliste qui, pour n'avoir pas été majoritaire à la fin du XIX^e siècle, n'en a pas moins enrichi la littérature et la philosophie d'apports humanistes et spiritualistes dont les saines leçons pourraient être écoutées encore aujourd'hui de manière très profitable dans notre société ivre d'individualisme, de consumérisme et de modes éphémères.

Il est bien certain qu'un sujet aussi vaste que celui de la philosophie de notre écrivain ne saurait être pleinement traité en quelques dizaines de pages. La présente publication voudrait seulement poser des jalons dans une œuvre immense et multiforme, et ainsi ouvrir la voie à des travaux plus approfondis notamment universitaires.

Dominique AMANN

LES ALÉAS DE « L'IMMORTALITÉ »

Dominique AMANN

Selon la loi inéluctable de l'oubli, Jean Aicard aurait dû, après son décès, disparaître de la mémoire de ses contemporains : les écoles littéraires évoluent, des concepts neufs et des courants nouveaux apparaissent, de jeunes talents se révèlent et conquièrent le haut du pavé, les goûts du public changent avec les mutations de la société et les transformations des modes de vie.

Certes, Jean Aicard aurait pu bénéficier de son « immortalité académique »... mais il n'est que de regarder le devenir de ceux qui formaient, à la veille du décès de notre poète, l'Académie française... tous promis à l'immortalité.

Au début du mois de mai 1921, l'Académie était au complet de ses quarante membres, élus de 1888 à 1920, tous nés au XIX^e siècle et décédés au XX^e : doyen d'âge, Charles de Freycinet (1828-1923), élu en 1890 ; dernier admis, Robert de Flers (1872-1927), élu en 1920.

Quelques personnalités de cet aréopage sont restées fort illustres, davantage en raison de leur action politique ou militaire que pour leur œuvre littéraire : les chefs d'État Paul Deschanel (1856-1922, élu en 1899) et Raymond Poincaré (1860-1934, élu en 1909) ; les présidents du Conseil Georges Clemenceau (1841-1929, élu en 1918) et Louis Barthou (1862-1934, élu en 1918) ; ainsi que les trois maréchaux Louis-Hubert Lyautey

(1854-1934, élu en 1912), Joseph Joffre (1852-1931, élu en 1918) et Ferdinand Foch (1851-1929, élu en 1918).

Plusieurs écrivains connaissent encore aujourd'hui la notoriété : Pierre Loti (1850-1923, élu en 1891), Paul Bourget (1852-1935, élu en 1894), Anatole France (1844-1924, élu en 1896), Jean Richepin (1849-1926, élu en 1908). On peut leur ajouter l'homme politique Maurice Barrès (1862-1923, élu en 1906) et le philosophe Henri Bergson (1859-1941, élu en 1914).

En revanche, plus de la moitié de ces « immortels » ont sombré dans l'oubli le plus complet : qui connaît encore aujourd'hui les écrivains Henri Lavedan, René Bazin, Maurice Donnay, Eugène Brioux, Marcel Prévost, Henri de Régnier, Alfred Capus, François de Curel, René Boylesve, Henry Bordeaux, Robert de Flers ; les historiens Paul-Gabriel d'Haussonville, Ernest Lavisse, Gabriel Hanotaux, Frédéric Masson, René Doumic, Émile Boutroux, Pierre de la Gorce, André Chevillon ; les ministres Alexandre Ribot, Denys Cochin ; les deux ecclésiastiques Louis Duchesne et Alfred Baudrillart ; le physicien Charles de Freycinet, le philologue Joseph Bédier et l'avocat Jules Cambon ?

L'admission sous la Coupole et le port de l'habit vert ne sont donc pas les meilleurs garants de la survie d'un écrivain même si, aujourd'hui, le site Internet de l'Académie française consacre une notice à chacune des sept cent trente-sept personnalités qui y furent élues.

En revanche, Jean Aicard bénéficia de plusieurs facteurs favorables.

La fidèle amitié

Dès le décès de Jean Aicard, les héritiers de sa maison des *Lauriers-Roses* à La Garde (Var), le peintre Paulin Bertrand et

son épouse née Julia Pillore, en littérature Léon de Saint-Valéry, se mirent en devoir d'entretenir la mémoire du cher disparu, avec notamment le concours de ses amis de l'académie du Var.

Premier anniversaire, mai 1922

En mai 1922, pour le premier anniversaire de la mort du poète, les Bertrand, Gaston Bonnier et Jean Calvet firent célébrer deux services religieux, l'un à l'église Saint-Sulpice à Paris et l'autre dans la petite église de La Garde : « Les amis de Jean Aicard ont commémoré l'anniversaire de sa mort en faisant célébrer des services à l'église Saint-Sulpice, sa paroisse, et dans son cher village de la Garde. Nombreux se pressaient les amis connus et inconnus, les admirateurs du poète, à la messe de Saint-Sulpice, où de beaux chants furent exécutés par la maîtrise.¹ »

Dans sa séance solennelle du jeudi 11 mai 1922, l'académie du Var, en proclamant le palmarès de son concours de poésie, voulut faire une mention toute spéciale de Jean Aicard. L'un de ses membres, Émile Jouvenel, y lut une ode de sa composition, dont je n'ai pu retrouver que des extraits :

ODE À JEAN AICARD²

à l'occasion du premier anniversaire de sa mort

12 mai 1921

¹ *La France nouvelle, revue mensuelle*, 6^e année, n° 7, juillet 1922, « Informations », page 222, colonne 1. — Voir aussi *Le Temps*, 62^e année, n° 22194, jeudi 11 mai 1922, « Nécrologie », page 3, colonne 3.

² *La France nouvelle, revue mensuelle*, 6^e année, n° 7, juillet 1922, « Informations. L'anniversaire de la mort de Jean Aicard », pages 222-223.

Jean Aicard !... Ce n'est pas un fils de la Provence
Qui vient de prononcer doucement votre nom
Chez nous l'on dit *Mazet*, au lieu de *Cabanon*
Mais qu'importe après tout ! Dans la même espérance
Provence et Languedoc ont eu le même bond,
Quand l'ennemi commun fit se dresser la France !

C'est donc nous, frère aîné, qui venons d'un salut
Balayer aujourd'hui la calomnie amère ;
« *Ta chanson de l'Enfant* » a servi pour la mère,
Tes vers et notre épée ont eu le même but,
Car des gars du Midi tu fus un peu l'Homère
Et l'Alsace vous doit autant de son salut.

Malgré mon culte ardent des farouches Cévennes,
Quittant ses châtaigniers pour les pins toujours verts,
J'aimais cette Provence, et même ses travers,
Puisqu'avant de venir sur ses plages sereines
J'avais goûté ton charme au filtre de tes vers
Et senti tressaillir tes héros dans mes veines.

.
.

Tout enfant, à Mâcon, dans un sombre collège
Tu connus les tourments et le mal du pays ;
Mais tes grands yeux étaient restés tout éblouis
Du ciel pur et profond où toute nuit s'abrège ;
Tes maux à sa clarté se sont évanouis
Car déjà t'exaltait des vers le sortilège !

Tu connus jeune encore le Cygne de Saint-Point :
Lamartine ! Lui te souffla son âme ardente ;
Et du Ciel lumineux qu'avait connu le Dante

Tu rêvas avec eux ; mais tu ne voulus point
De ces fiers pèlerins imiter l'âme errante,
Et, fervent provençal, tu restas dans ton coin.

.
.

Enfin réalisant la plus noble espérance,
Complétant dignement Mistral, ton frère aîné,
Nous avons vu ton art de gloire couronné
Parachever pour tous l'œuvre de délivrance
Et donner, comme fit votre bon Roi René,
Dans l'écrin de tes vers la Provence à la France.

Dors en paix sous l'azur que ton œuvre a chanté,
Où l'hiver est chéri des douces hirondelles.
Près de tes myrtes verts et des purs asphodèles
Ta mémoire n'aura qu'un éternel été
Car ton pays d'amour sera par de fidèles
Disciples et lecteurs pour longtemps fréquenté.³

L'âme de ton « *Maurin* », si fièrement latine,
Raffermissant le cœur et redressant le front,
Et puis celle de Parlo-Soulet s'enviendront
Braconner quelquefois sur la verte colline
Et nous parler de toi dans les pins du Faron
D'une voix tour à tour éclatante et câline.

³ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2030, dimanche 21 mai 1922, page 549, colonne 1, publie cette strophe avec quelques variantes : Dors en paix sous l'azur que ton œuvre a chanté, / Où l'hiver est chéri des douces hirondelles. / Près de tes myrtes verts, des roses asphodèles, / Ta mémoire verra leur éternel été, / Car ton pays d'amour sera par tes fidèles / Disciples et lecteurs pour longtemps fréquenté.

Ils diront leurs exploits et leur calme sommeil,
Leur gaieté toujours franche et leur table frugale,
Leurs exploits de chasseurs, les chants de la cigale
Et, malgré l'astre altier que l'on dit sans pareil
Dans le ciel littéraire où ta gloire l'égale,
Tes héros resteront debout dans le soleil !

Julia Bertrand récita ensuite des poèmes du disparu et François Armagnin dit des vers de sa composition intitulés *Un an après*.

Le 12 mai au matin, les amis varois et les scouts du Foyer du marin sous la conduite de leur chef Henri Sellier⁴ se retrouvèrent pour déposer des fleurs sur la tombe.

Deuxième anniversaire, mai 1923

Le 12 mai 1923, les amis se rendirent de nouveau sur la tombe et Henri Sellier lut le poème composé par J.-A. Mattei, professeur au lycée de Nice, qui venait d'être nommé lauréat du prix Jean-Aicard de poésie française de l'académie du Var pour son grand poème *La Méditerranée* :

SUR LA TOMBE DE JEAN AICARD⁵

Au nom des enfants et des tendres mères,
Aux yeux pleins d'azur, aux yeux éplorés,
Nous couvrons ton corps d'humbles fleurs légères

⁴ Pour Henri Sellier — en poésie *Daniel Blangy*, — voir, dans ce volume, les « Notes et Documents », pages 234-243.

⁵ *Le Petit Var*, 44^e année, n° 15508, dimanche 13 mai 1923, « Anniversaire », page 1, colonne 6. Pour Mattei, voir, dans ce volume, les « Notes et Documents », pages 231-234.

Fleurs du cher pays, calices dorés
Où le clair soleil a laissé sa flamme,
Et le ciel changeant ses reflets moirés ;

Roses frissonnant comme une oriflamme
Au souffle de Mai, lilas de saison
Modestes et doux en leur fine trame...

Puis nos voix diront, comme une oraison,
Parlant à ton ombre encore présente
Dans chaque sentier, dans chaque maison,

Cette belle foi sincère, agissante,
Que ta poésie en nous fait surgir,
L'amour du terroir où notre âme chante.

Ce simple idéal qui ne peut mourir
Relève nos fronts nimbés de Lumière,
Et nos yeux perdus en son pur désir ;

Et si nous souffrons ta souffrance fière,
— Les doutes cruels où sombre le cœur —
Si nous grelottons d'intime misère,

Nous demanderons sa bonne chaleur
Au chant que ta main confiait au livre,
Oubliant la peine et l'âpre rancœur ;

Nous retrouverons la force de vivre
Dans le souvenir de tes jours passés
Qui, pour nos enfants, doit longtemps survivre.

L'été qui palpite en rythmes pressés
Dans la vapeur chaude où l'air entier danse,
Fera reflourir les esprits lassés,

Fera scintiller la claire espérance,
La joie en chassant les jours lumineux...
Et les galoubets de notre Provence

Répondant au loin, dans la plaine en feu,
Aux cigales d'or, chantres éphémères,
Des enfants rieurs régleront les jeux,

Rythmeront la voix, les soupirs des mères.

Troisième anniversaire, mai 1924

Dans sa séance du 7 mai 1924, l'académie du Var honora son célèbre écrivain :

Séance du 7 mai . — La salle des séances est ornée de palmes vertes entourant un médaillon en bronze de Jean Aicard.

À 5 heures précises, le président, M. le docteur Regnault, ouvre la séance ; il souhaite la bienvenue à M. et Mme Paulin-Bertrand, [...].

[...].

M. Paulin Bertrand présente son médaillon en bronze destiné au tombeau de Jean Aicard.

Le Président remercie l'artiste et Mme Paulin Bertrand de la pensée délicate qu'ils ont eue d'offrir à la compagnie la primeur de cette belle œuvre. Il renouvelle, à cette occasion, l'expression de la gratitude de l'Académie pour les dons nombreux dus à leur générosité.

M. Jouvenel donne lecture d'une de ses œuvres intitulée *Visite à Jean Aicard*. Dans un style alerte et plein de saveur, il nous dépeint tous les détails de cette entrevue, qui l'a laissé sous le charme pénétrant du poète. De Jean Aicard, il lit ensuite un beau poème : *Ponce-Pilate*. Le procureur de Judée s'est retiré à Vienne, dans les Gaules. La vision terrible du passé l'accable et, en proie aux remords de son égoïste indifférence, après un entretien sur Jésus avec un de ses amis, il court se noyer dans le Rhône.

M. Armagnin lit un poème qu'il doit dire aux *Lauriers-Roses*, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Jean Aicard. En de beaux vers, où il a mis tout son cœur, M. Armagnin exprime toute son admiration et sa reconnaissance pour le poète qui fut son maître⁶.

À Jean AICARD⁷

*À propos du III^e Anniversaire de la mort
de l'Illustre Membre de l'Académie Française.*

« Tes doux chants ont bercé ma jeunesse souffrante
« Qui brava la douleur ;
« Et, grillon, je me tais, quand le rossignol chante,
« Ma lyre c'est mon cœur. »

C'est pour ces vers, voici quarante ans, que ton geste
Ouvrait grande la porte à l'artisan modeste
Qui laissait le marteau pour la plume. Et depuis,

⁶ Académie du Var, archives, procès-verbaux des séances, séance du mercredi 7 mai 1924 ; compte rendu identique dans le *Bulletin de l'académie du Var*, année 1924, pages 17-20.

⁷ ARMAGNIN (François), « À Jean Aicard », *La Provence illustrée*, 4^e année, n° 19, juillet 1924, page 315, colonnes 2-3.

Au coin du feu l'hiver, l'été près du vieux puits,
J'étais à tes côtés. Qui peut dire le nombre
Des jours où j'ai marché, mon Maître, dans ton ombre !

Le paysan jetait dans les sillons le grain
Et je suivais tes pas. Tu parlais en chemin...
Tandis que nos bâtons traçaient, dans la poussière,
Des virgules, des points, à l'heure où la lumière,
Du brouillard du matin écartait le rideau,
Ta voix me pénétrait comme pénètre l'eau
Qui vient de la montagne et s'étend vers la plaine.
Tu devinais combien j'aime ton âme humaine.
Je me souviens toujours, quand l'amour, la vertu,
Tout me paraissait faux, quand j'étais abattu,
Lorsque j'avais assez des choses et des êtres,
Que tu me conseillais de songer aux ancêtres
Qui moins avantagés que nous, n'ont point failli.
Tu me criais : Courage ! Oui, tu m'as accueilli,
Chez toi, les bras ouverts, comme on accueille un frère,
Comme aurait fait Jésus... Et ce soir, ô mystère !
Les vers que je disais, jadis, dans ta maison,
Reviennent tristement purs comme une oraison :

« Tes doux chants ont bercé ma jeunesse souffrante
« Qui brava la douleur ;
« Et, grillon, je me tais, quand le rossignol chante,
« Ma lyre c'est mon cœur. »

Le 12 mai 1924, les amis de Jean Aicard se réunirent aux
Lauriers-Roses, pour lui rendre quelques hommages poétiques
et entendre la lecture de quelques-uns de ses poèmes.

M. le docteur Regnault, président de l'Académie du Var,
présidait, ayant à son côté Mme Turcas, la plus vieille amie de
Mme Lonclas, et qui se souvient de Jean Aicard enfant. M. le
docteur Regnault prononça un discours ému, plein de souve-
nirs intimes, et, au nom des amis du poète, remercia M. et
Mme Paulin Bertrand pour leur dévouement total qui, pendant
six années, absorba leur vie personnelle et la subordonna en-
tièrement à celle de Jean Aicard.

MM. Armagnin et L. Regnier apportèrent l'hommage poé-
tique : celui de M. Armagnin, doux et tendre ; celui de M. L.
Regnier, large et vibrant. Mme Léon de Saint-Valéry (Mme
Paulin Bertrand) lut ses pages pénétrantes sur l'amitié de Jean
Aicard et de Pierre Loti, sur les impressions de Pierre Loti aux
Lauriers-Roses, qui parurent récemment dans la Revue bleue ;
M. E. Jouvenel lut le récit ému et nuancé de sa première visite
à Jean Aicard⁸.

Et tous décidèrent de pérenniser cette rencontre dans les an-
nées suivantes.

Quatrième anniversaire, 1925

Le samedi 3 janvier 1925, une délégation conduite par l'abbé
Jean Calvet se rendit sur la tombe du poète pour y inaugurer
un bronze le représentant de profil, dû à Paulin Bertrand. Jean
de Bonnefon, au nom de la Société des gens de lettres, y fit une
évocation très intimiste de l'écrivain disparu ; d'autres orateurs
intervinrent et François Armagnin y alla de son sonnet :

⁸ *Le Petit Var*, 45^e année, n° 15874, mercredi 14 mai 1924, page 3, colonne
5.

Sur la tombe⁹

À Jean Aicard.

Voici des vers, voici des roses — les plus belles —
Que tu chérissais tant. Voici mon cœur encor,
L'œuvre de tes amis, plus forte que la mort,
Rassemble encor, mon maître, aujourd'hui, tes fidèles,

Écoute : les cyprès parlent aux asphodèles
De ton verbe latin. Au midi, comme au nord,
On acclame ton nom. De l'atelier, du bord,
Sur ta tombe l'on vient porter des immortelles.

Toujours, sous le soleil chaud et resplendissant,
Ta maison, à La Garde, arrête le passant :
On retrouve aux « Lauriers » tes livres sur la table.

Nous t'entendons encor, quand nous foulons le sable,
Chanter notre horizon éternellement beau,
Et tu restes vivant par-delà le tombeau.

Le mercredi 13 mai, un autre moulage du même médaillon de Paulin Bertrand fut inauguré aux Lauriers-Roses : « À 3 h. précises, M. le docteur J. Regnault, président de l'Académie du Var, ouvre la séance en évoquant le souvenir du chantre ardent de la Provence. M. François Armagnin, ami personnel du poète et qui fut un peu son secrétaire, dit superbement un poème à la gloire de Jean Aicard. Mme Paulin Bertrand, dans une allocution au style ciselé et concis, étudie chez Jean Aicard l'éducateur. L'artiste peintre Lainé-Lamford vint rappeler l'aide et l'af-

⁹ ARMAGNIN (François), « Sur la tombe, sonnet », *Bulletin de l'Académie du Var*, 1925, page 31.

fection toute particulière du poète pour les boy-scouts toulonnais qui s'appelaient groupe d'Éclaireurs Jean Aicard. M. Muraire, maire des Mayons, vint saluer, au nom de ses administrés, la mémoire de Jean Aicard, qui avait pour Les Mayons, une sollicitude toute particulière. Après lui, le poète Émile Jouvenel vint dire, face au médaillon de Jean Aicard, une ode finement et profondément construite qu'il lança de sa voix de clairon, et qui souleva l'enthousiasme de toute l'assistance. M. Charlois, maire de La Garde avec une grande simplicité, rappela un soir d'été très doux où les habitants vinrent aux Lauriers-Roses fêter leur grand poète.¹⁰ »

Cinquième anniversaire, 1926

Le célèbre tragédien Eugène Silvain, qui avait été élu membre résident de l'académie du Var le 5 décembre 1923, vint faire son discours de réception dans la séance du jeudi 8 avril 1926. Il n'omit pas d'y saluer son grand ami dont il avait interprété *Le Père Lebonnard* et il développa longuement les différents aspects de son œuvre littéraire.

Sixième anniversaire, 1927

Le jeudi 21 avril 1927, c'est l'inauguration d'une plaque au-dessus de la porte d'entrée de sa maison natale de la rue de l'Ordonnance à Toulon qui donna l'opportunité d'une nouvelle réunion à la mémoire de Jean Aicard. Eugène Silvain, de nouveau présent à Toulon, y déclama des vers.

¹⁰ *Le Petit Var*, 46^e année, n° 16239, vendredi 15 mai 1925, page 2, colonnes 3-4. — Le discours de M^{me} Bertrand, « À la mémoire de Jean Aicard », révèle une connaissance si intime de l'âme de notre écrivain que je le publie *in extenso* en annexe III, pages 205-210.

Et, le 12 mai suivant, la terrasse des *Lauriers-Roses* accueillit de nouveau les amis intimes du poète :

M. le Médecin Général Fontan est prié de prendre la présidence en l'absence de M. le D^r Mourron. Il le fait avec sa fine bonne grâce habituelle et prononce une de ces simples et délicates allocutions, où tout est dit de ce qu'il faut dire, et dont il a le secret. Il développe ce thème que cette commémoration est à la fois empreinte de tristesse et de douceur. De tristesse, à la pensée du poète disparu, de douceur pour le charme du souvenir qu'il a laissé, et qui trouve le cadre d'évocation le plus digne de lui, dans ce bocage virgilien des Lauriers-Roses...

Armagnin et Émile Jouvenel lisent ensuite des poèmes inédits qu'ils ont écrits à la mémoire de Jean Aicard et où ils laissent déborder dans un lyrisme inspiré la ferveur de leur culte pour l'auteur de « Maurin des Maures ». Un peu plus tard, ils liront tour à tour chacun avec sa compréhension personnelle, plusieurs poèmes de Jean Aicard qui évoqueront de façon saisissante son talent. Émile Jouvenel obtiendra un succès particulier en lançant avec puissance, à la fin de la cérémonie les strophes de la « Ferrade en Camargue ».

Du côté féminin l'interprétation de l'œuvre de Jean Aicard est comme toujours très émouvante. Mme Baixe qui dit avec un rare sentiment de toutes les nuances et un grand sens poétique, ainsi que Mlle Maud Grimm touchante et frêle — comme un souffle parfois — savent émouvoir infiniment l'auditoire qui les applaudit longuement.

Avec toute sa belle puissance d'évocation et ses dons brillants de dialectique et de style, Mme Paulin-Bertrand nous donne le rare régal de la lecture inédite d'une étude qu'elle a consacrée à « Jean Aicard et l'Italie ». Il faudrait un cadre plus vaste que ce compte-rendu forcément trop succinct pour mettre en relief

tout l'intérêt de l'étude de Mme Paulin-Bertrand qui a analysé remarquablement tout le côté latin de l'âme de Jean Aicard et tout ce que son talent doit à la culture grecque et romaine.

M. le Ministre Burdèse remercie vivement et félicite Mme Paulin-Bertrand : Lui aussi rappelle le culte de Jean Aicard pour l'Italie qui le lui rendait bien et où il était très populaire, surtout comme auteur du « Père Lebonnard » joué d'abord en Italie par Ermete Novelli ¹¹.

Sur la terrasse des Lauriers Roses ¹²

À M. et M^{me} Paulin Bertrand

Ne s'étant pas figée au cœur glacé des marbres,
L'âme de Jean Aicard survole, ici, les arbres,
Dans le parfum exquis des mimosas en fleurs.
Elle nous dit : Pourquoi songeriez-vous aux pleurs,
Tandis que tout sourit dans ce jardin où chante,
Le matin — au soleil — le pinson, dans l'attente
Du blé qui doit nourrir les bêtes et les gens ?
Célébrez, avec moi, les pêcheurs diligents
Qui, dès l'aube, s'en vont sur les flots que caresse
L'aile de l'avion montant avec souplesse
Dans l'azur où l'étoile a raison de l'orgueil.
— Portez votre regard, un instant, sur mon seuil :
Pour éclairer vos cœurs, j'ai gravé dans la pierre
Des souhaits, des conseils doux comme une prière.
— Les vers sont quelquefois pareils à des flambeaux. —
Dites des vers, chantez ! Ne songez aux tombeaux

¹¹ *La République du Var*, 34^e année, n° 11836, vendredi 13 mai 1927, page 2, colonnes 1-2.

¹² ARMAGNIN (François), « Sur la terrasse des Lauriers-Roses », *Le Dessus de mes paniers*, 1935, page 75. Poème daté « La Garde, 12 Mai 1927 ».

Que pour vous rappeler mon ombre familière.
L'âme n'est pas esclave, amis, de la matière.
Le meilleur de moi-même est vivant. Je vous vois
Et vous entends toujours ; mais bien mieux qu'autrefois.

Et encore...

Ces sympathiques manifestations de la fidèle amitié perdurèrent, notamment chez le dévoué François Armagnin :

DEVANT LA MAIRIE DE SOLLIÈS-VILLE ¹³

Quand tu fuyais Paris, rêveur à barbe grise,
 Craignant les importuns tout autant que la bise,
 C'est ici, que de préférence tu venais.
 Avec l'âge, il nous faut le silence et la paix,
 Et tu trouvais le tout dans ce discret asile,
 Au pied du vieux clocher, près de l'Hôtel de Ville,
 Où l'on te recevait en vrai triomphateur.
 On comprenait peut-être, ici, bien mieux ton cœur.
 Solliès te souriait. L'olivier doux et pâle
 Où demain s'en viendra chanter une cigale,
 Aujourd'hui, jour de fête, a pu voir l'habitant
 Cueillir, pour t'honorer, le genêt odorant
 Qui se mêle au parfum du thym, dans la montagne.
 Nous aimons la fleur d'or comme on l'aime en Bretagne
 Et que tu célébras, comme là-bas, Brizeux.
 Tous les deux vous formiez aussi les mêmes vœux.
 Aujourd'hui, comme au temps jadis, tu nous écoutes...

¹³ ARMAGNIN (François), « Sur la terrasse des Lauriers-Roses », *Le Dessus de mes paniers*, 1935, page 76. Poème daté à la fin « Solliès-Ville, 24 Juin 1928 ».

Les morts voient mieux que nous : Regarde sur les routes,
 La vigne est belle, au loin, l'épi promet bons grains.
 Après les jours de deuil viennent les jours sereins,
 Dans le recueillement, le clocher carillonne,
 Les vieux seront contents, la moisson sera bonne...
 Et toi qui nous donnas le *Livre des Petits*,
 Toujours, tu veilleras sur les champs, sur les nids !
 Ami du gai soleil durant ta vie entière,
 Ô Jean Aicard ! ton nom s'inscrit dans la lumière !

TOUJOURS POUR LUI ¹⁴

À Monsieur l'Abbé Calvet.

Roses de mai, c'est dans les pleurs,
 Dans le deuil et dans les douleurs,
 Dans les heures, hélas, cruelles !
 Que vous nous paraissez plus belles.

Les cœurs sanglants, les pauvres cœurs
 Se retrouvent dans vos couleurs.
 Au seuil des portes éternelles.
 Vous êtes sœurs des immortelles.

En ce mystique mois de mai,
 Parlez-nous du poète aimé,
 Dans ce jardin, sur la terrasse.

Glorifiez notre cher mort,
 Aujourd'hui, redites encor
 Tout notre amour, par votre grâce.

¹⁴ ARMAGNIN (François), « Toujours pour lui », *Le Dessus de mes paniers*, 1935, page 77. Poème daté « Les Lauriers-Roses. La Garde, 10 Mai 1930 ».

Pour le 13^e anniversaire¹⁵
de la mort de Jean Aicard
Sur la Terrasse des *Lauriers-Roses*
À M^{me} et M^r Paulin Bertrand.

Salut seuil qui me vois, à chaque anniversaire,
M'approcher des amis du Maître regretté !
Salut terre accueillante et bosquet solitaire
Où Jean Aicard aimait se reposer l'été !

Serai-je encore ici l'an prochain à cette heure ?
Dieu seul peut me répondre, ô rossignol du mur
Qui viens faire ton nid dans la vieille demeure.
Ton sort ressemble au mien : ton demain n'est pas sûr.

Et toi, beau papillon, et toi, rose divine,
Que le doux mois de mai près de nous fait fleurir,
Que serez-vous demain ? Un rien, dans la colline !
Tout passe, mais au cœur reste le souvenir...

Vieux, quand autour de soi tout s'écroule, tout tombe
Et que l'on sent faiblir et force et volonté,
Heureux qui peut encor se traîner sur la tombe
De l'ami qui pour tous fut trésor et bonté.

On voit par ces quelques exemples que les amis de Jean Aicard n'oublèrent pas leur compagnon disparu et continuèrent de lui manifester leur attachement pendant de longues années. Mais eux aussi s'en furent, chacun à son tour, emportant des souvenirs... qu'ils n'avaient pas nécessairement fixés par écrit.

¹⁵ ARMAGNIN (François), archives de l'académie du Var, dossier « Jean Aicard », manuscrit, une page. Poème daté « La Garde, 12 mai 1936 ».

Le cinéma

Pendant quelques décennies, le cinéma donna une nouvelle carrière à plusieurs œuvres de Jean Aicard en portant à l'écran la pièce de théâtre *Le Père Lebonnard* ainsi que la plupart des romans de l'écrivain... et même à plusieurs reprises pour chacun, les versions muettes ayant été remplacées par des films sonores. Mais ces productions, quoique servies par d'importants moyens techniques et des acteurs célèbres, ont souvent oublié l'esprit des œuvres qu'elles devaient illustrer !

Films muets :

– 1919 : *L'Ibis bleu*, de Camille de Morlhon. Le réalisateur a complètement transformé la donnée du roman aicardien dont il ne conserve que l'ossature : le cinéaste fait passer à l'arrière-plan le yacht éponyme, la nature méditerranéenne et les paysages provençaux si lumineux, qu'il remplace par un univers mélancolique sur fond de tempêtes ; il transforme en romance heureuse une fin que le romancier avait voulue tragique.

– 1921 : *Le Gardian* (n° 1), court métrage de 35 mn.

– 1922 : *Le Diamant noir*, d'André Hugon. Tourné sur la côte varoise, le film sortit en octobre 1922 en deux épisodes, « Le calvaire d'une innocente » et « L'amour rédempteur » ; il suit au plus près le roman, auquel il offre une belle mise en scène et une grande qualité photographique.

– 1922 : *Roi de Camargue* (n° 1), film muet d'André Hugon. C'est la version la plus fidèle au roman original. Les scènes du pèlerinage des gitans ont été prises sur le vif.

– 1923 : *La Rue du Pavé d'amour*, d'André Hugon.

– 1923 : *Notre-Dame d'Amour* (n° 1), d'André Hugon. Tourné en partie à Arles (août 1922).

Films parlants :

— 1932 : *Maurin des Maures*, d'André Hugon, musique de Jacques Janin. Tourné en décors naturels, le film marque l'émergence d'un vrai cinéma méridional. Publié à nouveau en cassette VHS-SECAM en 1991.

— 1933 : *L'Illustre Maurin*, d'André Hugon, musique de Jacques Janin. Tourné entièrement en décors naturels.

— 1935 : *Roi de Camargue* (n° 2), de Jacques de Baroncelli. Le rôle principal ayant été confié à Berval, un chanteur peut-être célèbre mais piètre comédien, le roman camarguais est devenu une opérette provençale « à la sauce boules et pastis » !

— 1935 : *Gaspard de Besse*, d'André Hugon, musique de Jacques Janin et Carlo Rim. Berval, trop empâté pour le rôle-titre, est magnifiquement secondé par un Raimu triomphant dans le rôle de Samplan. À la veille du Front populaire, le film dénonce essentiellement l'injustice sociale. Publié en cassette Secam-VHS, 1991 ; 2/ 1993.

— 1936 : *Notre-Dame d'amour* (n° 2), de Pierre Caron, musique de Jane Bos. Quoique fidèle au roman, le scénariste introduit dans son film les idées alors à la mode comme l'agression du monde rural, fermé et traditionnel, par des urbains déracinés et sans traditions ; d'où le besoin d'un retour marqué aux valeurs traditionnelles, dans un contexte déjà idéalisé par un régionalisme idéologique.

— 1939 : *Le Père Lebonnard* (n° 2), réalisé par Jean de Limur avec une musique de Jacques Ibert.

— 1941 : *Diamant noir*, de Jean Delannoy, musique d'Henri Goublier. Tourné en mars-avril 1940 à Saint-Tropez et Cavalaire, sorti en France le 25 juin 1941, ce second *Diamant noir* est l'œuvre d'un réalisateur à l'aube de sa longue carrière. La fin dramatique du roman a été remplacée par la conventionnelle *happy end* du cinéma populaire.

— 1946 : *Papá Lebonard* (n° 3), production mexicaine en langue espagnole, dirigée par Ramón Peón.

— 1946 : *Le Gardian* (n° 2), de Jean de Marguenat. Sorti le 15 mai au cinéma Méliès à Paris, tourné en images de 35 mm, le film dure une heure et demie. Il abandonne la donnée première du roman pour faire valoir le chanteur Tino Rossi, mêlant mélodrame et opérette, folklore gardian et faconde marseillaise ! Publié à nouveau en cassette VHS-SECAM en 1995.

— 1952 : *Les Souvenirs de Maurin des Maures*. Courts-métrages à visée touristique, réalisés par André Hugon pour faire valoir un Berval vantant les charmes du Var à un jeune couple en vacances dans les monts de l'Estérel.

— 1970 : *Maurin des Maures*, de Claude Dagues. Série pour la télévision en vingt-six épisodes de treize minutes chacun, diffusés du 21 janvier au 25 février 1970. Le découpage du feuilleton télévisé reprend les meilleurs morceaux des deux romans de Jean Aicard, dont le texte est lu en voix *off*. Publié en DVD.

— 1973 : *L'Illustre Maurin*, de Claude Dagues. Suite de la précédente série, diffusée sous deux formes : treize épisodes de vingt-six minutes et vingt-six épisodes de treize minutes. Première diffusion le 8 janvier 1974 sur la première chaîne. Publié en DVD.

La poésie enfantine et scolaire

Jean Aicard a écrit, pour l'enfance, trois recueils poétiques :

— *La Chanson de l'enfant* (1875) : la première partie, « Aux mères », regroupe « Les Berceaux » (17 poèmes) et « Figures d'enfants » (14 poèmes) ; la seconde partie, « Aux enfants », est formée de « Impressions d'enfants, souvenirs » (11 poèmes), « La Légende enfantine » (9 poèmes) et « Aux enfants de

France » (1 poème). Dans les différentes sections de ce recueil, Jean Aicard se montre un véritable psychologue de l'enfance : « Jean Aicard a étudié l'enfance ; il en peint toutes les mutineries, toutes les délicatesses, toutes les douceurs et toutes les vaillances. Il sait aussi les joies et les déchirements du cœur de la mère ; il nous la montre dès l'aurore de la maternité ; il la suit pas à pas dans ses douleurs, sa tendresse, ses rêves pleins d'éclat et les navrances de l'abandon.¹⁶ ». Dans cet hymne à la gloire de la famille, il idéalise les sentiments qui unissent grands-parents, parents et enfants.

— *Le Livre des petits* (1886) : destiné aux enfants de l'école primaire, ce recueil contient des petites fables, des comédies plus dramatiques, des contes de fées, mais aussi de petits poèmes où la morale laïque est enseignée. L'enfant y apprend à respecter le travail, la famille et la patrie ; il apprend qu'il n'y a pas de sots métiers, que chacun a une tâche à remplir et une place à tenir dans la société. « *Le Livre des Petits* (1887) est un livre d'éducation, un livre scolaire... Et parmi les livres bons à mettre aux mains des enfants, je n'en sais pas de meilleur que celui de ce poète qui, simple sans être puéril, doux sans être fade, tendre en restant mâle, interrompt, pour parler aux adolescents, les drames qu'il porte en sa tête et les œuvres qu'il va faire applaudir par la foule.¹⁷ »

— *Le Jardin des enfants. Poésies. Recueil méthodique pour l'enseignement moral, cours moyen* (1914) : alors que l'Europe est prête à s'embraser dans un conflit effroyable, le poète adresse aux enfants des petites classes des poésies morales définissant l'Idéal et glorifiant la Bonté. La genèse de cet ouvrage a été

¹⁶ *Journal de Monaco*, 19^e année, n° 918, mardi 1^{er} février 1876, « Bibliographie », page 3, colonne 1.

¹⁷ Jules Claretie, *Revue pédagogique*, 15 novembre 1887.

longue et difficile, notamment en raison de la nécessité de définir un enseignement moral pour toutes les écoles, donc en dehors de toute référence religieuse.

Jean Aicard n'a donc pas dédaigné de mettre son talent au service des instituteurs de la jeunesse, des hussards noirs de la III^e République, pour leur apporter des matériaux propres à ouvrir les jeunes intelligences à la poésie ou pour contribuer, notamment au temps de l'épreuve, à la construction d'une identité et d'une fierté françaises, au développement d'une morale nationale.

Malgré le succès de ces ouvrages, il n'a jamais été considéré comme « un poète de l'enfance », titre que, d'ailleurs, il n'a nullement revendiqué... mais, bien que formant une très petite partie de son œuvre poétique totale, cette production, toujours lue aujourd'hui en milieu scolaire, continue à perpétuer quelque peu son souvenir.

L'inspiration provençale

Jean Aicard a consacré une partie de son œuvre à son pays natal.

Ce sont ses *Poèmes de Provence* (1873) qui, par leur succès, ont permis au jeune écrivain d'entrer véritablement dans la carrière littéraire. En revanche, sa *Miette et Noré* (1880) a été souvent considérée comme une copie de la *Mireio* de Frédéric Mistral... et certains félibres dénièrent tout droit à Jean Aicard de parler de la Provence, puisque cela ne pouvait se faire, selon eux, qu'en langue provençale !

Le thème du pays natal ne réapparut qu'en 1890 dans *Roi de Camargue* et les romans suivants — *Le Pavé d'amour* (1892), *L'Ibis bleu* (1893), *Notre-Dame d'amour* (1896), *Maurin des*

Maures et L'illustre Maurin (1908), *Arlette des Mayons* (1917), *Un Bandit à la française* (1919), — mais seulement comme toile de fond de l'action.

Avec ses *Maurin*, Jean Aicard a certes voulu répondre à l'attente de ses concitoyens les plus simples en leur apportant une littérature populaire mettant en scène un héros bien local, frondeur et quelque peu anarchiste, roi de la galéjade et de la gaudriole. Encore l'a-t-il fait au sein d'un roman à thèse où le portrait-charge du Provençal des Maures, libre-penseur et jouisseur impénitent, est constamment contrebalancé par un discours moral et politique prônant l'égalité de tous les hommes, la justice sociale et le culte des vertus républicaines. Il est bien dommage que trop de lecteurs se soient contentés, dans une approche superficielle, de l'anecdote alors que l'auteur invitait constamment à la dépasser, si bien qu'il ne manqua pas de critiques littéraires pour n'y voir qu'un « sous-Tartarin » ! Le romancier provençal en fut peiné, si bien qu'il tenta de faire différer la publication de ces deux romans afin qu'ils ne nuisent pas à son élection à l'Académie française.

Et l'on connaît bien ce quatrain de Raoul Monier :

Monsieur Aicard, dont les nombreux écrits
N'ont pas connu ta fontaine, ô Jouvence,
Est Provençal quand il vient à Paris,
Parisien s'il retourne en Provence¹⁸.

qui, voyant en Jean Aicard le plus parisien des Provençaux ou le plus provençal des Parisiens... ne le reconnaissait donc ni comme l'un ni comme l'autre !

¹⁸ MONIER (Raoul), *Reliquiae*, page 305.

On le voit, l'œuvre provençale de Jean Aicard n'est pas aussi considérable que cela a pu être affirmé ; et ses deux romans « les plus provençaux », mettant en scène le bien grotesque Maurin, n'ont pas été compris dans leur dimension véritable d'un manifeste politique : ils ont ainsi pu donner le sentiment que leur auteur n'était qu'un conteur de village, un « faiseur de galéades »... Toutefois, c'est la partie de son œuvre qui survit le mieux, de nos jours, dans l'édition.

Jean Aicard aujourd'hui

Des images erronées

Jean Aicard a trop souvent — et trop exclusivement — été perçu comme un poète de l'enfance ou un conteur provençal, comme un « faiseur de récitations » ou un virtuose de la galéjade — à la sauce pastis de préférence ! C'est ainsi que l'ont, en effet, toujours présenté l'école primaire¹⁹ ou les écrivains varois. Si bien que, pour beaucoup de nos contemporains, son œuvre peut se réduire : pour les enfants, à *C'est moi le coq ! coquerico !* en poésie, ou à la composition du carnier de Maurin en prose ; et, pour un public plus averti, aux galipettes d'un certain braconnier ! Quant aux historiographes locaux, ils se plaisent à colporter, encore aujourd'hui, de nombreuses anecdotes souvent embellies jusqu'à en devenir controuvées, mais

¹⁹ Le zèle des « primaires » — ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes — a été parfois bien mal inspiré... Les archives de l'écrivain renferment par exemple une correspondance entre Julia Bertrand, l'abbé Jean Calvet et le médecin général Jules Fontan, les trois gardiens vigilants de la mémoire de notre écrivain : ils avaient dû, en octobre 1926, unir leurs efforts pour contrer un instituteur qui, ignorant les subtilités de la sémantique, avait confondu l'enfantin avec l'infantile et le puéril... au point que ses initiatives avaient été baptisées « entreprises ridiculisantes » !

qui paraissent constituer finalement la trame de la vie de notre écrivain !

Aussi est-il est à la mode dans certains milieux superficiels de dire que Jean Aicard est « un écrivain inconnu », « un auteur oublié », « un disparu des Lettres françaises », etc. : or, le seul fait que le nom de cet auteur ait survécu et que quelques-unes de ses œuvres soient encore lues dément de telles affirmations.

Il est naturellement permis à tout écrivain de manifester son esprit non point pour produire des idées supérieures... mais pour mieux toiser, du haut de sa suffisance, des prédécesseurs jugés sommairement et exécutés en quelques phrases définitives. Ce registre n'est nullement de mon goût et je ne poursuivrai pas dans cette voie : d'une part parce que j'estime que nul n'a le droit de dénigrer un auteur — surtout quand il est mort et que, de ce fait, il ne peut plus se défendre ! — sans, au préalable, proposer un examen approfondi de son œuvre entier et de sa réception ; et, d'autre part, par respect pour la mémoire de Jean Aicard qui, quoique souvent attaqué de son vivant, s'est toujours abstenu de ces « amabilités littéraires ».

Jean Aicard a aussi été qualifié d' « écrivain maudit », essentiellement en raison de sa proximité avec les « Vilains Bonshommes », ce qui relève d'une totale méconnaissance de la réalité de ce « groupe ».

Tout a commencé le 14 janvier 1869 au théâtre parisien de l'Odéon. Dans cette représentation, tout avait marché à l'envers. Le public était essentiellement venu pour entendre *La Comédie de l'amour* de Jean du Boys, un bohème co-auteur du *Parnassiculet contemporain*, monument de la satire anti-parnassienne, écrivain dit « populaire » mais séduisant tout aussi bien les petits bourgeois au gros bon sens et au rire bien

gras. Cette comédie en un acte ne pouvant fournir une soirée complète, le directeur associé de l'Odéon, Charles de Chilly, lui adjoignit la création de la première pièce d'un écrivain encore bien méconnu, François Coppée, alors âgé de vingt-sept ans : et cette comédie en un acte et en vers, *Le Passant*, obtint un succès retentissant, absolument inattendu, notamment grâce à la claque bien fournie des Parnassiens venus ce soir-là en nombre pour soutenir leur jeune collègue. Un chroniqueur du *Nain jaune*, Victor Cochinat — nom de plume de Jean-Baptiste Thomas, un avocat devenu écrivain, — dans la livraison du 17 janvier suivant, présenta ainsi les amis de Coppée : « Et ils étaient là, les Parnassiens entourant leur Apollon chauve, Théodore de Banville, portant la lyre sous le paletot et la couronne de lierre fleuri de myrte dans le fond de leur gibus... Ah ! c'était une belle réunion composée de bien vilains bonshommes ! »

À ce premier stade, l'expression « vilains bonshommes » ne qualifie donc pas un cénacle parfaitement circonscrit mais désigne globalement les Parnassiens et les admirateurs de Coppée comme, par exemple, ses collègues de travail du ministère, également venus en renfort.

Reprenant la balle au bond, quelques Parnassiens, parmi les plus jeunes et les plus turbulents, instituèrent les « dîners des Vilains Bonshommes » ; mais les figures historiques et respectables du mouvement — tels Leconte de Lisle, José Maria de Heredia ou Sully-Prudhomme — s'abstinrent de ces agapes parfois agitées. Le dernier dîner date du 29 juillet 1870 car ces réjouissances furent interrompues par la guerre.

Jean Aicard ne prit aucune part à cette vie littéraire de la Capitale. Atteint, à l'été 1868, par la « petite vérole » (*variola major*), le jeune homme ne regagna Paris qu'en fin janvier ou début février 1869, se consacrant à ses études de droit et à son *Faust*. Fin juillet, il revint en Provence et ne retrouva la Capi-

tale qu'à la mi-décembre 1869 pour y achever son recueil *Les Rébellions et les Apaisements*, qui devait paraître en février 1870 mais dont l'impression dut être renvoyée en raison des difficultés économiques du moment. Le 18 janvier 1870 il assista, au théâtre du Gymnase à Marseille, à la création de sa pièce *Au clair de la lune* qui fournit une dizaine de représentations ; le 26, à Toulon, il prononça son discours de réception à la Société académique du Var et, en raison de la guerre contre la Prusse puis de la Commune de Paris, il ne retrouva la Capitale qu'à la mi-novembre 1871.

Les dîners des Vilains Bonshommes avaient repris le 5 août 1871. Jean Aicard les rejoignit le samedi 2 décembre suivant et écrivit aussitôt à Amédée André : « Il y avait là Jules Soury de la revue des *Deux Mondes* ; Ernest Blum du *Rappel* momentanément défunt ; D'Hervilly, du *Rappel* et aussi de *L'Éclipse* ; Camille, Burty, du *Rappel* et de plusieurs revues artistiques, etc. etc. j'ai lu *Pygmalion* et *La Mort de don Juan*. Cet auditoire d'infiniment d'esprit, très-blasé en fait de sensations artistiques, surtout en philosophie et en arts, m'effrayait un peu, au fond, mais rien n'en a paru, et j'ai lu avec assurance, comme si je n'eusse jamais quitté Paris et son courant intellectuel. Vous dire ma joie au premier bravo est inutile.²⁰ »

C'est lors de cette seconde période que les Vilains Bonshommes trouvèrent quelque célébrité en raison de l'arrivée parmi eux de Rimbaud, présent au dîner du 30 septembre 1871 et exclu le 2 mars 1872 ; et c'est dans le premier semestre de cette année 1872 que le peintre Henri Fantin-Latour les immortalisa avec son tableau *Un coin de table*. Parmi les personnages re-

²⁰ Lettre autographe signée de Jacqueline André-Lonclas à son père Amédée, terminée par Jean Aicard, archives municipales de Toulon, correspondance, 8 pages.

présentés, si Arthur Rimbaud était considéré comme un voyou, Léon Valade et Ernest d'Hervilly firent de belles carrières littéraires en marge de leurs activités de fonctionnaires ; le journaliste Camille Pelletan fut ministre de la Marine ; ses études juridiques conduisirent Elzéar Bonnier-Ortolan à une carrière d'avocat ; quant à Émile Blémont, outre ses activités dans la presse, il composa une œuvre poétique importante et participa à la fondation de la Société des poètes français. On ne saurait donc trouver aucun « poète maudit » chez ces écrivains connus et reconnus : seule leur appellation de « Vilains Bonshommes » a prêté à des interprétations erronées.

Jean Aicard s'en retourna à La Garde à la fin juillet. En raison du décès du grand-père Jacques, il ne put revenir à Paris qu'au début novembre, juste au moment où les Vilains Bonshommes cessèrent leurs activités...

Quant aux expressions « poète maudit » ou « écrivain maudit », elles ont acquis, en littérature, un sens bien précis que méconnaissent les amateurs de sensationnel.

Les Poètes maudits est le titre d'un opuscule de Paul Verlaine qui connut deux éditions : 1^o Paris, Léon Vanier, 1884, in-18, 56 pages, avec des notices sur Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Stéphane Mallarmé ; 2^o Paris, Léon Vanier, 1888, in-18, 103 pages, rajoutant Marceline Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et « Pauvre Lélian » (anagramme de Paul Verlaine). L'appellation fit florès, notamment grâce à la réputation sulfureuse d'Arthur Rimbaud, et, aujourd'hui, par-delà le cliché facile et accrocheur, il est convenu de qualifier ainsi des écrivains à la biographie chaotique incluant généralement la folie et le suicide, des esprits tourmentés chez qui l'expression poétique ou littéraire est dégradée par l'éclatement du Moi et l'impossibilité de référer à un monde réel.

Il est bien évident pour tous les amis les amis de Jean Aicard — je veux dire tous ceux qui connaissent réellement sa vie et son œuvre, notamment dans sa dimension métaphysique — qu'il n'y a rien de tel chez cet écrivain. Certes, dans le livre que j'ai consacré à ses jeunes années, j'ai pu évoquer une touche quasiment « schizoïde » dans sa perception très binaire et dichotomique du monde ; mais j'ai aussi — et surtout — rattaché cette attitude adolescente et donc passagère à une enfance perturbée, en précisant combien Jean Aicard avait été capable d'exorciser cette tentation pour entrer sereinement dans le monde des adultes.

Enfin, le rattachement de notre écrivain provençal à la catégorie des poètes « maudits » ne manquera pas de faire sourire — et même s'esclaffer ! — tous ceux qui reprochent à Jean Aicard d'avoir été « un poète officiel de la III^e République », grand habitué des cabinets ministériels, des congrès nationaux, des fastes protocolaires, des banquets à toutes les sauces « démocratiques », des mondanités en tous genres et des salons aux lambris dorés... ce qui est très éloigné de l'image traditionnelle du « poète maudit », incompris et rejeté de tous !

Une image floue

Si Jean Aicard n'est pas inconnu et oublié, il est vrai qu'il reste aujourd'hui trop « méconnu » ou « mal connu »... ce qui, d'ailleurs n'est pas nouveau ! Jean Calvet écrivait déjà, en juillet 1921, quelques semaines seulement après la mort de notre écrivain : « Jean Aicard qui est mort récemment était, pour cette foule littéraire qui fait l'opinion, presque un inconnu et certainement un méconnu. Il n'a jamais tenté aucun effort pour gagner la critique ; il fuyait Paris ; il adorait la solitude : la critique, Paris et le monde le payaient de leur dédain. Mais le

dédain ne prouve rien, heureusement. Ceux qui ont connu Jean Aicard, et tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, savent qu'il ne méritait pas le mépris des pontifes et qu'il le portait avec une insouciant gaîté.²¹ »

Il faut reconnaître que notre écrivain est quelque peu responsable de cette situation. En effet, au début de sa carrière, Jean Aicard s'est tenu à l'écart du Parnasse : malgré son amitié avec Théodore de Banville (1823-1891), Sully Prudhomme (1839-1907), José-Maria de Heredia (1842-1905), Louis-Xavier de Ricard (1843-1911) et d'autres encore, il ne s'affilia pas au mouvement du Parnasse, apparu en réaction au sentimentalisme romantique et recherchant plutôt, selon la formule de Théophile Gautier, « l'art pour l'art » c'est-à-dire une expression impersonnelle, libre de tout engagement politique, dégagée des préoccupations morales ou philosophiques et recherchant uniquement la beauté formelle du langage poétique... avec le risque d'apparaître aussi froide que le marbre.

Après le succès de ses *Poèmes de Provence*, il déclina également les invitations réitérées de nombreux félibres et de Frédéric Mistral lui-même d'adhérer au Félibrige et de produire une littérature de langue provençale.

Et, qui plus est, il développa une œuvre très personnelle, abordant la voie inattendue d'une pensée philosophique et morale le faisant classer dans le mouvement « idéaliste » aux contours bien imprécis, à une époque où la littérature française était dominée par le réalisme de Gustave Flaubert (1821-1880) et des frères Goncourt, le naturalisme d'Émile Zola (1840-1902), les Décadents et les Symbolistes.

²¹ CALVET (Jean), « Jean Aicard », *La France nouvelle, revue mensuelle*, 5^e année, n° 7, juillet 1921, « Nos écrivains », pages 206-210 ; le texte cité est pris à la page 206.

Si bien que « le Jean Aicard de 1909 » était déjà, dans le paysage littéraire de son temps, un auteur bien singulier. Pierre Loti, en l'accueillant sous la Coupole lors de la séance solennelle tenue par l'Académie française le jeudi 23 décembre 1909, dévoila les différentes facettes de son talent original.

Il évoqua d'abord et très rapidement l'écrivain régionaliste et le poète de l'enfance. Puis, comparant Jean Aicard à son prédécesseur François Coppée, il s'attarda plus longuement sur les composantes principales de la pensée du nouvel élu et en exposa trois.

Pierre Loti a d'abord vu en Jean Aicard un « penseur » profondément aimé du peuple parce qu'il avait célébré son humanité : « pour pénétrer ainsi au cœur du peuple, il faut, lorsqu'on écrit en vers, être plus qu'un ciseleur habile, il faut avoir mis, sous les rimes qui bercent, quelque chose de sincèrement et de tendrement humain, quelque chose qui sente la vie, l'amour, la pitié²². » Et il ajouta qu'une telle œuvre ne pouvait être humaine que parce qu'elle était saine, pure et même un peu idéaliste.

Loti souligna ensuite que, comme chez Coppée, cette « humanité toujours attendrie » tendait toujours vers le pardon : « Vos pièces de théâtre, vos romans, comme les siens, aboutissent à un pardon sans borne que l'on s'accorde en pleurant et qui nous fait pleurer aussi. ²³ »

²² *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Jean Aicard le 23 décembre 1909*, Paris, typographie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1909, grand in-8°, 54 pages, cotation « Institut. 1909-34 ». Discours de Jean Aicard aux pages 3-27 ; réponse de Pierre Loti aux pages 29-54. Le texte cité est pris à la page 49. — À l'époque on ne nommait « philosophe » qu'un écrivain qui avait fait des études de philosophie et ceux qui, en dehors de ce parcours universitaire, développaient une réflexion sur l'Homme, la Nature et la Morale étaient nommés « penseurs ». Jean Aicard s'engagea dans des études de droit sur l'insistance d'Amédée André et d'Alexandre Mouttet, eux-mêmes juristes et désireux de voir leur protégé acquérir une formation solide qui lui permettrait de s'établir dans une profession honorable d'avocat ou d'avoué. Mais dès le

Enfin, il qualifia Jean Aicard de « mystique chrétien ». Certes, il se récria aussitôt en déclarant : « Oh ! votre christianisme à vous, Monsieur, manque essentiellement d'orthodoxie, et la très sainte Inquisition n'eût pas failli, du moins je l'espère, à son devoir de vous brûler vif²⁴. » Il ajouta même : « Un de vos biographes de talent a donné cette définition de votre nostalgique et si anxieuse religiosité : le dernier résidu de l'idéal chrétien au fond d'une âme²⁵. » Et pour mieux analyser ce « résidu » de pensée religieuse, Loti fit de nouveau référence à la pitié, à cette pitié qu'il avait déjà reconnue comme composante de l'humanité de Jean Aicard : « Et puis, nous sentant nous-mêmes accessibles à la pitié, ne valant d'ailleurs que par la pitié, nous nous raccrochons à l'idée qu'il existe quelque part une Pitié suprême, vers qui jeter, à l'heure des grands adieux, le cri de grâce qui autrefois s'appelait la prière ²⁶ ».

En cette année 1909, Jean Aicard et Pierre Loti se fréquentaient depuis plus de vingt-cinq ans ; ils s'aimaient comme des frères et chacun connaissait le système de pensée de l'autre. Si, donc, Pierre Loti a choisi de caractériser la philosophie de Jean Aicard par cette notion de « pitié » — qu'il s'agisse de la modeste commisération humaine ou de la Pitié suprême divinisée — c'est justement parce que ce concept est au cœur du message humanitaire que notre écrivain provençal a délivré tout au long de sa vie et de son œuvre.

début de ce parcours, le jeune étudiant réalisa qu'il s'était fourvoyé dans une voie qui ne correspondait nullement à ses aspirations et qu'il aurait dû choisir plutôt des études de philosophie ou de psychologie.

²³ *Discours prononcés...*, page 51.

²⁴ *Discours prononcés...*, page 52.

²⁵ *Discours prononcés...*, page 52.

²⁶ *Discours prononcés...*, page 53.

Aujourd'hui, Jean Aicard survit « petitement ».

Dans le Var, on trouve encore des rues ou des écoles « Jean-Aicard ». Mais à Paris, le « Square Jean-Aicard » du onzième arrondissement a été récemment débaptisé et porte désormais le nom d'un ancien membre du Parti socialiste : l'avenue Jean-Aicard qui l'enserme a gardé son nom... mais pour combien de temps encore ?

La villa *Les Lauriers-Roses* à La Garde conserve des collections intéressantes et reçoit encore des visites... malgré l'exigüité de ses pièces.

Quelques œuvres ont été republiées récemment : *Les Poèmes de Provence* (Paris, Ernest Flammarion, 1909, 256 pages ; Raphèle-lès-Arles, Marcel Petit CPM, 1995, in-8°, 257 pages ; Toulon, Géhess, 2008, in-8°, 235 pages), *Maurin des Maures* (Oullins, Chardon bleu éditeur, 1999, in-8° ; Bordeaux, Obéron, 2001, in-8°, 410 pages ; Paris, Phébus, collection « Libretto », 2002, in-16, 335 pages) et *L'Illustre Maurin* (Paris, Phébus, collection « D'aujourd'hui », 1996, in-8°, 411 pages).

Les éditions Gaussen, à Marseille, ont sorti, au mois de mars 2010, un recueil de textes en prose de Jean Aicard que j'ai rassemblés pour accompagner un récit inédit dont j'ai retrouvé le manuscrit chez un libraire de Los Angeles — Jean Aicard a, en effet, franchi l'Atlantique — puis, en 2011, mon ouvrage *Jean Aicard, une jeunesse varoise 1848-1873*, consacré aux jeunes années de notre écrivain et à la formation de son talent ²⁷.

En juin 2010 et juin 2012, les deux colloques *Jean Aicard en son jardin* organisés par M^{me} Michèle Gorenc, enseignante à l'université de Toulon-La Garde, ont attiré une nombreuse as-

²⁷ Voir AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise, 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages ; et AMANN (Dominique), *Contes et Récits de Provence*, Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 206 pages.

sistance qui a découvert avec surprise que l'œuvre de cet écrivain intéressait de nombreux spécialistes d'histoire et de littérature, et notamment un professeur de l'université d'Exeter (Grande-Bretagne) et une enseignante de l'université de Palmerston (Australie) venus présenter leurs travaux.

Et le magnifique ouvrage publié en 2014 par Michèle Gorenc, en mettant au jour une poésie du pays natal recherchant la célébration des provinces comme « petites patries » formant la « grande Patrie », a souligné combien Jean Aicard fut à l'origine de ce mouvement littéraire régionaliste ²⁸.

Malgré tout cela, notre écrivain est délaissé par la littérature française « officielle » : les manuels et les anthologies ne le citent plus, les revues l'ignorent et les spécialistes ne lui consacrent plus de travaux.

Seuls le site Internet www.jean-aicard.com, largement consulté, et la revue numérique *Aicardiana*, qui a fidélisé un lectorat assidu, continuent d'œuvrer puissamment en faveur de l'écrivain provençal en faisant connaître de nombreux aspects de sa vie et en publiant à nouveau — ou pour la première fois — ses principales œuvres.

Enfin, « le Jean Aicard de 2021 » n'est plus perçu comme un « mystique chrétien » chantre de la Pitié, sa philosophie et son inspiration idéalistes ayant été totalement oubliées.

On ne le répétera jamais assez : Jean Aicard fut un « Grand ». Sous des apparences modestes, familières, avenantes à tous, il fut un personnage de la III^e République, en contact avec tous

²⁸ GORENC (Michèle), *Les Poètes du pays natal (1870-1890), l'exemple de Jean Aicard et de François Fabié*, Paris, Honoré Champion éditeur, collection « Babeliana », n° 17, 2014, in-8°, 538 pages.

les Grands de son temps ; un écrivain à l'œuvre considérable, admis dans le cercle des Grands, notamment à l'Académie française ; un penseur inspiré ayant développé une œuvre personnelle.

Un retour en grâce de notre écrivain ne pourra reposer que sur une meilleure connaissance de sa vie et de son œuvre : il convient donc d'explorer les arcanes de cette pensée originale pour mieux souligner son actualité.

Quant aux quolibets et autres invectives dont Jean Aicard ne manquera pas d'être encore longtemps abreuvé, ils ne feront jamais oublier, n'en déplaise aux esprits forts, qu'un écrivain n'est pas tout à fait mort tant qu'il y a, au monde, quelques admirateurs — éventuellement qualifiés « naïfs » — de son talent... même jugé modeste ; et que c'est là un privilège dont tous les gens de plume et autres plumitifs ne sont pas honorés.

LA DERNIÈRE ŒUVRE

Poème de Jean AICARD

Outre la pièce *Le Pèlerin*¹, les archives de notre écrivain renferment encore un poème, également achevé et mis au net au début de l'année 1921, mais qui ne semble pas avoir été publié :

**EN HOMMAGE
aux
COMMIS et EMPLOYÉS
de
MARSEILLE ².**

I.

Nous vivions dans un temps naïf, où l'espérance
Sur nos haines jetait le linceul de l'oubli.
L'ange annonciateur de paix, c'était la France ;
Et l'on disait : « La guerre est un mal aboli ».

¹ Voir *Aicardiana*, 2^e série, n^o 10, 15 février 2015, pages 7-187 ; première publication de cette *Légende de Provence* en quatre actes et en vers.

² AICARD (Jean), « En hommage aux commis et employés de Marseille », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, pièce n^o 466, un manuscrit autographe très retravaillé et deux dactylographies au net.

Pareils à des enfants qu'un beau conte émerveille,
Nous avons foi dans nos rêves d'amour humain ;
Et, pour nos yeux trompés, les ciels purs de Marseille
Symbolisaient le siècle et son clair lendemain.

Le Nord avait Paris, « la ville de lumière »
Où la pensée et l'art niaient l'œuvre de sang ;
Ici, l'azur chantant, la beauté coutumière,
Leur répondaient comme un miroir éblouissant.

L'azur disait : « je suis la source des pensées » ;
L'esprit disait : « je suis un ciel d'azur sans fond ».
Âme et ciel rejetaient dans les choses passées
Tous les maux sans pitié que les hommes se font.

II.

Alors, le dur Germain, peuple retardataire,
Cria : « Guerre à la paix ! Mort au doux avenir !
La force et non l'amour doit conquérir la terre :
Toute faiblesse est un crime qu'il faut punir.

« Dieu prédestine en nous, seuls forts, les rois du monde ;
La terre tout entière est promise aux plus forts :
C'est le sang des charniers qui, seul, la rend féconde :
Nous la vivifierons sous des monceaux de morts.

« France, nous briserons tes chef-d'œuvre, tes marbres ;
Nous empoisonnerons, en passant, l'eau des puits...
Nous couperons au pied tes vignes et tes arbres...
Tes bourgs incendiés feront pâlir les nuits.

« Nos lourds obus feront vaciller sur sa base
La haute cathédrale où ta gloire s'inscrit ;
Nous serons le fléau qui brûle, tue, écrase
Tout œuvre où s'est empreint l'orgueil du pur esprit.

« Nous voulons votre mort pour être, seuls, la vie,
Et que partout le nom de l'Allemand soit craint ;
Nous sommes le larcin, la colère, l'envie,
Le viol déchaîné, l'instinct brut et sans frein.

« L'eau, la terre, air et feu, c'est nous seuls, l'Allemagne.
Nos bouches vont soufflant l'asphyxie et l'horreur ;
La mort nous obéit ; l'effroi nous accompagne ;
Guillaume n'est qu'un spectre, et c'est nous l'Empereur. »

III.

Ils dirent. — Et le lent gémissement des cloches
Annonça : « Tes foyers, France, sont en danger.
Aux armes, citoyens ! les barbares sont proches ! »
Et l'on connut qu'il est encore un étranger ;

Car de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, la France,
Sentant son idéal de pitié méconnu,
Entre elle et le Germain comprit la différence,
Et que l'instant d'être sublime était venu.

Et vous avez quitté les douces fiancées
Et les mères au cœur pleurant, cachant leurs pleurs ;
Et quand sur votre cœur vous les avez pressées,
Votre souffrance était moins grande que les leurs.

Et, dans l'immense exode où tous furent sublimes,
Notre regard ici cherche, pour un adieu,
Tous ceux qui, morts élus parmi tant de victimes,
Ont disparu dans la fumée et dans le feu.

IV.

Ô vous, fils souriants de la noble Marseille,
Vous quittez vos foyers ; mais aussi, mais encor,
Un décor sans pareil que deux fois ensoleille
La mer unie au ciel dans un mirage d'or.

Vous quittez les ciels clairs, — tels les ciels de la Grèce,
Où le roc est bleuté, l'horizon d'un bleu pur ;
Où la vague et les pins, sonores d'allégresse,
Donnent à la pensée une teinte d'azur.

Et vous partiez, portant vers la Marne et la Meuse,
Avec l'or du soleil, l'espoir d'être vainqueurs,
En chantant le refrain de la chanson fameuse
Où Marseille et Strasbourg s'unissaient dans vos cœurs.

Vous affirmiez, au chant de l'hymne enthousiaste,
Le triomphe lointain dont vos cœurs étaient sûrs,
Employés et Commis, sans jactance et sans faste,
Simples héros, plus grands d'avoir des noms obscurs.

V.

Combien sort morts ? — Et nous, sur leur tombe modeste,
Nous apportons l'honneur des lauriers mérités
Aux martyrs éclatants dont la splendeur nous reste,
Aux sauveurs de la France et de ses libertés.

Combien, héros vivants, sont glorieux dans l'ombre ?
Eh bien, vivants ou morts, vous tous, blessés ou non,
Dans notre *Livre d'or* la gloire vous dénombre,
En jetant des rameaux en fleurs — sur chaque nom ;

Ô Morts sacrés, sur les vôtres de préférence ;
Et ces rameaux, que vous offrent nos cœurs fervents,
La terre des lauriers les dédie à la France
Avec l'orgueil et tout l'amour des survivants.

15 Mars 1921

JEAN AICARD,
La Pitié, pensée de toute une vie

Dominique AMANN

Le concept de « pitié » est omniprésent dans l'œuvre de Jean Aicard, il en tisse la trame, il en imprègne tous les genres ; il s'y structure progressivement jusqu'à former ce que je nommerai une véritable « philosophie de la pitié ».

Certes, Jean Aicard n'est pas l'inventeur de ce concept mais, quand il publia ses principaux ouvrages à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, il arriva justement à cette époque où l'idée de « pitié », après avoir été extrêmement développée, en dernier lieu par Arthur Schopenhauer, se trouvait violemment attaquée par Nietzsche. Notre écrivain put ainsi prendre part à un débat fort actuel en son temps et qui a très probablement stimulé sa réflexion personnelle.

Jean Aicard ne s'est jamais prétendu philosophe ; il n'a pas voulu concurrencer les maîtres de son temps comme, par exemple, Henri Bergson ; et, s'il avait eu l'audace de publier une *Philosophie de la pitié*, ne se serait-il pas attiré la même réponse cinglante que le pauvre Proudhon avec sa *Philosophie de la misère*¹ à laquelle Karl Marx répondit par un tonitruant *Misère de la philosophie* !

¹ PROUDHON (Pierre-Joseph), *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, Paris, Guillaumin, 1846, 2 volumes, XLIII-435 et 531 pages.

Il n'a donc pas cherché à faire de la sémantique sur des concepts, mais seulement à proposer à ses concitoyens une philosophie morale très pratique, des règles et des modèles de conduite pour la vie quotidienne. Et c'est ainsi qu'il a donné, au travers de toute son œuvre, une très large extension à ce concept, devenu la clé de son système de pensée, au sein d'une école dite « idéaliste » dont il a été souvent reconnu l'inspirateur ou le chef de file.

Avant de traiter du concept de pitié dans l'œuvre de Jean Aicard, je définirai le mot et rappellerai, du moins dans ses grandes lignes, son évolution dans la philosophie et la littérature.

I – LA PITIÉ

Les termes de « pitié » et de « compassion » sont voisins et ont parfois été pris l'un pour l'autre.

Le substantif latin *compassio*, « souffrance commune, communauté de sentiments, sympathie », et le verbe *compati*, « souffrir avec, prendre part aux souffrances d'autrui », évoquent la capacité à éprouver des affects communs avec autrui, dans une relation interpersonnelle où les deux sujets sont égaux. La compassion est généralement caractérisée par trois éléments : 1° le fait de souffrir ou d'éprouver avec autrui, 2° le souci manifesté envers lui, et 3° le désir de soulager sa souffrance.

Si la définition de la compassion est généralement bien acceptée, il n'en va pas de même pour la pitié.

Pour certains, « manifester de la pitié » ne signifie pas « souffrir avec quelqu'un » mais bien plutôt « souffrir pour quelqu'un », cette personne étant considérée comme un objet, un être pi-

toyable et inférieur. Elle impliquerait alors une forme de condescendance ou de mépris face à l'être qui souffre. Celui qui éprouve de la pitié jouit secrètement de se savoir épargné mais, sachant aussi que ces mêmes maux pourraient l'atteindre, s'apitoie parallèlement sur sa souffrance future éventuelle. La pitié est alors unilatérale et c'est un sentiment passager qui ne conduit guère à l'action.

Mais cette conception ne correspond qu'à une définition partielle de la pitié, concept manifestement polysémique.

Le mot « pitié » est issu du latin *pietas* qui désigne le sentiment qui incite un homme à remplir tous ses devoirs envers les dieux, les parents et la patrie : on parle alors de « piété », de « piété filiale » et de « patriotisme ». Il a donné naissance, dans la langue française, à deux concepts, ceux de « piété » et de « pitié », ayant chacun son propre champ sémantique.

La piété consiste en une dévotion, un attachement fervent à Dieu et à la religion ; plus particulièrement, la piété filiale marque l'attachement et la tendresse envers les parents.

La pitié, quant à elle, est un sentiment qui rend sensible aux souffrances et aux malheurs d'autrui, mais selon une échelle de degrés connaissant des extrêmes opposés :

- miséricorde : bonté divine, charité ; la pitié, ici en son sens le plus noble, est au cœur du christianisme qui enseigne un « Dieu de pitié », un « Christ de pitié », une « Vierge de pitié » ;
- un « sentiment d'affliction » ressenti en raison des maux et des souffrances d'autrui et qui porte à la compassion, à la commisération, à l'indulgence ;
- une démarche de pardon : clémence, indulgence ;
- une grâce totale ou partielle accordée à une personne reconnue coupable : « accorder sa pitié », « avoir pitié » ;
- une simple tolérance à l'égard des autres pour leurs actes :

« avoir de la pitié pour quelqu'un » ;

— un mépris apitoyé, condescendant, voire dédaigneux et hautain : « faire pitié », « quelle pitié ! ».

II — LA PITIÉ DANS LA PHILOSOPHIE ET LA LITTÉRATURE

La connaissance d'autrui s'établit toujours dans un rapport entre des consciences de soi rendu possible principalement par le langage. Mais, pour toute conscience de soi, l'autre peut être un risque de négation et, dans ce registre, la nature humaine sera alors soumise à deux principes instinctifs manifestant le vouloir-vivre : l'égoïsme, ou volonté de rechercher son bien propre et ses plaisirs en excluant complètement autrui ; et la méchanceté, ou volonté de rechercher le mal d'autrui, éventuellement jusqu'à l'extrême cruauté.

Ces tendances primitives, lorsqu'elles sont éveillées, peuvent être heureusement contrôlées 1° par les règles que la société impose à ses membres et dont la transgression est passible de sanctions... encore que ces règles puissent être contournées voire même violées ; 2° par la pitié qui, dans toutes ses manifestations, des plus simples aux plus sublimes, vise le bien d'autrui et n'a pour origine que le sentiment.

Dans l'Antiquité

Le concept est déjà présent dans la littérature occidentale primitive puisqu'il apparaît chez Homère :

— substantif ἔλεος, ου (ό), « pitié, compassion ». *Iliade* XXIV 44 : ὦς Ἀχιλεὺς ἔλεον μὲν ἀπώλεσεν, οὐδέ οἱ αἰδῶς, « Ainsi Achille a perdu la pitié, et sans nulle honte » ;

— adjectif ἐλεεινός, ή, όν, « au sens passif : digne de pitié, pitoyable ; au sens actif : qui s'apitoie sur, compatissant ». *Iliade* XXIV 309 : δός μ' ἐς Ἀχιλλῆος φίλον ἐλθεῖν ἠδ' ἐλεεινόν, « donne-moi d'entrer chez Achille en hôte ami et pitoyable » ;

— adjectif ἐλεήμων, ων, ον, « compatissant, miséricordieux ». *Odyssée* V 190-191 : οὐδέ μοι αὐτῆ / θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων, « et je n'ai pas en la poitrine un cœur de fer, mais compatissant » ;

— verbe ἐλεέω ου ἐλεῶ, « s'apitoyer, avoir pitié ». *Odyssée* XIV 279 : ὄδ' ἐρύσατο καί μ' ἐλέησεν, « il me protégea et eut pitié de moi ».

Platon emploie également ces termes, dans leurs acceptions les plus communes.

Aristote apporte des considérations nouvelles en définissant la pitié comme une émotion, et une émotion plutôt douloureuse car la perception du malheur immérité d'autrui, plus qu'une identification de sympathie, produit la peur pour soi de ce même malheur : ἔστω δη ἐλεος λύπη τις ἐπί φαινομένῳ κακῷ φθαρτικῷ ἢ λυπηρῷ του αναξίου τυγχάνειν, ο καν αυτός προσδοκήσειεν αν παθεῖν ἢ των αὐτοῦ τίνα², « définissons la pitié comme une sorte de douleur, faisant suite à un mal apparent, ravageur ou douloureux, accablant quelqu'un qui ne l'a pas mérité, et que l'on doit s'attendre à subir soi-même, ou l'un des siens ».

Jean-Jacques Rousseau (1755, 1762 et 1782)

Le concept de « pitié » a été introduit dans la littérature française par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778).

Tout au début de sa carrière littéraire, dans son *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes* (1755),

² ARISTOTE, *Rhétorique*, livre I, chapitre VIII.

Rousseau opposa l'état de nature qui faisait le bonheur de l'humanité, à l'état social qui ne lui apportait que des insatisfactions : à l'inégalité naturelle ou physique, « qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du Corps, & des qualités de l'Esprit, ou de l'Âme » s'ajoute en effet une inégalité morale ou politique établie par les humains et qui « consiste dans les différens Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissans qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéir³ ».

S'interrogeant sur l'état naturel de l'humanité primitive, Rousseau crut apercevoir « deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être, & à la conservation de nous-mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout Etre sensible, & principalement nos semblables⁴ », desquels découlent toutes les règles du droit naturel. À l'inverse, la société humaine « ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans, & l'oppression des foibles⁵ ».

À l'état naturel, l'homme est mû par la pitié naturelle, d'où découlent générosité, clémence, humanité, bienveillance, amitié... : « désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux⁶ ». La commisération est « un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre⁷ ».

³ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, pages 1-2 pour les deux citations.

⁴ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, préface, page LXV.

⁵ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, préface, page LXVIII.

⁶ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, première partie, page 72.

⁷ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, première partie, page 72.

tandis que la raison engendre l'amour-propre, replie l'homme sur lui-même ; c'est la pitié qui enseigne « cette maxime sublime de justice raisonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*⁸ ».

Et puis, les siècles passant, l'homme sauvage s'aperçut progressivement que « l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines⁹ », ce qui l'obligeait tantôt à s'allier avec ses semblables, tantôt à s'en défier. Il commença à confectionner quelques outils, à édifier des habitations sommaires... d'où l'établissement de familles stables et le développement de l'instinct de propriété. Mais si la formation de groupes familiaux est à l'origine de sentiments nobles comme l'amour conjugal, parental ou filial, des conflits peuvent également y survenir et « la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain¹⁰ ».

Dans ces premières sociétés humaines, « Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même, & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dansoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même-temps : De ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie¹¹ »... C'est ainsi que disparut progressivement le sentiment originel de la pitié naturelle.

⁸ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, première partie, page 75.

⁹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 102.

¹⁰ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 111.

¹¹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 112.

Rousseau voit l'origine de la propriété dans l'agriculture : « C'est le seul travail qui donnant droit au Cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la récolte, & ainsi d'année en année ; ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété¹² ». Et l'inégalité des talents naturels fit que le plus fort, le plus adroit, le plus ingénieux acquirent une plus grande fortune.

Maîtres et esclaves ont toutefois besoin les uns des autres : « riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leur secours¹³ ». Et chacun tente d'augmenter constamment ses avoirs, « ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, impérieux & dur avec les autres, & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement¹⁴ ». Ainsi, « tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortège inséparable de l'inégalité naissante¹⁵ » : « les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, & méchants¹⁶ ».

Pour se prémunir de ces agressions permanentes, riches et pauvres s'unirent pour établir des lois mais celles-ci « donné-

¹² ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 124.

¹³ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 128.

¹⁴ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 128.

¹⁵ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 129.

¹⁶ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 131.

rent de nouvelles entraves au foible & de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit de quelques ambitieux assujétirent désormais tout le Genre-humain au travail, à la servitude & à la misère¹⁷ » !

Au total, l'institution du droit de propriété produisit des riches et des pauvres ; l'établissement de la magistrature, des puissants et des faibles ; et l'instauration d'un pouvoir arbitraire, des maîtres et des esclaves !

Mais, pour notre philosophe, le règne de l'injustice n'est pas une fatalité car l'homme a conservé en lui le sentiment originel qui lui permet de reconnaître son semblable chez autrui, la pitié, à l'origine de toute morale et de tout ordre politique évolué.

Jean-Jacques Rousseau a particulièrement développé sa théorie de la pitié dans *l'Émile* (1762), notamment dans le volume II, au livre IV.

Il établit d'abord quelques observations simples quant aux passions fondamentales :

— « Nos passions sont les principaux instrumens de notre conservation¹⁸ ».

— « Nos passions naturelles sont très-bornées ; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.¹⁹ »

¹⁷ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité*, seconde partie, page 137.

¹⁸ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 175.

¹⁹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 177.

— « La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi²⁰ ».

— « Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver ; & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve²¹ »... nourrice, parents, etc.

S'intéressant ensuite aux relations entre individus, il établit d'abord que : « C'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux.²² »

Et il développe le corollaire : « Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines [...]. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtait qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est

²⁰ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 177.

²¹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 178.

²² ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, pages 209-210.

douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui.²³ »

L'adolescent sait ce qu'est souffrir car il a souffert lui-même... mais ne sait pas encore ce que ressentent les autres : il ne connaît de maux que les siens. Avec les premiers émois, il va découvrir la souffrance chez les autres : « Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant ? en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons.²⁴ »

Et Rousseau a résumé toutes ces réflexions en énonçant trois maximes :

— PREMIÈRE MAXIME : « Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.²⁵ » En effet, l'homme ne peut s'identifier pleinement qu'avec des êtres souffrants, tandis qu'il éprouvera envie, convoitise ou jalousie envers des êtres heureux, car le bonheur de l'autre instaure un rapport d'inégalité entre l'être heureux et celui qui l'est moins.

²³ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, pages 210-211.

²⁴ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, pages 216-217.

²⁵ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 218.

— DEUXIÈME MAXIME : « On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.²⁶ » Les rois sont sans pitié pour leurs sujets car ils savent qu'ils seront toujours au-dessus d'eux ; les riches sont durs envers les pauvres car ils pensent ne jamais le devenir ; le noble a grand mépris pour le peuple car il ne sera jamais roturier...

— TROISIÈME MAXIME : « La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.²⁷ » On ne plaint un malheureux qu'autant que l'on croit qu'il est effectivement à plaindre.

Au total, la pitié fait naître un double sentiment chez celui qui la ressent : « Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commiseration doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur²⁸ ».

²⁶ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 220.

²⁷ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, page 224.

²⁸ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, pages 240-241.

Mais aussi la pitié peut devenir agissante : « Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il [*Émile*] n'auroit pour eux que cette pitié sterile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier ; s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines ; s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié ; s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifferens pour lui.²⁹ »

Enfin, pour Rousseau, la pitié est une des conditions de la sociabilité de l'homme en ce qu'elle lui permet de reconnaître les autres humains comme des semblables puis comme des frères.

Il y a là une idée que notre philosophe a développée à partir de deux épisodes de sa jeunesse qu'il conta dans la *Quatrième Promenade* :

— en visite dans la fabrique d'indiennes de son oncle M. Fazy, le jeune Jean-Jacques, ayant commis une imprudence, eut deux doigts happés par une machine : douleur, saignement, hurlements du blessé... Fazy « m'embrasse & me conjure d'apaiser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha, je me tus. [...] Il me supplia avec larmes de ne point l'accuser ; je le lui promis [...] Je fus détenu dans mon lit plus de trois semaines, & plus de deux mois hors

²⁹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile*, volume II, livre IV, pages 324-325.

d'état de me servir de ma main, disant toujours qu'une grosse pierre en tombant m'avoit écrasé mes doigts.³⁰ »

— jouant au mail avec un camarade nommé Plince, Jean-Jacques se prit de querelle avec lui. Ils se battirent et Plince lui envoya un coup sur la tête : le jeune homme tomba à terre, assommé. « Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçants. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque douceur³¹ ». La mère du jeune homme arriva, soigna Jean-Jacques : « Ses larmes & celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que long-temps je la regardai comme ma mere, & son fils comme mon frere, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.³² »

On y voit que la pitié génère une communauté morale dans la souffrance : dans les deux cas, l'agresseur et le blessé ressentent chacun la douleur morale qui habite l'autre.

Et c'est dans la même inspiration que Mirabeau, détenu au donjon de Vincennes, put déclarer : « L'homme serait un loup pour l'homme, si cet instinct involontaire de pitié ne le distinguait pas des animaux stupides et féroces ; et cette inestimable faculté de s'attendrir nous rend seuls capables de commercer avec nos semblables, en nous inspirant, presque à notre insu,

³⁰ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « 4^e Rêverie », pages 92-93.

³¹ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « 4^e Rêverie », page 94.

³² ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « 4^e Rêverie », page 95.

cette bienveillance mutuelle qui nous avertit d'avoir recours à nos semblables, et d'être toujours prêts à les secourir.³³ »

Emmanuel Kant (1785 et 1788)

Le philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804) tenta de retrouver, en matière de philosophie morale³⁴, dans la multiplicité des comportements éthiques manifestés au cours des temps et dans les différentes civilisations, « le principe suprême de la moralité³⁵ », à la fois dans son universalité et sa nécessité : une loi, pour avoir une valeur morale véritable fondant une obligation, doit en effet relever d'une absolue nécessité et tous doivent s'y conformer. L'existence d'une loi morale est pour lui un fait apodictiquement certain.

Il parla de morale en termes d'obligation : son éthique est déontologique et repose sur le devoir, étant entendu qu'une action peut être diversement conforme au devoir — sans inclination immédiate : par hasard, par intérêt, par égoïsme ; ou avec une inclination immédiate : conserver sa vie, soulager des malheureux, assurer son bonheur.

Pour assurer sa conservation et son bonheur, il suffit à l'homme de se fier à son instinct naturel inné formé par la phylogénèse, mais en considérant toutefois qu'aucun des biens et des talents offerts par la nature ou la fortune n'est bon par lui-même puisqu'on peut toujours en faire un mauvais usage : par

³³ MIRABEAU, *Œuvres*, « Lettres à Sophie », lettre LXXXVI, 1^{er} avril 1779, pages 321-322.

³⁴ Kant exposa ses idées dans son ouvrage *Kritik der praktischen Vernunft*, « Critique de la raison pratique », publié en 1788 et traitant de philosophie morale, développant un premier ouvrage, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten* « Fondements de la métaphysique des mœurs » paru en 1785.

³⁵ KANT (Emmanuel), *Fondements*, préface, page 9.

exemple, une bonne action inspirée par les seules croyances religieuses est intéressée en ce qu'elle poursuit la récompense et craint le châtement.

Pour qualifier l'action véritablement morale, Kant énonce trois propositions.

La première est qu'une action quelconque n'a aucune valeur morale si elle est accomplie seulement « selon le devoir » et non « par devoir » : « Car, pour qu'une action soit moralement bonne, il ne suffit pas qu'elle soit conforme à la loi morale, il faut encore qu'elle soit accomplie en vue de cette loi ³⁶ ».

La seconde « est qu'une action faite par devoir tire sa valeur non pas du but que l'on se propose d'atteindre, mais de la maxime qui la détermine. Cette valeur ne dépend donc pas de la réalité de l'objet de l'action, mais du principe en vertu duquel la volonté l'a accomplie ³⁷ ».

La troisième se dégage des deux premières : « le devoir est la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi ³⁸ ».

Ainsi, « il n'y a qu'une chose qui puisse devenir l'objet de mon respect et, par suite, un ordre pour moi, c'est ce qui se rattache à ma volonté seulement comme principe et jamais comme effet, ce qui n'est pas utile à mes inclinations mais les dompte ou du moins les exclut totalement de la délibération et de la décision, c'est-à-dire la loi pure et simple. [...] alors il ne reste plus rien qui puisse déterminer la volonté, sinon la loi objectivement, et subjectivement le pur respect pour cette loi pratique et par conséquent la maxime suivante : obéir à cette loi, même en faisant violence à toutes mes inclinations ³⁹ »

³⁶ KANT (Emmanuel), *Fondements*, préface, page 5.

³⁷ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, pages 21-22.

³⁸ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, page 22.

³⁹ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, pages 22-23.

Une conduite n'est donc moralement bonne que si elle est animée par le seul souci de faire le bien : le seul mobile possible de l'action morale est le respect de la loi morale.

Tandis que la conscience morale la plus ordinaire sait reconnaître le bien purement moral, seule la volonté peut être bonne et la bonne volonté ⁴⁰ se reconnaît dans l'action faite uniquement par devoir, en dehors de toute inclination ou vue intéressée.

Cette volonté est forgée par la raison : « la véritable destination de la raison doit être de produire une volonté bonne en elle-même et non bonne comme moyen pour réaliser quelque autre fin ⁴¹ » ; la bonne volonté est le bien suprême.

Les inclinations naturelles sont certes bonnes en elles-mêmes car l'homme est un être sensible, mais n'ont pas de valeur morale : seule la raison pure peut faire la volonté bonne parce qu'elle seule peut donner à l'action les caractères d'universalité et de nécessité... Il faut donc laisser la raison décider de ce qui doit être fait : si le devoir nous apparaît sous la forme d'une contrainte, c'est que seule la raison y commande.

Nécessaire et universelle, la loi morale s'impose à la conscience à la manière d'un commandement inconditionnel : c'est un « impératif catégorique » qui lie la volonté à la loi. La fin la plus absolue pour laquelle la volonté puisse se déterminer, est l'humanité : il suffit donc de s'astreindre à ne jamais traiter l'humanité — dans sa personne ou celle d'autrui — simplement comme un moyen, mais toujours comme une fin.

⁴⁰ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, page 13, à propos de la « bonne volonté » : « j'entends par là non un simple souhait mais l'emploi de tous les moyens en notre pouvoir ».

⁴¹ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, page 16.

Dans une telle conception de la loi morale, la pitié est reléguée au second plan : tout dépend de sa finalité.

D'un côté : « Être bienfaisant, quand on le peut, est un devoir, mais il ne manque pas d'âmes disposées à la sympathie, qui, sans aucun autre motif de vanité ou d'intérêt, trouvent un plaisir intime à répandre la joie autour d'elles et se réjouissent du bonheur des autres, en tant qu'il est leur ouvrage. Eh bien j'affirme que, dans ce cas, l'acte charitable, si conforme au devoir, si aimable qu'il puisse être, n'a pourtant aucune valeur morale véritable. [...] Car il manque à la maxime de l'action le caractère moral qu'elle ne peut revêtir que si l'on agit non par inclination, mais par devoir. ⁴²»

À l'inverse, « Mais supposons que l'âme de ce philanthrope soit voilée par un chagrin personnel, qui éteigne en lui toute compassion pour le sort des autres, supposons qu'ayant encore le pouvoir de faire du bien aux malheureux, sans être touché par leurs souffrances, parce que les siennes l'occupent tout entier, il s'arrache à cette mortelle insensibilité, sans y être poussé par aucune tendance, et se montre charitable non par inclination, mais uniquement par devoir, alors seulement sa maxime aura toute sa pureté, toute sa valeur morale. ⁴³ »

En conclusion : « C'est de cette manière sans doute qu'il faut entendre les passages de l'Écriture où il est ordonné d'aimer son prochain, même son ennemi, car l'amour, en tant qu'inclination, ne peut être ordonné. Mais une bienfaisance commandée par le devoir, à laquelle ne nous porte aucune inclination, dont nous détournons même une répugnance naturelle et insurmontable, voilà un amour vécu et non passif, qui réside dans la volonté et non dans le penchant sensible, dans les principes de

⁴² KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, pages 18-19.

⁴³ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, page 19.

l'action et non dans une compassion amollissante. Un tel amour est le seul qui puisse être ordonné. ⁴⁴ »

Arthur Schopenhauer (1840)

La philosophie de Kant est purement abstraite et admet qu'il préexiste des lois morales pures... conception qu'Arthur Schopenhauer (1788-1860) a fermement combattue dans son ouvrage *Le Fondement de la morale* ⁴⁵ et d'abord en rappelant les sens du mot « loi » :

— au sens premier, il s'agit des accords établis librement par des hommes pour organiser leur société ; chez les Grecs, le substantif νόμος désignait l'usage, la coutume et, par extension, l'usage ayant force de loi tandis que, juristes plus affirmés, les Latins la définissaient par la sanction que lui avait accordée le peuple ;

— dans une acception plus large, les lois de la Nature, qui rendent compte des phénomènes observés dans le monde qui nous entoure ;

— enfin, la loi de la volonté humaine, d'après laquelle toute action est simplement la conséquence d'un motif suffisant.

En matière morale, Schopenhauer ne reconnaît aucune loi : les « lois morales » de Kant relèvent davantage de la théologie — en l'occurrence du Décalogue de Moïse — que de la philosophie : « Cette prétention de mettre l'éthique sous une forme impérative, d'en faire une théorie des devoirs, cette façon de juger de la valeur morale ou de l'indignité des actions humaines

⁴⁴ KANT (Emmanuel), *Fondements*, première section, page 21.

⁴⁵ La moitié de son ouvrage *Le Fondement de la morale* est consacrée à une critique systématique de tous les points de la morale kantienne. Cet ouvrage a été présenté à la Société royale des sciences du Danemark en 1840.

en y voyant l'accomplissement ou la violation d'un devoir, naît, comme l'idée de la nécessité morale, de la seule éthique des théologiens et par conséquent du Décalogue : voilà qui n'est pas niable. Ainsi, toutes ces idées reposent essentiellement sur cette hypothèse, que l'homme dépend d'une volonté étrangère, qui lui commande, et qui édicte des châtiments et des récompenses.⁴⁶ » D'où il conclut que la morale de Kant est une « morale d'esclaves⁴⁷ ».

Schopenhauer débute sa philosophie morale par un inventaire des « puissances anti-morales » :

1° « Chez l'homme comme chez la bête, entre tous les motifs, le plus capital et le plus profond c'est l'Égoïsme, c'est-à-dire le désir d'être et de bien être⁴⁸ ». Ce désir ne souffre aucune limitation, veut posséder toutes les jouissances dont il est capable. Chacun fait de sa personne le centre du monde et les autres deviennent de purs fantômes, car chacun se connaît immédiatement et les autres indirectement. Aussi, afin d'encadrer la somme des égoïsmes individuels et d'éviter que leur affrontement ne dégénère en *bellum omnium contra omnes*⁴⁹, la Raison a choisi d'inventer l'État.

2° « Quant à la vertu de la Charité, l'adversaire qu'elle rencontrera le plus souvent c'est la malveillance ou la haine⁵⁰ »,

⁴⁶ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre II, page 21.

⁴⁷ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre II, pages 31-32.

⁴⁸ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 104.

⁴⁹ « La guerre de tous contre tous », formule de Hobbes.

⁵⁰ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 107.

qui apparaissent bien dans l'envie et la joie maligne, trouvant leur expression concrète dans la méchanceté et la cruauté.

« Il faudrait alors déduire de l'égoïsme la gourmandise, l'ivrognerie, la luxure, le souci de nos intérêts, l'avidité, l'avarice, l'iniquité, la dureté de cœur, l'orgueil, la vanité, etc. — et de l'esprit de haine la jalousie, l'envie, la malveillance, la méchanceté, la disposition à se réjouir du mal, la curiosité indiscrete, la médisance, l'insolence, la violence, la haine, la colère, la trahison, la rancune, l'esprit de vengeance, la cruauté, etc.⁵¹ »

Relativement aux « actions inspirées d'un sentiment de justice spontanée et de charité désintéressée, capable d'aller jusqu'à la noblesse, jusqu'à la grandeur », l'expérience ne peut saisir que l'acte et non ses motifs... et dans tout acte de justice ou de bonté un motif égoïste pourrait avoir sa part. Il est généralement admis que la justice consiste *a minima* à ne pas faire tort à autrui et, pour établir la réciprocité des obligations, chacun doit s'acquitter de son dû mais aussi veiller à ce que chacun reçoive son dû. Un acte ne peut revêtir un caractère moral véritable que s'il exclut d'abord tout motif d'intérêt personnel.

En résumé :

— un acte est égoïste quand il a pour principe un motif d'intérêt, quand la personne à l'origine de l'acte agit en vue d'un profit — honneur, renommée, crainte d'effets négatifs, — en un mot quand le bien ou le mal de son auteur l'aura provoqué ;

— à l'opposé, quand la raison dernière d'une action réside dans le bien ou le mal d'un autre être et se propose de l'aider ou de le soulager, cette direction lui imprime un caractère de bonté morale.

⁵¹ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 110.

Et pour qu'un individu parvienne à rechercher le bien d'un autre de la même façon qu'il recherche son bien propre, pour que l'autre devienne une fin dernière, il faut savoir s'identifier à lui, avoir une connaissance approfondie de lui : « c'est là le phénomène quotidien de la pitié, de cette participation tout immédiate, sans aucune arrière-pensée, d'abord aux douleurs d'autrui, puis et par suite à la cessation ou à la suppression de ces maux, car c'est là le dernier fond de tout bien-être et de tout bonheur. Cette pitié, voilà le seul principe réel de toute justice spontanée et de toute vraie charité. Si une action a une valeur morale, c'est dans la mesure où elle en vient : dès qu'elle a une autre origine, elle ne vaut plus rien. ⁵² »

Cela posé, Schopenhauer peut alors reconnaître le principe suprême de l'éthique, celui qui résume tous les autres : « cette proposition première, sur la teneur de laquelle au fond tous les moralistes sont d'accord, en dépit des formes si variées qu'ils lui imposent, je veux la ramener ici à une expression, la plus simple à mon sens et la plus pure : *Neminem laede, imo omnes, quantum potes, juva* ⁵³ ».

Cette maxime est formée de deux parties qui définissent deux vertus, la Justice et la Charité, car la pitié agit à deux degrés : « au premier degré elle combat les motifs d'intérêt ou de méchanceté et me retient seulement d'infliger une souffrance à autrui, de créer un mal qui n'est pas encore, de devenir moi-même la cause de la douleur d'un autre ; au degré supérieur, la pitié, agissant d'une façon positive, me pousse à aider active-

⁵² SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, page chapitre III, page 118.

⁵³ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre II, page 35. — « Ne fais de mal à personne ; aide, au contraire, chacun quand tu le peux ».

ment mon prochain⁵⁴ ». Il existe ainsi des devoirs de droit et des devoirs de vertu ou, pour mieux dire, deux vertus cardinales, la Justice et la Charité, d'où découlent toutes les autres.

Justice et Charité ont toutes deux leur racine dans la compassion naturelle qui est un fait spécifique de la conscience humaine, un produit primitif et immédiat de la nature, observable chez tous les hommes appartenant à toutes les sociétés : « humanité » est souvent synonyme de « pitié » et celui qui n'est pas accessible à la pitié est qualifié « inhumain ».

En paralysant les puissances ennemies du bien moral et en interdisant de faire du mal à autrui — *neminem laede* — la pitié établit le règne de la Justice, d'une manière essentiellement « négative » puisqu'elle se contente d'interdire d'empêcher de nuire.

Avec la Charité, la pitié atteint un second degré : « la souffrance d'autrui devient par elle-même et sans intermédiaire le motif de mes actes ; [...] les actes que la pitié inspire alors sont positifs : la pitié ne se borne plus à m'empêcher de nuire aux autres, elle m'excite à les aider ⁵⁵ ».

En résumé, « cette participation toute immédiate, instinctive même, aux souffrances dont pâtissent les autres, la compassion, la pitié, voilà l'unique principe d'où naissent ces actes, du moins quand ils ont une valeur morale, quand ils sont purs de tout égoïsme, quand, par là même, ils nous donnent ce contentement intérieur qu'on appelle une bonne conscience, une conscience satisfaite et qui nous approuve ; quand chez un simple témoin ils produisent l'approbation, le respect, l'admi-

⁵⁴ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 122.

⁵⁵ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 140.

ration, et enfin l'invitent à jeter sur lui-même un regard modeste⁵⁶ ».

Pour Schopenhauer, la morale ne découle pas de la Raison, pure ou pratique, ni de lois *a priori*, mais de la connaissance intuitive, du sentiment universel de pitié, seul motif échappant à l'égoïsme, « principe suprême qu'il trouve enraciné dans son cœur⁵⁷ », motif universel : « Qui ose un instant mettre en doute cette vérité qu'en tous temps, chez tous les peuples, dans toutes les occasions de la vie, même en ces moments où il n'y a plus de lois, même au milieu des horreurs des révolutions et des guerres, dans les grandes comme dans les petites choses, chaque jour, à chaque heure, ce motif fait preuve d'une efficacité marquée et vraiment merveilleuse, que quotidiennement il empêche plus d'une injustice, provoque de bonnes actions sans espoir de récompense, et bien souvent là où on les attendait le moins, qu'enfin partout où il agit et où il agit seul, tous nous reconnaissons là, sans réserve, avec respect, avec vénération, la dignité morale véritable ?⁵⁸ »

Cette pitié, qui fonde les deux vertus cardinales d'où découlent toutes les autres — la Justice et la Charité véritablement désintéressées, — qui abolit pour un instant la barrière entre le moi et le non-moi, qui invite à ne plus regarder l'autre comme une chose, qui pousse à partager sa détresse, est un mystère : « c'est une chose dont la Raison ne peut rendre directement compte, et dont l'expérience ne saurait découvrir les causes⁵⁹ ».

⁵⁶ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, pages 140-141.

⁵⁷ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 144.

⁵⁸ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 150.

⁵⁹ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 143.

C'est la raison pour laquelle on ne saurait changer le cœur des hommes : « on peut imposer aux hommes la légalité, mais non pas la moralité ; on peut changer leur conduite mais non leur volonté en elle-même : or c'est de la volonté seule que vient toute valeur morale. On ne peut pas changer le but que poursuit la volonté, mais seulement le chemin qu'elle se fraye pour y arriver⁶⁰ ». La volonté suit toujours sa nature primitive et l'on ne saurait réfuter l'égoïsme ou la méchanceté en eux-mêmes car ils relèvent de l'inné ; tandis que la bonté est perfectible par l'éducation.

Jean Aicard connaissait Schopenhauer pour en avoir lu quelques ouvrages⁶¹, mais il n'en a guère retenu que son « pessimisme affreux ».

Victor Hugo (1857-1858)

Si le concept de « pitié » a été développé principalement par des philosophes, quelques poètes y ont apporté leur réflexion et ont probablement induit Jean Aicard dans cette voie : cette démarche est très intéressante car, non soumise au cadre très formalisé de la démonstration philosophique, la poésie seule permet d'atteindre l'ineffable.

Dans la littérature française, un siècle après Jean-Jacques Rousseau, une autre grande voix appela au triomphe de la Pitié : le célèbre Victor Hugo.

⁶⁰ SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Fondement de la morale*, chapitre III, page 172.

⁶¹ Ce qu'il reste de sa bibliothèque aux *Lauriers-Roses* contient *Le Fondement de la morale*, *Pensées et fragments* et l'ouvrage de Théodule Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer*.

La Pitié suprême est un long poème de l'auteur des *Misérables* — mille trois cent cinquante-huit vers, quinze parties, — écrit en 1857-1858 pour faire partie du plan initial de *La Légende des siècles*. Mais le projet se modifia et le grand poème *Révolution*, qui devait en former le cœur, en sortit. *La Pitié suprême* fut finalement publiée en février 1879 alors que Victor Hugo s'activait en faveur de l'amnistie des Communards et développait une thématique de clémence.

Le poète y fait d'abord entendre l'immense brouhaha qui surgit du fond des ténèbres :

Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres ;
Un bruit farouche, obscur, fait avec des ténèbres,
Roulait dans l'infini qui sait le noir secret ;
Ce bruit était pareil au cri que jetterait
Quelque âme immense et sombre à travers l'étendue,
Luttant contre l'abîme et volant éperdue ;
Puis cela devenait un tumulte de voix ;
Toute la nuit grondait et pleurait à la fois
Comme si l'horizon fauve et crépusculaire
N'était formé que d'ombre et plein que de colère ;
Clameur rauque ! il semblait qu'ensemble on entendît
L'orageuse rumeur d'une mer qui bondit
Et les voix d'un forum qui parle et délibère ⁶².

Et cette clameur rauque :

C'était le grand sanglot tragique de l'histoire ;
C'était l'éternel peuple, indigné, solennel,
Terrible, maudissant le tyran éternel ⁶³.

⁶² HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, I, pages 3-4.

⁶³ HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, I, page 5.

Le poète établit ensuite le catalogue des innombrables méfaits de tous les tyrans de l'Histoire et il réalise ainsi que c'est l'ignorance qui les fit commettre :

L'ignorance, d'où vient le deuil, d'où sort le vice,
A sept mamelles d'ombre, et chacune est nourrice
D'une des sept laideurs du mal, monstre sans yeux ;
Tout despote a sucé ce lait mystérieux ;
Dès qu'il naît, on lui prend sa pensée, on l'efface ;
C'est un petit enfant, que voulez-vous qu'il fasse
Contre ce précepteur effroyable, le mal ?
Au-delà de la vie et du destin normal
On lui fait un berceau terrible, où les chimères
Vont le bercer pendant qu'il dort, hideuses mères ;
Son œil, cherchant le jour, s'ouvre pour ne pas voir ;
On l'emmailotte avec ce linceul, le pouvoir ;
Les intérêts abjects, groupés autour du maître,
Lui retirent l'idée et l'air, l'empêchent d'être,
Et, lui cachant le saint, le pur, le grand, le beau,
L'enferment dans lui-même ainsi qu'en un tombeau ⁶⁴.

Cette ignorance est sœur de la nuit de l'obscurantisme :

L'ignorance et la nuit sont les deux sœurs lugubres.
L'une a les cœurs malsains, les esprits insalubres,
Les cerveaux bas ; et l'autre a la stagnation
Des ténèbres pesant sur la création ⁶⁵.

La nuit seule doit être accusée :

⁶⁴ HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, VI, page 54.

⁶⁵ HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, VI, page 56.

Partout, du Gange au Rhin, du Tibre à l'Amazone,
 L'homme souffre, et l'esclave et le maître sont las ;
 Le joug lui-même crie, et tout le mal, hélas !
 Vient de ce qu'au vrai jour on n'ouvre pas les âmes.
 Frères, au désert noir trop longtemps nous errâmes,
 Et, guidés au hasard, marchant sans voir, rampants,
 Nous en avons subi les hideux guet-apens.
 Tout le crime ici-bas est fait par l'ombre lâche.
 Haïssons, poursuivons sans trêve, sans relâche,
 Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux.
 Frappés par eux, broyés par eux, pleurons sur eux.
 Ah ! si l'on eût tourné vers la clarté leur crâne,
 S'ils eussent eu leur part de la céleste manne,
 S'ils eussent vu le vrai, tous ces infortunés,
 Seraient-ils les bourreaux, les monstres, les damnés ?
 Non, tout homme qui voit la lumière, l'adore ⁶⁶.

Et la pitié que Jean Huss, attaché sur son bûcher, manifeste
 pour son hideux bourreau donne un magnifique exemple de
 bonté suprême :

Jean Huss était lié sur la pile de bois ;
 Le feu partout sous lui pétillait à la fois ;
 Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
 La face monstrueuse, épouvantable et vile,
 L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
 Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
 L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
 Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
 Le cheval aveuglé du cabestan des lois ;

⁶⁶ HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, XV, pages 134-135.

Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
 Parlait et fourmillait et contemplait la fête ;
 Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
 Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
 Espèce de vivant terrible de la nuit ;
 Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
 Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle,
 Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;
 On voyait des reflets de spectres sur son front
 Où se réverbéraient les supplices sans nombre ;
 Toute sa vie était sur son visage sombre,
 L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
 Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon,
 La mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
 Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,
 Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
 Sa maison triste où vient regarder par les trous
 L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge ;
 Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,
 Se crispaient ; les soldats le nommaient en crachant :
 Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
 Honteux, de l'échafaud cariatide affreuse :
 Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
 Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
 Il apportait, suant et geignant sous le poids,
 Une charge de bois à l'horrible fournaise :
 Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
 Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant ;
 Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
 Leva les yeux au ciel et murmura : Pauvre homme ⁶⁷ !

⁶⁷ HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, XIV, pages 126-128.

L'analyse de la tyrannie que Victor Hugo développe dans sa *Pitié Suprême* est certes datée : c'est celle des monarchies absolues dans lesquelles le système autoritaire préexiste au tyran, qui ne fait que succéder à ses devanciers, selon une idéologie ancienne et adoptée par tous ceux qui participent des faveurs du régime. En revanche, la tyrannie impériale des Bonaparte s'édifia sur les nouvelles bases voulues par les deux souverains qui régnèrent.

Friedrich Nietzsche (1883-1887)

Friedrich Nietzsche (1844-1900) est resté célèbre pour sa critique des valeurs chrétiennes et du sentiment chrétien par excellence qu'est la pitié : au-delà de ses apparences de compassion et de bienveillance, elle ne serait, en réalité, que perversion et mensonge... et, en cela, la critique nietzschéenne vise principalement Schopenhauer.

Il a développé au cours de sa vie une œuvre très polémique, exposée souvent par aphorismes, et qui a donné lieu à des interprétations divergentes...

Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885)

Descendu de la montagne pour « enseigner le Surhumain », Zarathoustra s'exprime par discours et paraboles. Dès le début de sa prédication il affirme :

Que peut-il vous arriver de plus grand ? C'est l'heure du grand mépris, l'heure ou votre bonheur même vous devient dégoût, tout comme votre raison et votre vertu.

[...].

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-

elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Mais ma pitié n'est pas un crucifiement. ⁶⁸ »

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Nietzsche développe sa conception de la « volonté de puissance », c'est -à-dire du dépassement de soi-même conduisant au Surhomme. Il y consacre un chapitre aux « Compatissants » :

En vérité, je ne les aime pas, les compatissants, qui sont bienheureux dans leur pitié : ils sont trop dépourvus de pudeur ⁶⁹.

Et si un ami te fait du mal, dis-lui : « Je te pardonne ce que tu m'as fait ; mais que tu te le sois fait à toi, comment saurais-je pardonner cela ! »

Ainsi parle tout grand amour : il surmonte même encore le pardon et la pitié.

Il faut contenir son cœur ; car, si on le laisse aller, combien vite on perd la tête ⁷⁰ !

Mêmes échos dans la troisième partie :

Le courage est le meilleur des meurtriers : le courage tue aussi la pitié. Et la pitié est le plus profond abîme : aussi profondément que l'homme voit dans la vie, il voit dans la souffrance ⁷¹.

⁶⁸ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Des Compatissants », page 10.

⁶⁹ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Des Compatissants », page 117.

⁷⁰ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Des Compatissants », page 120.

⁷¹ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « De la Vision et de l'Énigme », page 220.

Les ménagements et la pitié furent toujours mon plus grand danger, et tous les êtres humains veulent être ménagés et pris en pitié⁷².

La pitié enseigne à mentir à ceux qui vivent parmi les bons. La pitié rend l'air lourd à toutes les âmes libres. Car la bêtise des bons est insondable⁷³.

La dernière partie traite des hommes supérieurs et de la tentation de la pitié. Zarathoustra est assis sur une pierre à l'entrée de sa caverne quand le Devin vient le rejoindre :

— Fatal proclamateur, dit enfin Zarathoustra, le dernier péché qui m'a été réservé, sais-tu quel est son nom ?

— Compassion, répondit le Devin d'un cœur débordant⁷⁴.

J'ai eu de la peine à sortir de la foule des compatissants afin de trouver le seul qui enseigne aujourd'hui que la compassion est importune... toi, ô Zarathoustra !

Que ce soit la pitié d'un Dieu ou la pitié des hommes, la compassion est contraire à la pudeur. Et ne pas vouloir aider peut être plus noble que cette vertu qui saute aux devants pour aider⁷⁵.

⁷² NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Le Retour », page 263.

⁷³ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Le Retour », page 264.

⁷⁴ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Le Cri de détresse », page 339.

⁷⁵ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Le plus laid des Hommes », page 373.

Pour Nietzsche, il ne peut y avoir de pitié véritable car la souffrance d'un individu lui est éminemment personnelle : elle ne peut être transmise que par la médiation du langage, qui crée une distance et la rend inaccessible à un autre individu. Même s'il arrive à faire partager certains de ses tourments, celui qui souffre reste avant tout seul dans sa souffrance.

Et il peut conclure :

« Pitié ! La pitié avec l'homme supérieur ! » s'écria-t-il et son visage devint de bronze. Eh bien ! cela a eu son temps !

Ma passion et ma compassion, qu'important-t-elles ? Est-ce que je recherche le bonheur ? Je recherche mon œuvre⁷⁶ !

Par-delà le Bien et le Mal (1885-1886)

Composé de deux cent quatre-vingt-seize aphorismes réunis en neuf chapitres, cet ouvrage réalise une belle synthèse de la philosophie morale de Nietzsche. La pitié y apparaît à plusieurs reprises, notamment :

« Pitié pour tous » ce serait cruauté et tyrannie pour toi, monsieur mon voisin⁷⁷ !

La pitié fait presque un effet risible chez l'homme qui cherche la connaissance, de même que de fines mains chez un cyclope⁷⁸.

Un acte de pitié par exemple, à l'époque florissante des Romains, n'est qualifié ni de bon, ni de mauvais, ni de moral, ni

⁷⁶ NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre « Le Signe », page 460.

⁷⁷ NIETZSCHE (Friedrich), *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 82, page 84.

⁷⁸ NIETZSCHE (Friedrich), *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 171, page 96.

d'immoral ; et, si même on le loue, cet éloge s'accordera au mieux avec une sorte de dépréciation involontaire, dès qu'on le compare avec un acte servant au progrès du bien public, de la *res publica*⁷⁹.

Hédonisme, Pessimisme, Utilitarisme, Eudémonisme ; toutes ces manières de pensée qui mesurent la valeur des choses d'après le plaisir et la peine, c'est-à-dire d'après des circonstances accessoires, des détails secondaires, sont des manières superficielles, des naïvetés sur lesquelles quiconque a conscience en soi de forces créatrices et artistiques ne pourrait jeter les yeux sans dédain ni même sans pitié. Pitié pour vous ! ce n'est pas sans doute la pitié comme vous l'entendez : ce n'est pas la pitié pour la « misère » sociale, pour la « société », ses malades et ses victimes, pour ses vicieux et ses vaincus dès l'origine, tels qu'ils gisent autour de nous brisés ; c'est encore moins la pitié pour ces couches sociales d'esclaves murmurants, opprimés et rebelles qui tendent tous leurs efforts vers la domination, qu'ils appellent « liberté ». Notre pitié est une pitié plus haute, à l'horizon plus vaste : — nous voyons comme l'Homme s'amoindrit, comme vous l'amoindrissez ! — et il y a des moments où nous regardons votre compassion avec une angoisse indescriptible, où nous nous tournons contre cette pitié, — où nous trouvons votre sérieux plus périlleux que n'importe quelle légèreté. Vous voulez, si possible — et il n'existe pas de « possible » plus insensé, — supprimer la souffrance ; et nous ? — il semble que nous voulions plutôt la rendre plus intense encore et plus cruelle que jamais ! Le bien-être, comme vous l'entendez — ce n'est pas un but, cela nous semble un fin ! Un état qui de suite rend l'homme risible et méprisable — qui fait désirer sa dispa-

⁷⁹ NIETZSCHE (Friedrich), *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 201, page 119.

rition ! La discipline de la souffrance, de la grande souffrance — ne savez-vous pas que c'est cette discipline seule qui jusqu'ici a porté l'homme aux grandes hauteurs ? Cette tension de l'âme dans le malheur, qui lui inculque la force, ses frémissements à la vue des grands cataclysmes, son ingéniosité et son courage à supporter, à braver, à interpréter, à mettre à profit le malheur et tout ce qui lui a jamais été donné en fait de profondeur, de mystère, de masque, d'esprit, de ruse, de grandeur : n'est-ce pas au milieu de la souffrance, sous la discipline de la grande souffrance que tout cela lui a été donné ? En l'homme sont réunis créature et créateur : en l'homme il y a la matière, le fragment, l'exubérance, le limon, la boue, la folie, le chaos ; mais en l'homme aussi le créateur, le sculpteur, la dureté du marteau, la contemplation divine du septième jour : comprenez-vous cette antithèse ? Comprenez-vous que votre compassion va à la « créature en l'homme », à ce qui doit être formé, brisé, forgé, déchiré, rougi à blanc, épuré ? — à ce qui souffrira nécessairement, à ce qui doit souffrir ? Et notre pitié, ne comprenez-vous pas à qui s'adresse notre pitié contraire, quand elle se tourne contre la vôtre, comme contre le pire des amollissements, la plus funeste des faiblesses ? Donc compassion contre compassion ! Mais, je le répète, il y a des problèmes plus hauts que tous ces problèmes du plaisir, de la douleur et de la pitié ; et toute philosophie qui borne là son domaine est une naïveté⁸⁰.

Généalogie de la morale (1887)

L'ouvrage poursuit une double finalité : remonter à l'origine des valeurs morales reconnues dans la société occidentale con-

⁸⁰ NIETZSCHE (Friedrich), *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 225, page 163-164.

temporaire — valeurs clairement issues du judéo-christianisme — et en faire une évaluation.

La question « quelle origine doit-on attribuer à nos idées du bien et du mal ? » ayant été généralement résolue par des références théologiques, Nietzsche préfère une interrogation plus psychologique : « dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé à son usage ces deux évaluations : le bien et le mal ? »

Nietzsche remarque que ces valeurs sont principalement altruistes — oubli de soi, compassion pour autrui — et réfèrent à un monde idéal, celui de l'Esprit, plus élevé que le monde terrestre, domaine du corps.

Il en voit l'origine au début de notre ère :

[...] je comprenais que cette morale de compassion qui s'étendait toujours plus autour d'elle, qui atteignait même les philosophes et les rendait malades, était le symptôme le plus inquiétant de notre culture européenne, inquiétante elle-même, son détour vers un nouveau bouddhisme ! vers un bouddhisme européen ! vers le nihilisme !... Chez les philosophes, cette préférence, cette estimation exagérée et toute moderne de la pitié est, en effet, quelque chose de nouveau : jusqu'à présent c'était précisément sur la valeur négative de la pitié que les philosophes étaient tombés d'accord. Qu'il me suffise de nommer Platon, Spinoza, La Rochefoucauld et Kant, ces quatre esprits aussi différents que possible l'un de l'autre, mais unis sur un point : le mépris de la pitié⁸¹.

La « généalogie » que poursuit ici Nietzsche n'est pas tant recherchée dans les faits historiques eux-mêmes que dans les états psychologiques qui ont permis leur éclosion :

⁸¹ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, avant-propos, pages 16-17.

C'est alors que je découvris qu'elles dérivent toutes d'une même transformation d'idées ; que partout l'idée de « distinction », de « noblesse », au sens du rang social, est l'idée-mère d'où naît et se développe nécessairement l'idée de « bon » au sens « distingué quant à l'âme », et celle de « noble » au sens de « ayant une âme d'essence supérieure », « privilégié quant à l'âme ». Et ce développement est toujours parallèle à celui qui finit par transformer les notions de « vulgaire », « plébéien », « bas », en celle de « mauvais »⁸².

Le concept politique de la prééminence se transforme ainsi en un concept psychologique. Le philosophe oppose deux types principaux de morale :

1° la morale de l'aristocratie guerrière, fondée sur une puissante constitution physique, une santé florissante, la guerre, la chasse, la danse, les jeux et exercices sportifs ;

2° La morale sacerdotale des ministres de la religion, prêchant le jeûne, la continence sexuelle, la fuite du monde, l'hostilité aux plaisirs des sens.

Mais les prêtres sont les ennemis les plus méchants parce qu'ils sont les plus incapables : « L'impuissance fait croître en eux une haine monstrueuse, sinistre, intellectuelle et venimeuse. Les grands vindicatifs, dans l'histoire, ont toujours été des prêtres, comme aussi les vindicatifs les plus spirituels⁸³ ». Et ils ont réussi à renverser la hiérarchie noble-plébéien, bon-mauvais, précédemment établie :

Ce sont les Juifs qui, avec une formidable logique, ont osé le renversement de l'aristocratique équation des valeurs (bon,

⁸² NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, première dissertation, page 34.

⁸³ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, première dissertation, page 43.

noble, puissant, beau, heureux, aimé de Dieu). Ils ont mainte-
nu ce renversement avec l'acharnement d'une haine sans
borne (la haine de l'impuissance) et ils ont affirmé : « Les mi-
sérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les
petits seuls sont les bons ; ceux qui souffrent, les nécessiteux,
les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls
bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude —
par contre vous autres qui êtes nobles et puissants, vous êtes
de toute éternité les mauvais, les cruels, les avides, les insa-
tiables, les impies et, éternellement, vous demeurerez aussi les
réprouvés, les maudits, les damnés !⁸⁴ »

Le « soulèvement des esclaves dans la morale » a été victo-
rieux, inaugurant vingt siècles d'une pensée nouvelle ; et si de
l'antique haine judaïque a paru sortir un amour nouveau, il
n'en fut paradoxalement pas l'antithèse : « Ce Jésus de Naza-
reth, cet évangile incarné de l'amour, ce *Sauveur* qui apportait
aux pauvres, aux malades, aux pécheurs la béatitude et la vic-
toire, n'était-il pas précisément la séduction dans sa forme la
plus sinistre et la plus irrésistible, la séduction qui devait men-
ner par un détour à ces valeurs judaïques, à ces rénovations de
l'idéal ?⁸⁵ »

Les maîtres s'expriment dans l'action et l'affirmation, tandis
que les esclaves sont dans l'opposition et la réaction. Les maîtres
vivent dans la confiance et la franchise, les esclaves dans les
faux-fuyants et le ressentiment. Et leur conception du « bon »
rencontre bien vite ses limites :

⁸⁴ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, première disser-
tation, pages 44-45.

⁸⁵ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, première disser-
tation, pages 46-47.

Que les agneaux aient l'horreur des grands oiseaux de proie,
voilà qui n'étonnera personne : mais ce n'est point une raison
d'en vouloir aux grands oiseaux de proie de ce qu'ils ravissent
les petits agneaux. Et si les agneaux se disent entre eux : « Ces
oiseaux de proie sont méchants ; et celui qui est un oiseau de
proie aussi peu que possible, voire même tout le contraire, un
agneau... celui-là ne serait-il pas bon ? » Il n'y aura rien à ob-
jecter à cette façon d'ériger un idéal, si ce n'est que les oiseaux
de proie lui répondront par un coup d'œil quelque peu mo-
queur et se diront peut-être : « Nous ne leur en voulons pas du
tout, à ces bons agneaux, nous les aimons même : rien n'est
plus savoureux que la chair tendre d'un agneau. » — Exiger de
la force qu'elle ne se manifeste pas comme telle, qu'elle ne soit
pas une volonté de terrasser et d'assujettir, une soif d'ennemis,
de résistance et de triomphes, c'est tout aussi insensé que
d'exiger de la faiblesse qu'elle manifeste de la force⁸⁶.

Les faibles renoncent à toute action forte, parant leur renon-
cement des habits de la vertu patiente : ils renoncent ainsi à
leur liberté et s'en remettent à un Dieu qui leur apportera la
félicité éternelle s'ils savent vivre avec la Foi, l'Espérance et la
Charité.

Mais les faibles, auto-déclarés « bons », ne peuvent s'empê-
cher de toiser les forts, « comme si la santé, la robustesse, la
force, la fierté, le sentiment de la puissance étaient simplement
des vices qu'il faudrait expier⁸⁷ »... et « quelle erreur plus
grande et plus néfaste que celle des heureux, des robustes, des
puissants d'âme et de corps qui se mettent à douter de leur

⁸⁶ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, première disser-
tation, pages 64-65.

⁸⁷ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, troisième disser-
tation, page 213.

droit au bonheur !⁸⁸ »... faisant ainsi triompher le « monde renversé ».

D'où le conseil du philosophe à ses amis : « De la sorte, mes amis, nous pourrons nous défendre, du moins pendant quelque temps encore, contre les deux plus terribles contagions qui nous menacent particulièrement : contre le profond dégoût de l'homme ! contre la profonde pitié pour l'homme !⁸⁹ »

Synthèse

Nietzsche, à la recherche du Surhomme, n'éprouve donc que mépris pour la compassion des faibles : « Mais qu'importe la compassion de ceux qui souffrent ! ou de ceux-là même qui prêchent la compassion ! Il y aujourd'hui presque partout en Europe une sensibilité et une irritabilité maladives pour la douleur et aussi une intempérance fâcheuse à se plaindre, une efféminisation qui voudrait se parer de religion et de fatras philosophique pour se donner plus d'éclat ; il y a un véritable culte de la douleur. Le manque de virilité de ce qui, dans ces milieux exaltés, est appelé *compassion* saute, je crois, tout de suite aux yeux.⁹⁰ »

Dans les paragraphes 132-136 d'*Aurore*, Nietzsche avait montré combien l'homme qui croit agir par compassion agit bien plutôt par égoïsme, guidé par des sentiments de honte : « qu'aurait-on pensé de moi ? » ; de faiblesse : « je soulage une douleur que je ne supporte pas » ; de vanité : « je suis un bienfaiteur de l'humanité », etc.

⁸⁸ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, troisième dissertation, pages 215-216.

⁸⁹ NIETZSCHE (Friedrich), *La Généalogie de la Morale*, troisième dissertation, page 217.

⁹⁰ NIETZSCHE (Friedrich), *Par-delà le bien et le mal*, aphorisme 293, page 248.

Dans *L'Antéchrist, Imprécation contre le Christianisme*, ouvrage plus tardif publié en 1896, Nietzsche accentue encore la virulence de ses propos : « Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles, le christianisme » (aphorisme II), etc. Pour lui, toutes les valeurs que le christianisme a inoculées à l'humanité sont des valeurs « nihilistes » en ce qu'elles nient les instincts vitaux de l'homme et font passer la vie faible avant la vie forte ; et la première valeur chrétienne débilite pour l'humanité est la pitié, en tant qu'elle est une émotion, et une émotion qui abaisse la force chez le compatissant.

Jean Aicard connaissait quelque peu Nietzsche⁹¹. Dans ses conférences sur Alfred de Vigny qui, lui aussi, affirma que la pitié était d'essence divine et faisait l'homme divin, il émit une opinion très défavorable sur l'œuvre de Nietzsche : « Nietzsche, il faut l'espérer, a fait son temps, mais n'avons-nous pas vu toute une génération suivre les voies de cet antéchrist dont le nom est à celui du pur Vigny comme le nom de Lucifer est à celui d'Éloa ? On a cru suivre en Nietzsche un philosophe ; eh bien non, il ne fut, lui aussi, qu'un poète, puisqu'il oublia d'arranger ses idées en système, mais, phare trompeur, ce génie tournoyant et flamboyant ne nous éblouit que pour nous cacher les récifs et nous y précipiter. [...] Les mauvais instincts eurent bientôt fait d'ériger en religion facile le mépris que lui inspirait la pitié ; et « vivre sa vie » est devenu l'expression dont se réclament les plus vulgaires ennemis du sacrifice et de la charité. [...] Vivre au contraire une vie héroïque en vue de

⁹¹ Le peu qu'il reste de sa bibliothèque aux *Lauriers-Roses* ne renferme que les *Aphorismes et fragments choisis* par Henri Lichtenberger, Paris, Félix Alcan, collection « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1899, in-18, xxxii-183 pages.

l'évolution de la race, de la société, de la nation, de l'humanité, telle est la morale d'Alfred de Vigny.⁹² »

En 1915, il vit en lui le chantre des doctrines allemandes les plus funestes :

« Tous les crimes d'État sont de bonnes besognes,
Dit Bismarck. Pendons ! Fusillons !
Faire la guerre, c'est engraisser de charognes
Les champs de blés ou de houblons. »
[...].
Ce testament de leur Bismarck, l'affreux ministre,
Nietzsche, affreux corrupteur, l'écrit ;
Et Guillaume, incarnant leur doctrine sinistre,
Réalise enfin l'Antéchrist⁹³...

En 1917, il en fit l'inspirateur : « Les Allemands perfides nous envahissaient par infiltrations intellectuelles. Ils avaient pour cela les théories nietzschéennes, dont l'incohérence lyrique devait servir un jour leur volonté d'empoisonner les sources pures et d'empirer les impures. Depuis deux mille ans, l'humanité avait trouvé dans les Évangiles et servi, non sans le trahir souvent, le plus beau, le plus élevé des idéals. Chancelante, trébuchante, imparfaite à travers les révoltes de l'instinct et des passions, mais le cœur plein d'espérance, de pitié et d'amour, même quand la foi l'abandonnait, — l'humanité marchait à l'étoile. Nietzsche cracha sur la face de l'idéal auguste. Il condamnait la pitié, non pas dans ses excès, mais d'une façon absolue ; il la répudiait et la flétrissait comme une faiblesse in-

⁹² AICARD (Jean), *Alfred de Vigny*, première conférence, pages 58-60.

⁹³ AICARD (Jean), « Le droit des fauves », *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1681, dimanche 12 septembre 1915, page 316, colonne 3.

digne de l'homme, tandis qu'elle est, au contraire, le propre de l'homme, si bien que son autre nom est humanité. Il affirmait comme des vertus la force brute et l'orgueil d'être fort sans justice. À la conception des droits de l'homme universel, il opposait le droit illimité de l'égoïsme, aussi bien individuel que national. Il démuselait le moi féroce ; il éduquait l'Allemagne ; il la formait pour les luttes sans merci ; il lui apportait un sophisme qui contenait en puissance la guerre par la terreur ; il faisait de sa race un moi armé contre la fédération des cœurs humains, tous unis sous le rayon jailli de l'Évangile. Et quand je dis l'Évangile, je ne formule pas ici une affirmation confessionnelle, mais seulement historique. Les théories nietzschéennes étaient le fruit naturel de la terre germanique ; et, comme elles répondaient bien au génie de la race maléfique, elles renforçaient sa force de nuisance, tandis que, en contradiction formelle avec notre génie national, elles diminuaient notre force de résistance au mal. Ainsi, avant l'invasion armée, nous étions envahis par une horde d'idées barbares.⁹⁴ »

Et quant au surhomme de Nietzsche, Jean Aicard le ramena aux proportions plus modestes d'un « surboche » :

LE SURBOCHE

- Vous n'ignorez pas qu'il y a deux morales.
- J'en connais un bien plus grand nombre, me répondit un jour un arriviste d'avant la guerre.

L'esprit d'arrivisme, n'en doutez pas, fut une des formes de l'invasion allemande ; car il y eut, avant celle des armées de Guillaume, une sournoise et audacieuse invasion allemande, avec Nietzsche pour général.

⁹⁴ AICARD (Jean), « L'unité morale française par l'école », *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 1^{re} année, n° 4, octobre 1917, « Questions morales », pages 109-116 ; conférence donnée à la Sorbonne le dimanche 3 juin 1917.

Sournoise parce qu'elle dissimulait la portée de leur dessein qui était la préparation de l'invasion armée ; audacieuse parce qu'elle déployait un drapeau d'orgueil. Le fourbe Nietzsche s'avavançait au pas de parade, reniant, semblait-il, sa patrie, feignant de la blâmer pour en mieux imposer l'esprit, et annonçant à l'univers un *surhomme* qui, — nous le voyons aujourd'hui — n'était que le *surboche* !

Pendant longtemps, toutes les fois que nous avons une occasion de rendre hommage, en poètes ou en romanciers, à l'esprit de bonté, au sacrifice, au dévouement, à l'idéal enfin qui, depuis vingt siècles, fait l'espoir, la fierté, l'enchantement et la grandeur du monde — beaucoup nous répondaient par des sarcasmes, des précisions expérimentales, des ironies spirituelles et un parfait dédain. Et l'on nous citait Nietzsche, le maître éblouissant, le conculcateur de la pitié, l'inventeur de l'orgueil, l'apôtre de l'individualisme effréné : « Il faut développer son *moi*, à tout prix, en toute liberté, dans le sens de ses dispositions naturelles... Que rien ne t'arrête ; méfie-toi surtout des sottises compassions ; c'est elles qui te seraient la plus grande entrave. Sois dominateur. L'humanité est une tourbe vile. Sois grand au-dessus d'elle, sans tenir compte de ses gémissements. La vie superbe et périlleuse, voilà ce que tu dois rechercher. Elle te mènera à être un surhomme, c'est-à-dire un homme au-dessus de tous les autres hommes — et cette gloire sera pour toi le bonheur suprême ! »

Nous connaissions déjà ce discours. La légende sacrée, où tout se trouve, nous montre Jésus, sur le toit d'une maison, tenté par un diable, vraiment naïf en la circonstance : « Écoute-moi, suis-moi, et le royaume de la terre t'appartiendra ! » Mais les yeux divins du Fils de l'Homme regardent ailleurs et plus haut. Un idéal matériel est une conception trop grossière pour retenir, fût-ce un instant, son attention. Et le diable en est pour

sa courte honte.

Nietzsche, n'a rien inventé. Son surhomme, au théâtre, s'appelle parfois don Juan. Ce personnage sans pitié, extravagant d'orgueil, se rend un jour à un rendez-vous galant, dans une calèche à quatre chevaux. Les chevaux sont lancés au grand galop. Tout à coup, le cocher les retient parce qu'il voit un vieux, un pauvre vieux, qui traverse la route et qui infailliblement sera renversé si les bêtes ne sont pas maîtrisées. Or, dans ce vieillard un peu sourd et inattentif, don Juan a reconnu son propre père. Mais il est, lui, don Juan, le prototype du surhomme, il court à son plaisir, à sa passion, et n'accepte pas de retard ! il crie à son cocher : « Plus vite donc, au contraire, imbécile ! » Et il passe, en effet, sur le corps sanglant du vieil homme. À la bonne heure ! Voilà un admirable héros, et un idéal bien servi !

Tout le danger de l'idée Nietzscheenne, l'apercevez-vous clairement ? Il faut le voir en ceci qu'elle a exalté et fortifié matériellement la collectivité allemande, la nation, la race faites pour la produire, l'appliquer et en tirer toutes les conséquences utiles, — tandis qu'elle affaiblissait et désagrégeait, chez l'ennemi, c'est-à-dire en France, telle ou telle âme individuelle coupée de sa base, comme on peut le dire aujourd'hui sans risquer d'être incompris.

Cela vous semble singulier que, fortifiant les uns elle affaiblisse les autres ? Réfléchissez cependant que la malignité, qui est la force propre des démons légendaires, c'est l'affaiblissement et la déchéance des héros.

Dans l'idéal militaire et politique de l'Allemagne tel que le viennent de formuler ses intellectuels, on retrouve tous les caractères, sans exception, de la pensée Nietzscheenne — mais au profit de la nation considérée comme une individualité. L'Allemagne ne demande pas à chacun de ses enfants le don libre de

soi, le don touchant et magnifique. Non. Ses gouvernants se sont emparés des âmes individuelles, par des procédés pédagogiques ; ils les ont amalgamées pour ainsi dire, en ont fait comme un bloc plastique où chaque âme, noyée dans les autres, n'a plus de désir, de volonté, que ceux de la masse compacte et redoutable, uniquement pénétrée du génie funeste de ses éducateurs, des Bismarck et des Nietzsche, c'est là ce que les philosophes appellent l'organisation de l'Allemagne.

Pendant que s'opérait cette création, cette unification monstrueuse dans laquelle se noient liberté et dignité individuelles, la morale de Nietzsche ne parvenait qu'à détacher du groupe français quelques esprits, en assez grand nombre pourtant pour qu'on sentît que l'idéal latin perdait, çà et là, chez nous, du terrain. Les traîtres éducateurs allemands envahissaient le domaine de la pensée française. Beaucoup de nos jeunes gens parlaient avec insolence du droit qu'on a de « vivre sa vie », serait-ce en foulant aux pieds le voisin, tandis que, au nom des mêmes principes, un peuple unifié jusqu'à ne faire qu'un seul individu, proclamait son droit d'établir sa puissance et sa gloire sur les autres peuples écrasés. Ce peuple, c'est le *Surboche*.

Il croyait les âmes de France corrompues, il a pu s'apercevoir de son erreur. Devant le péril qu'il fait courir à la liberté et à la dignité humaines, chères à tout Français, il a vu, il voit encore chacune des individualités françaises, dans la même minute, se donner volontairement à toutes les autres ; il a vu l'amour nécessaire se créer subitement et resplendir en nous. Et cet amour est une puissance impondérable, dont aucun mécanisme, si savant soit-il, dont aucun matérialisme n'aura raison. Cet idéal, qui est le vrai, a, lui aussi, ses armes matérielles, sa science et son expérience, mais, par-dessus tout, il a cette puissance — d'être la destinée même de l'homme.

Quant au surhomme, on connaît sa fin, c'est celle de don Juan, c'est celle de Nietzsche, ce sera demain celle du *Surboche*⁹⁵.

Henri Bergson (1889)

Pour Henri Bergson, la pitié « consiste d'abord à se mettre par la pensée à la place des autres, à souffrir de leur souffrance. Mais si elle n'était rien de plus, comme quelques-uns l'ont prétendu, elle nous inspirerait l'idée de fuir les misérables plutôt que de leur porter secours, car la souffrance nous fait naturellement horreur. Il est possible que ce sentiment d'horreur se trouve à l'origine de la pitié ; mais un élément nouveau ne tarde pas à s'y joindre, un besoin d'aider nos semblables et de soulager leur souffrance. Disons-nous, avec La Rochefoucauld, que cette prétendue sympathie est un calcul, “une habile prévoyance des maux à venir” ? Peut-être la crainte entre-t-elle en effet pour quelque chose encore dans la compassion que les maux d'autrui nous inspirent ; mais ce ne sont toujours là que des formes inférieures de la pitié. La pitié vraie consiste moins à craindre la souffrance qu'à la désirer. Désir léger, qu'on souhaiterait à peine de voir réalisé, et qu'on forme pourtant malgré soi, comme si la nature commettait quelque grande injustice, et qu'il fallût écarter tout soupçon de complicité avec elle. L'essence de la pitié est donc un besoin de s'humilier, une aspiration à descendre. Cette aspiration douloureuse a d'ailleurs son charme, parce qu'elle nous grandit dans notre propre estime, et fait que nous nous sentons supérieurs à ces biens sen-

⁹⁵ AICARD (Jean), « Le surboche », *L'information politique, économique et financière*, 17^e année, n° 11, lundi 11 janvier 1915, « Tribune libre », page 1, colonne 1.

III — LA PITIÉ CHEZ JEAN AICARD

sibles dont notre pensée se détache momentanément. L'intensité croissante de la pitié consiste donc dans un progrès qualitatif, dans un passage du dégoût à la crainte, de la crainte à la sympathie, et de la sympathie elle-même à l'humilité.⁹⁶ »

Conclusion

La pitié est une composante principale de la personnalité humaine qui présente deux faces opposées :

1° un individu dépourvu de toute pitié serait également dépourvu de toute humanité, de toute sensibilité, de toute capacité de relation à autrui ;

2° mais aussi la pitié peut être dangereuse : elle est en effet un sentiment, une émotion, qui prétendent nous faire agir de façon juste alors qu'ils sont irrationnels et incapables de discerner le bien et le mal ; dans sa spontanéité non réfléchie, la pitié est incontrôlable et peut devenir à tout moment excessive et même conduire à faire le mal ; enfin, elle peut aussi bien rendre sympathique un criminel que refuser de soulager un véritable malheur.

La pitié ne peut donc exercer aucune autorité en morale.

Ce concept fut si développé au XIX^e siècle que l'historien Jules Michelet a pu y voir l'écllosion d'une maladie « très nouvelle et propre à ce siècle, *la furie de la pitié*⁹⁷ ».

⁹⁶ BERGSON (Henri), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, chapitre premier « De l'intensité des états psychologiques », pages 14-15. — Concernant Henri Bergson, voir dans ce fascicule les « Notes et Documents », pages 221-230.

⁹⁷ MICHELET (Jules), *Histoire du XIX^e siècle. Directoire. Origine des Bonaparte*, page 8.

Jean Aicard a abordé la littérature dès sa plus jeune enfance. Il le fit d'abord en tant que poète, amoureux de la tournure, des formes, du rythme ; et toute sa vie, même dans son théâtre, il est resté fidèle à l'expression poétique.

Sa pensée s'est formée dans un creuset particulier.

On a souvent évoqué le saint-simonisme... Mais il faudrait d'abord distinguer ce qui, dans cette doctrine, vient du comte de Saint-Simon, à savoir un système théosophique assorti de préoccupations sociales, et ce qui vient de Prosper Enfantin, principalement une dimension culturelle, avec liturgie et chants, dont on n'a retenu, en fait, que le versant sexuel avec la liberté des mœurs et l'amour libre.

En réalité, Jean Aicard n'a jamais été saint-simonien. Son père certes l'était, mais il est mort quand son fils était encore petit enfant et il n'a pu avoir aucune influence sur la formation de sa pensée. Sa mère l'était, mais à sa manière tête-de-linotte : quasi illettrée, elle vécut sous la coupe de ses parents puis d'Alexandre Mouttet et son influence sur la pensée de son fils a été totalement nulle ! Le jeune Jean Aicard a été élevé par ses grands-parents Isnard, nullement fourvoyés dans les idées nouvelles ; et par ses grands-parents et sa tante paternels, tous très catholiques jusqu'à leur dernière heure. Quant à Amédée André, fils d'un frère oratorien défroqué, il fut tenté par la religion nouvelle mais il en sortit bien vite... après y avoir perdu sa femme !

Jean Aicard reçut une éducation chrétienne et quelques poèmes écrits au lycée de Nîmes (1859-1860) manifestent ses premiers émois de jeune chrétien. Dans les lycées de l'Empire

l'aumônier était l'*alter ego* du directeur de l'établissement et l'enseignement religieux y trouvait une bonne place. Toutefois, à l'adolescence, Jean s'est très vite écarté de cette religion qui lui apparaissait alors comme totalement de façade et hypocrite.

Néanmoins, il est resté fondamentalement théiste, même si son Dieu est plutôt l'Être suprême de la Révolution qu'une personne vivante à laquelle on s'adresse.

Jean Aicard a toujours été fasciné par la personne de Jésus : non le Jésus de la religion catholique, Dieu fait homme, mais, au contraire, un homme, totalement homme, divinisé par le Dieu en raison de ses mérites exceptionnels : Jésus est donc assimilé à un héros grec, c'est-à-dire à un homme épargné par la mort corporelle et admis, après son trépas, dans la société des dieux de l'Olympe.

Il éprouva également une grande fascination pour Jeanne d'Arc, libératrice de la France, restauratrice de l'Unité nationale, qu'il nomme « le Christ français ».

Mais il n'a jamais appartenu à aucune religion, même si le fonds de sa pensée est totalement chrétien, comme le confirme son *Petit livre de l'unité morale française*⁹⁸ qui affirme que « le plus grand des livres civilisateurs c'est l'Évangile » et que Jésus a posé les fondements de la civilisation moderne.

Ses premiers engagements furent fortement républicains et militants, notamment :

— anticléricaux : dans plusieurs de ses œuvres du lycée, le jeune poète invective les prêtres et l'Église qui ont oublié leur mission évangélique ;

⁹⁸ AICARD (Jean), « Le petit livre de l'unité morale française », *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n° 9, juillet 1918, « Questions nationales », pages 285-297. *Aicardiana*, 2^e série, n° 25, 15 septembre 2018, pages 111-154.

— politiques : viscéralement opposé à l'Empire, il participe à l'instauration de la république à Toulon, fréquente des gens comme Victor de Laprade, Jules Michelet... le marchand de vin d'Aigues-Vives Jules Guérin dit *Ponzio*, l'avocat toulonnais Nestor Noble, le médecin corse Timoléon Pasqualini... tous fervents républicains ;

— activistes : il chante le « poète du combat, combattant de la paix⁹⁹ » et ses *Jeunes Croyances* évoquent volontiers le combat ;

— sociaux : à la suite de Jean-Jacques Rousseau, de Pierre Leroux, il est préoccupé par le souci de relever le peuple de toutes les oppressions qui l'écrasent — prêtres, nobles, rois.

Au total, il est plutôt enfant de Jean-Jacques et de la République, c'est-à-dire des révolutions (89-48-70), qui ont structuré sa pensée autour de quelques composantes principales :

— l'humanisme : les hommes sont le plus bel ornement de la Création ; ils doivent s'aimer comme des frères et le plus beau sentiment qu'ils puissent se manifester, c'est la « pitié », car il y a toujours au moins un petit quelque chose de bon dans tout homme ;

— le socialisme : non point dans les querelles partisans, mais relativement à l'organisation de la société, devant reposer sur la liberté de tous (« plus de rois ni de despotes ») et l'égalité des hommes entre eux, garanties par la morale républicaine ;

— l'idéalisme : seul le meilleur convient à l'homme ; le poète a une mission à remplir, il doit guider l'Humanité vers l'Idéal ;

— le spiritualisme chrétien : la vie des hommes est jalonnée d'« instants divins » et leur somme, en s'accroissant, marque

⁹⁹ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème I, « La jeunesse », page 89 ; daté à la fin « Toulon, 8 octobre 1866 ».

les étapes du cheminement de l'Humanité vers sa propre divinité ; le Dieu n'est plus dans un Ciel inaccessible, il est au cœur de l'homme qui devient lui-même son propre Dieu par ses progrès moraux et spirituels.

En cela, il appartient bien à son siècle qui a vu le retour du sentiment religieux en poésie, notamment chez Paul Verlaine, Sully Prudhomme, Edmond Haraucourt, Émile Verhaeren, Henri de Régnier, Catulle Mendès, Edmond Rostand, Anna de Noailles, Édouard Schuré, Louis Le Cardonnell, Francis Jammes :

En face de ces vocations sincères, de ces morts chrétiennes, de ces retours à la foi atavique, il n'est peut-être plus permis de dire, comme on le présumait il y a vingt ans, que le mouvement religieux qui se manifeste dans la poésie est sans profondeur, superficiel et étranger au sens vrai du christianisme.

Le dogme à lui seul ne fait pas naître l'élan lyrique. L'expérience d'une jeunesse exactement disciplinée, qui aspire à mettre en vers ses sentiments pieux, démontre qu'en endiguant à l'excès l'inspiration poétique, on risque de la glacer. La poésie est, de sa nature, un génie ardent, inquiet et qui doit rester libre.

[...] lorsque les erreurs, les curiosités, les tourmens d'âme, pour lesquels l'humanité a mérité d'être chassée du Paradis terrestre, viennent se reposer, à bout de forces, dans les apaisements de la foi, dans les extases du mysticisme, ces contrastes offrent à la poésie une matière admirable et toujours renouvelée¹⁰⁰.

¹⁰⁰ Voir DORNIS (Jean), « Le sentiment religieux dans la poésie française contemporaine », *Revue des deux Mondes*, LXXXI^e année, sixième période, tome quatrième, 1^{er} juillet 1911, pages 96-122. Le passage cité est pris aux pages 121-122.

*

La pitié est présente dès les premières œuvres de notre très jeune écrivain, comme un leitmotiv lancinant, une référence intellectuelle omniprésente et incoercible, une véritable exigence morale obsessionnelle. Et cette préoccupation le poursuivra tout au long de sa carrière littéraire :

... Je vois. Messieurs, dans notre réunion, comme une fête à la fois douce et triste, virilement triste, de la pitié et de la tendresse humaine. Eh bien, arrêtons-nous un instant encore sur cette parole féconde. La pitié, à l'origine, n'est qu'un sentiment, même une sensation : celle de souffrir par mouvement réflexe, ce qu'on voit souffrir. J'ai vu frapper un homme, j'ai senti le coup. Alors la pensée intervient, elle constate que ce sentiment obscur c'est l'affirmation de la solidarité nécessaire, l'instinct de conservation de la vie sociale, et même, s'il arrive que les mouvements réflexes ne nous avertissent plus, voilà que nous restons volontairement pitoyables, parce que nous voulons rester dignes du nom d'hommes.

[...].

Qu'on se place à un point de vue politique, social, économique, philosophique, athée ou déiste, on retombe toujours sur ce sentiment, sur ce calcul, sur cette politique, sur cette générosité, sur cette spontanéité nécessaire, qui s'exprime d'un mot : « Amour ».

[...]. Il faut en un mot, pour remplacer la paternité divine, qui demeure inconnue, fonder décidément l'humaine fraternité¹⁰¹.

¹⁰¹ Orphelinat de la Seine, discours de Jean Aicard à l'assemblée générale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, début mars 1894. Tiré à part aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 3, pages 34-45. Le texte cité est pris aux pages 43-45.

Les petits déshérités, les orphelins l'attirent invinciblement. Son âme tendre vibre à la pensée de leurs souffrances. Il célèbre la pitié avec passion :

« N'a-t-on pas le droit d'être ému, s'écrie-t-il, en songeant qu'après tant d'années on n'a rien appris, rien compris, rien dit ni fait de meilleur que ceci : s'être attendri un instant, une heure en présence d'une douleur d'homme, d'une douleur d'enfant et d'un effort de consolation. »

Pour lui, la pitié est une fleur de grâce et de lumière au sommet de la connaissance ; elle apparaît comme une lueur rassurante au fond des ténèbres de l'ignorance¹⁰².

Chez Jean Aicard, le concept de pitié est passé par trois étapes au cours desquelles il s'est spécifié et a progressivement acquis toute son extension.

102

Première notion : la compassion humaine

Dans la langue française, le mot « pitié » connote souvent aujourd'hui un sentiment d'accablement éventuellement accompagné de critique, voire de mépris. C'est ainsi qu'un spectacle consternant, comme par exemple celui de la déchéance publique de l'alcoolique, va exciter des réflexions du genre : « Quelle pitié ! » ou bien « Ça fait pitié de voir chose pareille ! » ; et les adjectifs « piteux » ou « pitoyable » trouvent alors leur sens le plus péjoratif, dans les nuances du « navrant » et du « méprisable » !

Dans sa première conception de la pitié, Jean Aicard utilise toujours le mot dans son sens le plus noble, celui d'un senti-

¹⁰² *La Patrie*, 54^e année, mercredi 14 mars 1894, « Un cigalier sous la Coupole », page 1, colonne 3.

ment de compassion humaine qui naît de la connaissance des souffrances d'autrui et fait souhaiter qu'elles trouvent leur soulagement.

Une anecdote contée plus tard atteste que notre écrivain éprouva ce sentiment dès ses plus jeunes années. Élève chez les Frères de l'école Saint-Louis-de-Gonzague à Toulon, il y vit infliger la fêrule sur les doigts à de jeunes bambins de huit ans pour des fautes insignifiantes : « Menue menotte, tendre encore, pareille encore par la finesse et la transparence des chairs, aux feuilles du mois de mai... la règle sifflait... la main, instinctivement, était retirée... "Punition doublée, disait la grosse voix de l'ogre ! Dix coups au lieu de cinq !" Oui, on était puni double ! pour un mouvement réflexe ! — Et il y avait, sur le mur blanchi à la chaux, une croix de bois noir, gibet d'innocent où saignait celui qui de sa voix suavement nouvelle, répète encore : laissez venir les petits¹⁰³.

103

C'est aussi ce qu'exprime bien son premier poème publié, intitulé *L'Orphelin*, et qui se termine ainsi :

Songez à l'orphelin qui vit dans la souffrance,
Qui ne voit plus ceux qu'il veut voir,
Consolez sa douleur, sauvez son innocence,
Faites luire à ses yeux l'espoir !
Ah ! s'il n'a pas connu les douceurs ineffables
Des doux épanchemens du cœur,
Vous qui les connaissez, montrez-vous charitables,

¹⁰³ AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », pièce n° 356, manuscrit autographe, 13 folios ; le texte cité est pris au folio 8.

Consolez son affreux malheur !
En vous privant de peu, vous donnez un asile
À votre frère malheureux,
Vous guidez vers le bien un marcheur inhabile,
Et vous gagnez une âme aux cieus¹⁰⁴ !

Dans ces quelques vers, écrits au lycée de Nîmes, notre écrivain — qui n'était encore qu'un apprenti-poète d'à peine quatorze ans — témoigne bien de cette capacité qu'il portait déjà en lui de reconnaître la souffrance d'autrui et de la partager.

Le poème *L'Amour maternel*, achevé les 2 et 3 mai 1862, met en scène un pêcheur surpris la nuit par une violente tempête. Il recourt alors à la prière et songe à sa mère, l'image même de la pitié humaine. C'est le premier poème de Jean Aicard où apparaît explicitement le concept de « pitié » :

Chant II. Le Fils.

Que m'a montré, grand Dieu, cette vive lumière ?
Une barque ! écoutez : avecque le tonnerre
Un cri de désespoir ! c'est un homme qui meurt !
Grand Dieu ! pitié pour lui ! pitié pour son malheur !
Un éclair a brillé : ne l'avez-vous pas vue ?
Sur l'immense Océan elle semblait perdue !
Une barque ! une barque ! à genoux, un pêcheur
Semblait, muet d'effroi, prier avec ferveur !
Qu'avez-vous entendu ? Ciel ! il a dit : ma mère !

¹⁰⁴ AICARD (Jean), *Gazette du Midi*, 9 février 1862. — Au début du mois de décembre 1861, des élèves du lycée de Nîmes envoyèrent à l'abbé Vincent, fondateur de l'Orphelinat agricole de Saint-Isidore à Saint-Cyr (Var), une petite somme d'argent recueillie parmi eux et Jean Aicard y ajouta un poème daté « Nîmes, 6 décembre 1861 ». Cette initiative généreuse eut quelque écho ; le poème, publié dans les journaux de Toulon, fut reproduit par une feuille nîmoise ainsi que par la *Gazette du Midi* du 9 février 1862.

Ses accents sont couverts par le bruit du tonnerre !
Ah ! Sauve-le, Seigneur ! pitié, pitié pour lui !
Mais... un éclair encore a brillé dans la nuit :
Je l'ai vu de nouveau, Seigneur ; il parlait d'elle !
Il est temps ! Sauve-le ! — Mais la Mort trop cruelle
Était là ! — Son regard avait sondé les flots !
Elle avait entendu ses cris et ses sanglots !
Un flot s'est entr'ouvert : la barque disparaît !!!...
Pitié pour lui, Seigneur, en mourant il priaït !
Et sa voix, s'éteignant, disait encor : ma mère !
Son cœur par ce doux lien se tenait à la terre,
Mais cette Mort cruelle, hélas ! l'avait rompu !
... Ciel ! Deux cris à la fois ! avez-vous entendu ?
Un cri d'horreur d'abord... et puis... un cri de joie !
La vague se referme et la Mort a sa proie¹⁰⁵ !!!

Dans un autre poème écrit au lycée de Nîmes, cette même pitié est appelée par un vieux guerrier invitant ses camarades de combat à la compassion pour Athènes qu'ils viennent de vaincre :

« Pleurez, soldats, pleurez. Pleure, Lacédémone ;
« Généreuse cité, tes pleurs sont une aumône
« Offerte à l'ennemi courbé dessous tes lois ;
« C'est un gage certain d'espoir que tu lui dois.
« S'il est beau de laisser les larmes à la femme,
« Et, forts par notre bras, d'être plus forts par l'âme,
« S'il est beau d'être brave et de savoir souffrir,
« Devons-nous éprouver un barbare plaisir

¹⁰⁵ AICARD (Jean), « L'amour maternel », *Poésies à ma douce mère*, poème en cinq chants.

« À l'aspect des vaincus expirants sous nos armes ?...
« Oh ! citoyens, ayons cette vertu des larmes !
« Sans pitié pour nos maux, plaignons les maux d'autrui
« En dussions-nous pleurer toujours comme aujourd'hui.
« Croyez-en un vieillard dont l'antique courage
« Ne connaît pour vainqueurs que la clémence et l'âge ;
« Fiez-vous à vos lois qui n'ont qu'un but : le bien,
« Et montrez-vous chacun digne concitoyen
« De Lycurgue, ce sage auteur de notre gloire.
« Il est grand de gémir sur sa propre victoire !¹⁰⁶ »

Et c'est toujours à la pitié pour la pauvre Pologne écrasée
par l'empire russe que le jeune Jean appelle ses condisciples :

Ô mes amis, soyons le soleil qui relève
Ces épis foudroyés ; dissipons comme un rêve
L'ouragan aux cris furieux ;
Donnons avec nos cœurs un peu de la richesse
Que Dieu nous a donnée et qui, pour la détresse,
Deviendra la manne des cieux.

Donnons, oh ! donnons tous ! — une obole, un centime
Enrichit le trésor ; c'est l'aumône sublime,
Le denier de la veuve en deuil ;
Privons-nous de plaisirs, et de jeux et de fêtes
Puisque nous n'avons pu lutter, quand les tempêtes
Lançaient la Pologne à l'écueil !

¹⁰⁶ AICARD (Jean), *La chute d'Athènes*, lycée de Nîmes, lundi 24 juillet 1865 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise n° 215, manuscrit autographe, 9 pages ; le texte cité est pris aux pages 3-4. Publié également dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 228-234.

Donnez, amis ; donnez, dignes fils de vos pères ;
Songez que ces mourants sont doublement vos frères :
Ils sont chrétiens et Polonais.
De vos biens superflus, faites le sacrifice ;
Ah ! soyez généreux, pour que l'on applaudisse
La France en vous, jeunes Français !

La Bénédiction est une eau qui féconde ;
Sur nos fronts inclinés va ruisseler cette onde ;
Tout un peuple va nous bénir !
Toi qui meurs pour ton Dieu, pour la liberté sainte,
Pologne, embrasse-nous dans ta dernière étreinte !
France à genoux ! — C'est un martyr¹⁰⁷ !

Cette thématique déborde le cadre poétique et imprègne toute
l'œuvre de notre écrivain :

— son premier essai théâtral, *Le Mot de l'énigme*¹⁰⁸, piécette
en un acte et en vers jamais interprétée, présente de nombreuses
imperfections : on y trouve des vers faux, des expressions em-
pruntées, des passages maladroits. Mais l'étude des caractères
est mieux réussie et le poète y développe les prémisses d'une
philosophie de la pitié : le jeune Marcel, un bâtard adopté, n'a
jamais connu l'amour des hommes ; le sacrifice que sont prêts
à faire pour lui Mary et Robert lui montre une humanité éprise
de pitié ; transfiguré par cette révélation, il reprend courage.

¹⁰⁷ AICARD (Jean), dernières strophes du poème « Aux lycéens pour la Pologne » daté à la fin « Lycée de Nîmes, 1865 », recueil *Flux et Reflux*, pages 75-78 ; le texte cité est pris aux pages 77-78.

¹⁰⁸ AICARD (Jean), *Le Mot de l'énigme*, un acte en vers. Manuscrit auto-
graphe : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35,
dossier « Manuscrits XI », enveloppe n° 352 ; belle mise au net, un cahier
33 pages, daté à la fin « Toulon décembre 1866 ». Pièce publiée dans *Aicar-
diana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 27-46.

— en avril 1866, dans un article sur les *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, Jean Aicard évoque « la pitié, ce grand sentiment qui créa les Socrate, les Jésus, les Jeanne Darc — les Sauveurs enfin ¹⁰⁹ ».

— et la rencontre fortuite, sur les chemins qu'il parcourait pour vendre des bas, d'un enfant de onze ans, orphelin exploité par un patron implacable, lui fait regretter le manque de pitié de ses concitoyens :

Pauvre enfant ! Me voilà tout triste de cette rencontre. Ô misère ! ô misérables ! Océan de douleurs, société ! Vaste amas de tristesses inconnues, de trous sans fond ! Riches, heureux, femmes charmantes et rieuses, hommes gracieux et forts ; enfants, vous, enfants aimés de vos parents, jeunes êtres frais et contents, qui dormez, mangez et jouez sans cesse ; petites filles enrubannées, choyées, peintes, attifées par des mères ; petits garçons aux vestes brodées, aux chapeaux mignons et emplumés ; vous tous qui riez, baissez les yeux ! Sur l'onde calme et doucement berceuse, vous glissez dans la barque revêtue des splendeurs de la richesse humaine et de la lumière de Dieu ! Mais, par pitié ! tendez la rame aux malheureux qui étouffent sous l'eau ; arrêtez-vous, sauvez-les ; ne fuyez point tant rapides, et, si votre barque est trop riche pour leurs pauvres hillons mouillés, allez du moins les déposer sur quelque île sauvage et charitable, car le soleil doit pour tous être fécond et resplendir !...

Non ! ils passent ! ils passent, indifférents, sans jeter seulement un regard de pitié à leurs frères qui les appellent ! Ils

¹⁰⁹ AICARD (Jean), « Après une nuit de lecture », *Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4784, jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2-3.

passent tous joyeux, insoucians, hautains, et le jour autour d'eux se fait ténèbres noires ¹¹⁰ !

Au mois de juillet suivant, dans son poème *L'Homme et l'Ange* ¹¹¹, il en appelle encore à la pitié salvatrice :

À peine ai-je de l'existence
Comblé la première moitié,
Et je succombe à la souffrance
Faute d'amour ou de pitié.

Il faut dire qu'en cette année 1866, Jean Aicard était entré dans la famille André. D'une part, sa demi-sœur Jacqueline, veuve à vingt-cinq ans d'Émile Lonclas décédé à Marseille le 28 juin 1863, traînait une existence certes aisée et à l'abri de tout besoin, mais aussi bien monotone : sans enfants, n'ayant pour toute compagnie qu'un père vieillissant et une mère écervelée, elle se rapprocha progressivement du jeune Jean, de neuf ans son cadet, probablement séduite par ce jeune homme fin et délicat, artiste d'une grande sensibilité, poète et penseur parti à la conquête de la gloire littéraire, et dont elle percevait la souffrance et l'infortune. Et Amédée André lui-même, qui ne voulait rien refuser à sa fille unique dont il percevait la tristesse et la solitude, oublia que Jean était né de son épouse infidèle et volage : cœur bon et généreux, il se refusa à faire porter au fils la faute de la mère et admit Jean dans sa maison de la rue de l'Ordonnance à Toulon puis dans sa campagne des *Lauriers* à La Garde. Jean conservera toute sa vie le souvenir de la

¹¹⁰ AICARD (Jean), *Chemin de Toulon*, daté à la fin « Toulon, 26 juillet 1866 », *La Tribune artistique et littéraire*, février 1867, pages 243-247 ; le texte cité est pris à la page 247. Se trouve également dans *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 212, dimanche 17 mai 1868, page 4, colonnes 2-3.

¹¹¹ AICARD (Jean), « L'Homme et l'Ange », *Flux et Reflux*, page 143.

magnanimité d'Amédée et de la pitié qu'il lui avait ainsi manifestée.

Les Jeunes Croyances (1867)

Dans son premier recueil poétique, *Les Jeunes Croyances*, publié au début de mois de mai 1867, Jean Aicard utilise à cinq reprises le mot « pitié », notamment :

Pauvre fou ! je croyais à la sainte pitié
Qui verse doucement et longtemps l'amitié
Sur les blessures d'un cœur triste ¹¹².

Dans la quatrième partie de ce recueil, il proclame ses idées sociales, politiques et religieuses. Il appelle de ses vœux une République cultivant la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ; il souhaite le triomphe de la Justice, de la Raison et du Progrès ; il aspire à une religion dominée par la vraie Charité. Et, dans tous ces élans inspirés par l'ardeur républicaine et les idées généreuses du christianisme social, le jeune poète n'oublie jamais de marquer sa compassion pour le pauvre, le malheureux et l'asservi :

Nous aimons la justice et la clémence sainte ;
Nous poursuivons le mal plus que le malfaiteur ;
Nous embrassons le pauvre en une ferme étreinte,
Afin qu'il sente un cœur de frère sur son cœur ¹¹³ !

¹¹² AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, première partie, poème III « Aimer-Penser », pages 10-14 ; il y a deux occurrences du mot « pitié » dans ce poème, à la première strophe de la page 11 (vers cités) et à la dernière de la page 13.

¹¹³ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème I, « La jeunesse », page 88.

Plus loin, il regrette que :

Des dieux et de l'amour il nous reste deux choses :
La pâle indifférence et le désir brutal ¹¹⁴ !

Et quand, passant sur le port de Toulon, il entend le canon tonner, quand il voit les navires de guerre « Léviathans noirs prêts aux combats », quand il imagine les cadavres charriés par les flots, une vision effrayante envahit son esprit :

Tout un monde hideux qui roulait vaguement
Sous les flots, et des yeux terribles, par moment
Me lançaient comme un dard leur clarté surhumaine ;
D'horreur et de pitié ma jeune âme était pleine ¹¹⁵.

En juin 1867, dans une rubrique bibliographique consacrée à l'ouvrage *Les Droits de l'homme* d'Eugène Pelletan, Jean Aicard décrit ainsi son auteur : « Défenseur des Droits de l'Homme, ces choses sacrées et si souvent profanées, il a de grands dédains et de grandes pitiés ; de la colère et de l'indignation ! il fait toucher du doigt les réalités poignantes ; il les dépeint d'une effrayante manière ; il déchire les voiles, il met à nu les plaies ; il n'est pas de ceux qui admettent qu'on détourne le front des misères de peur d'en avoir pitié, la pitié étant une souffrance. ¹¹⁶ »

Et, dans son *Prométhée foudroyé*, il investit même du sentiment de pitié le rude Vulcain :

¹¹⁴ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème VI, « À Lamartine », page 105.

¹¹⁵ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème VII, « Misère et Soleil », page 109.

¹¹⁶ *Le Toulonnais*, 33^e année, samedi 22 juin 1867.

Mais le boiteux Vulcain, forgeron de la foudre,
Qui ne pouvait, touché de pitié, se résoudre
À clouer le géant sur la roche aux flancs durs,
Forge depuis hier des tonnerres moins sûrs¹¹⁷.

Les Rébellions et les Apaisements (1867-1869)

Dans son second recueil poétique, intitulé *Les Rébellions et les Apaisements*, dont la parution fut différée en raison de la guerre de 1870 puis des événements tragiques de la Commune de Paris en 1871, mais qui est formé de poèmes composés en 1867, 1868 et 1869, Jean Aicard développe encore le thème de la pitié. S'adressant aux âmes du Paradis, il les supplie de compatir aux souffrances des pauvres Terriens :

Esprits, ayez pitié du voyageur en marche,
Qui va, seul, à travers les monts, quand il fait noir ;
Ayez encor pitié des insulteurs de l'arche,
Ayez enfin pitié des amants sans espoir !

Écoutez les sanglots nombreux de nos poitrines ;
Nos yeux ont désappris le sommeil jeune & doux...
N'oubliez pas de dire au Maître, âmes divines,
Que les mauvais sont les plus à plaindre de nous¹¹⁸ !

¹¹⁷ Poème publié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 12^e année, n° 10, avril 1869, pages 139-141 ; le texte cité est pris à la page 140. — Nouvelle publication dans AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, section « Rébellions », poème n° XXXIV, pages 94-98, dédié à Jules Michelet daté à la fin « Paris, 1868 ».

¹¹⁸ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, deuxième partie, poème III, « Miserere », page 113 ; daté à la fin « 1^{er} novembre 1867 ».

Notre poète confie même que c'est la poésie qui l'a sauvé de la désespérance :

Muse, tes pleurs amis m'ont consolé souvent ;
Ta divine pitié m'a donné sa caresse...
Si je ne suis pas mort à force de tristesse,
C'est que tu vis ! Tu vis, puisque je suis vivant¹¹⁹ !

Le mot français « pitié » dérive du latin *pietas* qui désigne le sentiment qui pousse à accomplir tous ses devoirs envers les dieux, les parents et la patrie ; et, dans un sens plus général, *pietas* signifie « sympathie, bonté, bienveillance ». La pitié, dans son sens noble, c'est donc en même temps la piété, par exemple la piété filiale. Cette signification apparaît bien dans le poème intitulé « Sur un champ de bataille », qui valut à Jean Aicard le prix du concours de poésie organisé en 1868 par la Société académique du Var, et dans lequel l'auteur fait dialoguer, au soir d'une sanglante bataille, le Génie de la guerre et le Génie de la paix ; le premier, assoiffé de combats et de sang, promet le triomphe et la gloire aux malheureux qu'il envoie à la mort... tandis que le second, pleurant sur les campagnes dévastées et les familles brisées, conclut :

Adieu. Les morts sont miens, et je vais, solitaire,
Pieusement creuser de mes mains leurs tombeaux¹²⁰ ;

Sa compassion pour tant de souffrances accumulées s'étend donc jusqu'à ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie. Mais il

¹¹⁹ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, deuxième partie, poème IV, « À la Muse », dernière strophe, page 115.

¹²⁰ AICARD (Jean), « Sur un champ de bataille », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome II, 1869, pages 229-244 ; le texte cité est pris à la page 242.

pense aussi aux vivants et, dans des poèmes composés à l'occasion de la guerre de 1870 et publiés pour venir en aide à ses victimes, après avoir décrit les souffrances et les angoisses des blessés qui devront poursuivre leur existence avec les séquelles des mutilations subies, notre poète donne une dimension politique à la pitié :

L'indifférent, de leur agonie est complice !
Ô vous tous, secourez au nom de la justice,
Ces victimes du Droit de guerre détesté,...
Au nom républicain de la Fraternité¹²¹ !

William Davenant (1879)

La pitié trouve également sa place dans un registre plus intimiste, celui de la cellule familiale. Le vieil aubergiste John d'Avenant et son épouse Jane, tenanciers de la *Crown Tavern*, ayant eu un fils, le prénommèrent William en l'honneur de William Shakespeare qui, lors de ses déplacements entre Londres et Stratford-upon-Avon, avait ses habitudes chez eux. Le célèbre dramaturge devint donc le parrain du nouveau-né et une légende en fit même son fils naturel.

Dans la pièce de Jean Aicard, *William Davenant*, dont le scénario illustre cette légende, Jane, avant de mourir, a tout révélé à son mari. Mais, quoique d'abord abasourdi et en colère, Davenant a pardonné et gardé l'enfant auquel il s'était attaché :

Le pardon vient tout seul quand la peine est si grande,

¹²¹ AICARD (Jean), *Les Blessés, la Guerre, le Pigeon de Venise*, poème « Les Blessés », page 5 ; daté à la fin « Toulon, 20 novembre 1870 ».

[...]

Par de grandes douleurs je suis resté son père¹²².

Miette et Noré (1880)

En 1880, dans son grand poème *Miette et Noré*, Jean Aicard voulut illustrer à nouveau cette pitié héroïque des gens simples frappés par la fatalité.

Miette, fille d'un ivrogne endurci, est pauvre tandis que Noré est riche car son père, Jacques-André, est un travailleur infatigable. Il rêve pour son héritier une belle union bien assortie et veut lui faire épouser Norine. Mais un jour Noré abuse de la faiblesse de Miette : elle fait un pèlerinage aux Saintes-Maries de la mer... mais en vain car la faute a porté son fruit. Noré voudrait revenir vers Norine ; c'est compter sans son père qui, en présence du malheur de Miette, oublie les intérêts matériels et laisse parler sa vieille conscience :

C'est la Force, et non la Justice
Qui tourne sur l'étrange essieu.
Tendresse, pitié, sacrifice,
Sont des verbes inconnus de Dieu !

L'homme seul, — la vie est étrange ! —
Sur tant d'êtres en lutte entre eux,
Parfois, s'il le veut, se dérange,
Et souffre pour faire un heureux !

Et dans sa misère profonde
C'est par là que le plus obscur,

¹²² AICARD (Jean), *William Davenant*, scène XII, page 538, colonne 2.

Juste, — est plus grand que le grand monde
Et plus sublime que l'azur ¹²³ !

En juillet 1884, le retour du choléra à Toulon y sema son lot habituel de deuils et de misères. Et Jean Aicard, justement touché par la détresse populaire, rendit un hommage émouvant à un obscur facteur des Postes, Jérôme-Siméon Maurin, qui effectuait son service à pied : se sentant fatigué, il avait sollicité quelques heures de repos mais l'absence d'un remplaçant disponible et la surcharge des services du courrier en ces temps d'incertitude n'avaient pas permis à son chef d'accéder à sa demande. Maurin prit donc « sa boîte » et s'en fut sur les routes et chemins. La fatigue et la canicule eurent raison de sa santé chancelante et, le 17 juillet 1884, à deux heures de l'après-midi, l'infortuné facteur s'écroula et mourut seul sur le chemin :

116

Pauvre Maurin ! pauvre vieux facteur en blouse bleue, tu m'en as porté, des lettres, dans ta vie ! et je t'accueillais tous les jours de mon mieux ; et tu refusais le verre plein : « Non, monsieur ; si je buvais comme le veut la soif, avant la fin de la journée, ça n'irait plus, le travail ! Ah ! mais non ! merci bien... » ¹²⁴

Dans tous ces écrits de jeunesse, Jean Aicard ne fait pas encore œuvre très personnelle. Il développe modestement une philosophie morale, c'est-à-dire une philosophie régissant les mœurs, en l'occurrence ici les relations sociales, adaptée à la vie quotidienne des gens simples.

¹²³ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 3/ 1880 ; troisième partie, chant VI « Le héros », prélude « L'humanité », page 365.

¹²⁴ AICARD (Jean), « Le facteur », *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1385, lundi 21 juillet 1884, page 1, colonnes 3-4. — Concernant le facteur Maurin, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 13, 15 août 2015, pages 87-97.

Cette première pitié peut être définie comme un « méta-concept », comme le cœur d'une constellation d'attitudes et de sentiments humains très proches et très homogènes incluant l'EMPATHIE ou capacité à se mettre à la place d'un autre, la SYMPATHIE ou capacité à partager la souffrance d'autrui, la BONTÉ qui est le contraire du mépris, l'HUMANITÉ à l'opposé de l'égoïsme, la FRATERNITÉ républicaine, et même la CHARITÉ chrétienne. En cela, il se montre un digne élève de Jean-Jacques Rousseau qui, après avoir fait le constat de l'injustice sociale due à la violence des puissants qui oppriment les faibles, avait instauré la pitié — c'est-à-dire la capacité à partager la souffrance d'autrui — comme fondement de la morale, en affirmant que c'est d'elle que découlent toutes les vertus sociales : « En effet, qu'est-ce que la Générosité, la Clémence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général ? La Bienveillance & l'Amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux ¹²⁵ ? »

117

Deuxième notion : une Charité sans la Foi ni l'Espérance (1885)

Le Dieu dans l'homme (1885)

Avec l'important recueil poétique *Le Dieu dans l'homme*, Jean Aicard aborde, fort de l'audace conquérante de ses trente-cinq ans, le genre singulier de la poésie philosophique. Genre délicat, surtout, car, à vouloir parcourir ainsi deux voies fort diffé-

¹²⁵ ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondements*, volume I, livre I, pages 71-72.

rentes, l'aventureux écrivain encourt essentiellement le risque de ne faire... ni poésie ni philosophie ! Et, comme pour défier encore plus la difficulté, le poète n'hésite pas à se hausser au niveau d'une philosophie métaphysique : il abandonne le domaine des relations sociales et des sentiments interpersonnels pour réfléchir sur l'essence même de l'Être et principalement sur la distinction — ou plus précisément sur la fusion — entre nature humaine et nature divine !

Cet essai insolite fut salué par la presse et l'éditeur dut en produire, la même année, une seconde édition : « Jean Aicard, l'auteur de *Miette et Noré*, vient de faire paraître, chez Ollendorff, un nouveau poème intitulé : *le Dieu dans l'homme*. Il y a dans ce poème une idée forte et unique, essentiellement moderne et d'accent nouveau, celle du relèvement de l'homme par l'homme. Cette grande pensée anime les morceaux lyriques du livre aussi bien que les récits, qui ajoutent l'intérêt du drame à celui de la conception générale ¹²⁶. » « — Très curieux, très profond et bien vrai le nouvel ouvrage *le Dieu dans l'homme* que Jean Aicard vient de publier chez Ollendorff ¹²⁷. »

Jean Aicard, qui avait vécu son enfance dans la religion officielle du Second Empire enseignée dans les lycées qu'il fréquenta, entra dans l'âge adulte avec le sentiment omniprésent de l'inexistence de Dieu, la certitude d'un vide épouvantable, d'un noir néant, d'un silence absolu :

Et son Père... — Ah, ton cœur a gardé ce secret,
Jésus bon, Jésus dieu, Jésus le charitable,

¹²⁶ *Le Gaulois*, 19^e année, 3^e série, n° 1069, mercredi 17 juin 1885, page 1, colonne 5.

¹²⁷ *Journal des débats politiques et littéraires*, jeudi 2 juillet 1885, « Librairie », page 3, colonne 6.

Mais ton cœur a bien vu le vide épouvantable,
Ô Christ ! — et juste à l'heure où tu doutais de nous,
Le Dieu que ta prière invoquait à genoux,
Celui qui te riait aux beaux jours des idylles,
Quand vous marchiez, causant au soleil, loin des villes,
Tes disciples et toi, parmi les grands blés d'or,
Lui qui dans le Désert te répondit encor,
Voici qu'il se taisait, le dieu du temps prospère !
Le dieu du ciel ! Celui que tu nommais ton Père ¹²⁸ !

Et, en présence de ce silence, Jésus réalise soudain :

« Le Dieu que je voyais, il n'était donc qu'en moi !...
Je suis le seul Sauveur ! j'ai, seul, fait les prodiges !... ¹²⁹ »

Et ses méditations le conduisirent à la constatation tragique que ni l'Église, ni la Philosophie, ni la Science n'apportaient de réponses satisfaisantes aux grandes interrogations de l'homme.

Voyant ainsi réduits à rien ses émois religieux d'enfant ou ses enthousiasmes philosophiques d'adolescent, il voudrait pouvoir vociférer son immense déception :

Dieu, qu'on nomme aussi la Justice,
N'existe pas... Qu'on le maudisse !

mais il ne peut que déplorer avec accablement :

Mais, devant le vide béant,
Comment avoir l'orgueil suprême

¹²⁸ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « L'angoisse de Dieu », page 47.

¹²⁹ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « L'angoisse de Dieu », page 50.

D'injurier dans un blasphème
Ce qui n'est qu'ombre et que néant¹³⁰.

Le poète entend encore le cri des victimes... mais pour elles aussi le Ciel est vide et ne répond pas, au risque de laisser les Doux prendre les armes :

« Je suis l'Âme en pleurs, l'Âme des victimes,
J'ai crié vers Dieu du fond des abîmes
Pour qu'il abolît la loi du plus fort.
Je l'ai supplié pour qu'il compatisse !
J'ai crié : Pitié ! puis j'ai dit : Justice !
Tout est vain. — Là-haut, le seul Juste est mort.
[...].
Malheur sur les temps où, lasse des larmes,
La Tendresse a pris les sanglantes armes,
L'épée aux soldats ! la hache aux bourreaux !
La Pitié sanglante a levé le glaive...
Du fond de l'abîme une voix s'élève !
Les désespérés feront des héros¹³¹ !

Le Dieu dans l'homme, c'est un recueil dense et touffu qu'il est très difficile de résumer mais dont le propos général est d'établir que, si le Ciel est vide, le Dieu se trouve en fait dans l'homme, dans ces instants privilégiés de sa vie où tout homme manifeste le dépassement de soi-même, et que la somme de ces « moments divins » établit la permanence de Dieu dans l'Homme, permet à l'Humanité de se diviniser.

¹³⁰ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Foi nouvelle », page 77.

¹³¹ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Vera Zassoulitch », pages 110-111.

De nombreux poèmes de ce volume illustrent ces instants divins de la vie des hommes. On les trouve par exemple chez ces héros, souvent anonymes, qui n'ont pas hésité à sacrifier jusqu'à leur vie pour sauver celle des autres, chez les soldats et marins morts pour la Patrie ; on les trouve aussi, au quotidien, dans la vie des ouvriers et des paysans fiers du travail bien fait même s'il est accablant pour leur santé ; on les trouve encore chez les artistes créateurs qui font éclore la Beauté ou chez la jeune mère qui donne la vie.

« Les hommes sont divins, dis-tu ? soit, nous le sommes ;
Mais le dieu vit au cœur d'un petit nombre d'hommes !... »
Et je réponds : « Dans tous ! — Alors, combien de temps ?
— Qu'importe ! Tous auront senti, quelques instants,
Battre en leur cœur un peu d'humanité sacrée !
L'amour mesure-t-il la joie à la durée ?
L'homme est inique, infâme ; il se trouve odieux ;
(C'est déjà sa vertu d'être infâme à ses yeux) ;
Il est lâche, pervers, à toute heure égoïste,
Mais l'instant où le dieu, LE DIEU DANS L'HOMME, existe,
Cette heure vient toujours, où l'Homme se comprend
Et porte l'amour vrai dans son cœur vraiment grand...
Et cet instant, fût-il plus court que la seconde
Où la volupté brève éternise le monde,
Ce court moment suffit à féconder le dieu,
Et l'étincelle passe et transmet tout le feu.¹³² »

Jean Aicard trouve enfin ces instants divins manifestés au plus haut degré dans la vie de Jésus, parce qu'il fut le champion de la pitié et de ses corollaires, la tendresse et le dévouement :

¹³² AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « L'étincelle », pages 265-266.

La Croix éternelle se dresse,
L'arbre divin de la Tendresse,
De la Pitié, du Dévouement,
Sur tous les sommets de la Terre,
Et, visitée ou solitaire,
Elle règne éternellement ¹³³.

La vie de Jésus ayant tout particulièrement multiplié les moments divins, le Christ devient ainsi le modèle même de ce Dieu dans l'Homme que recherche notre poète :

Il existe un dieu dans tout homme,
Et c'est Jésus-Christ qu'il se nomme,
Et son autre nom c'est Amour ;
Il est plus beau que Prométhée ;
Il est confessé par l'athée ;
Il éclaire comme le jour ¹³⁴.

Explorer la religion de Jean Aicard déborderait de beaucoup les limites de cette étude. Notre écrivain fut, toute sa vie, fasciné par la personne de Jésus, par l'universalité de son message et l'exemplarité de son existence ; mais son parcours spirituel s'est effectué en dehors de toutes les Églises officielles, dans ce christianisme social et quasiment politique que ses détracteurs appelaient « une religion sans Dieu ». Ayant posé l'inexistence de Dieu, Jean Aicard en conclut, logiquement, à la mort de la Foi et à la mort de l'Espérance, devenues toutes deux sans objet ; mais il conclut en même temps à la permanence de la Charité :

¹³³ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 278.

¹³⁴ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 278.

Père de toutes les familles,
Deux sont mortes de tes trois filles :
Il nous reste la Charité ;
Mais elle vit, mais elle règne,
Au gibet glorieux qui saigne
Sur toutes les cimes planté ¹³⁵ !

Ce gibet glorieux, planté sur toutes les cimes, c'est celui de tous les hommes qui se sont sacrifiés pour leurs semblables, qui ont accepté la souffrance et souvent aussi la mort pour venir en aide à leurs proches. Et le poète juge la Charité de ces Jésus modernes encore plus sublime que celle du Jésus historique :

Tout Homme qui meurt pour les autres,
Christ vivant, est de tes apôtres !
Il est même dieu — plus que toi !
Car il n'a plus que sa souffrance ;
Il a perdu ton Espérance :
Il est Charité sans la Foi !

Cet Homme, à l'heure du martyr,
Lorsque le voile se déchire
Au seuil de ton temple ébranlé,
Il voit vide ton tabernacle,
Mais il est son propre miracle,
Car il console, — inconsolé ¹³⁶ !

Cette Charité sans la Foi ni l'Espérance, Jean Aicard la définit ainsi :

¹³⁵ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 281.

¹³⁶ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 279.

La fleur du monde la plus belle,
C'est la Charité qu'on l'appelle,
C'est le cœur d'un homme attendri ¹³⁷.

Et le cœur de l'homme ne peut être attendri que par la pitié,
qui devient ainsi la source des instants divins de la vie des
hommes :

Homme, si tu maudis, au nom de la Justice,
Dans tes dieux mal créés le Mal qui triomphait,
Montre-toi meilleur qu'eux ; sois meilleur en effet ;
Prouve en toi la Bonté, l'Amour, le Sacrifice,
Fais réel l'Idéal que l'Homme seul a fait ¹³⁸ !

L'homme a perdu Dieu, soit. Eh bien, l'Homme se reste,
Et l'humaine pitié, pour n'être plus céleste,
N'oubliant rien de sa douceur, de sa beauté,
Nous a faits plus divins, Dieu nous étant ôté ¹³⁹.

Le philosophe anarchiste et anticlérical Henri Ner, pourtant
à l'opposé des idées de Jean Aicard, fut sensible aux idées ori-
ginales apportées par notre écrivain, qui a su trouver « une su-
prême consolation dans la vue de l'homme, de l'homme qui est
Dieu et qui est le seul Dieu » ¹⁴⁰.

Dans cette nouvelle étape de la pensée philosophique de Jean
Aicard, la pitié, maintenant définie comme « une Charité sans

¹³⁷ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 282.

¹³⁸ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le dieu dans l'homme », pre-
mière strophe, page 287.

¹³⁹ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Savoir consoler », page 44.

¹⁴⁰ NER (Henri, plus connu sous son pseudonyme *Han Ryner*), *Jean Ai-
card et la poésie philosophique*. Voir cette très intéressante étude publiée *in
extenso* dans l'annexe I, pages 185-193.

Foi ni Espérance », devient le plus pur de tous les sentiments
humains, le seul capable de réunir les hommes les plus opposés
et de conduire au pardon :

Pour coupable qu'il soit, tout homme a dans son âme
Un point qui reste tendre et qui n'est point infâme,
Un point d'humanité que tu découvriras,
Et le plus criminel doit tomber dans tes bras !
Car la Société, qui parle de justice,
Voit son péril dans les crimes et dans le vice,
Et son droit de punir c'est sa sécurité.
Mais ta justice à toi, c'est l'homme racheté,
C'est le juge qui pense, à la fois grave et tendre,
Que tout acte accompli doit pouvoir se comprendre,
Et qui trouve un seul mot jailli d'un cœur aimant
Plus divin que l'antique enfer du Dieu clément ¹⁴¹ !

Le Père Lebonnard (1889)

C'est cette charité héroïque que sait aussi manifester le père
Lebonnard, tant vis-à-vis de sa femme qui l'a trompé que de
« son » fils bâtard qui voudrait empêcher sa demi-sœur légitime
d'épouser celui qu'elle aime sous le prétexte qu'il est un enfant
abandonné de ses parents :

Maintenant, voici la pensée maîtresse du drame, l'idée vrai-
ment belle et touchante sur laquelle M. Aicard a construit ses
quatre actes. Le père Lebonnard n'est pas le vieillard abêti que
sa femme piétine du talon rouge de sa bottine. C'est un martyr
volontaire. Depuis quinze ans, cette âme d'apôtre souffre sans

¹⁴¹ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Savoir consoler », page 45.

se plaindre et cherche dans l'exercice incessant d'une bonté infatigable l'apaisement de sa douleur. Il sait depuis quinze ans que ce Robert, ce fils hautain et dur, occupe à son foyer une place qui ne lui appartient pas. Il sait que ce jeune homme n'est pas né de lui et que la belle horlogère a été une épouse adultère.

Il sait que cette femme, dont l'hypocrisie revêche, les sots préjugés, la vanité impitoyable et l'apparente vertu ont fait la maison si triste et vont, tout à l'heure, briser la vie de sa fille Jeanne, n'est qu'une créature méprisable. Il sait tout cela, et il n'a rien dit ! Il n'a rien dit, parce qu'il a une âme d'ange, pitoyable aux défaillances humaines. Il n'a rien dit, parce qu'il a hésité, par compassion, à réveiller la conscience de la coupable, à l'arracher à sa sécurité et à la plonger dans la honte et dans la vie difficile. Il n'a rien dit, parce qu'il adore sa fille Jeanne et qu'il n'a pas voulu que l'enfant rougisse de sa mère. Il n'a rien dit, enfin, parce que, malgré lui, cet enfant adultère, ce Robert, si longtemps pris pour le fils de son sang, si longtemps aimé, bercé, il l'a aimé, il l'aime et n'a jamais pu arracher de son cœur cette paternité usurpée.

Pourtant, l'heure est venue où ce tendre, ce doux, ce résigné, ce pitoyable, cet humble, va se redresser. Poussé par sa mère, Robert, dont le mariage projeté de sa sœur Jeanne avec le docteur André rend impossible son union avec l'orgueilleuse fille du marquis d'Estrey, devient agressif, exige que le père Lebonnard lui sacrifie le bonheur de Jeanne, et devant les résistances du vieillard, invoquant insolemment ses droits, il s'oublie jusqu'à jeter une injure à la face du bonhomme. Le vieil ouvrier, exaspéré aux cuisantes brûlures de ses anciennes blessures brutalement rouvertes, — et par quelles mains ! — hurle la vérité à Robert, atterré. Il lui crie sa bâtardise, et la honte de sa mère, et la place qu'il a prise dans la maison, et la part de bien-

être et de fortune qu'il vole, par ce fait seul qu'il vit, à sa prétendue sœur Jeanne.

Mais, après ce rugissement, arraché à l'excès de ses souffrances, le doux, le tendre a presque l'horreur de ce qu'il vient de faire. Il sent bien que sa colère a atteint du même coup des innocents et des coupables et, en toute hâte, il ensevelit sous ses tendresses et ses pardons l'odieux passé un instant évoqué ¹⁴².

Le Pavé d'amour (1892)

On retrouve cette charité héroïque dans *Le Pavé d'amour* : Angèle, séduite puis abandonnée par l'enseigne de vaisseau Adrien Fleury, en a eu un enfant, qu'elle doit confier à l'Assistance publique. Mais le quartier-maître Alain l'épouse, adopte et élève l'enfant, et permettra même à Fleury mourant de revoir son fils.

— À la base de toute tristesse, on trouve toujours l'inquiétude métaphysique, c'est-à-dire l'incertitude et l'insécurité qui nous viennent des inconnus. Supposez l'ordre éternel, l'infinie justice assurés, — plus que certains : présents. Vous voici dans l'absolu. Ne sentez-vous pas qu'en un lieu pareil tous les esprits, unifiés, goûtent la paix ? Là, il n'y aurait même plus de damnés, car, si elles y étaient possibles, les peines souffertes par expiation, c'est-à-dire pour la justice, deviendraient des joies plus désirées que celles du martyr.

¹⁴² *Le Gaulois*, 23^e année, 3^e série, n° 2611, mardi 22 octobre 1889, « Les premières », page 3, colonne 4 ; article d'Hector Pessard. — « Il n'en reste pas moins vrai qu'à l'époque où M. Jean Aicard écrivit sa pièce, il donna au public une leçon nouvelle d'humanité et de pitié, et si l'on peut faire des réserves sur la valeur artistique de cette œuvre, il faut en louer hautement la noblesse. On en peut discuter la beauté, mais non la bonté. » (*Le Temps*, 43^e année, n° 15277, lundi 13 avril 1903, « Feuilleton », page 1, colonne 4 ; feuilleton signé « Nozière ».)

Or le spectacle seul des existences bienfaisantes, dévouées, charitables crée un commencement de sécurité positive, parce qu'il promet le règne social de la bonté, de la justice humaines, et il crée un commencement de sécurité métaphysique, parce qu'il est l'affirmation au moyen d'un fait, de quelque chose d'inexplicablement supérieur à notre nature connue¹⁴³.

L'Ibis bleu (1893)

Dans le roman suivant, *L'Ibis bleu*, c'est encore cette pitié qui est agissante dans le cœur des principaux personnages : Denis Marcant, chef de bureau tout entier à ses dossiers, fonctionnaire plutôt terne, installe sa femme Élise et leur fils dans le Midi, à Saint-Raphaël. Pierre Dauphin, dandy riche et oisif, séduit Élise et ils embarquent sur son yacht *L'Ibis bleu*. Denis, inopinément de retour, découvre la trahison et chasse Élise... acceptant même que son fils dépérisse en l'absence de sa mère. Mais un jour, un paysan lui donne une leçon de générosité suprême. Cauvin vit depuis vingt ans à la ferme des époux Saulnier, et, depuis vingt ans, il est l'amant de la femme Saulnier. Cauvin fait tout le travail de la ferme avec ardeur et intelligence, et Saulnier ignore, ou feint d'ignorer, la conduite de sa femme. Une fille est née dans cette maison et Cauvin sent bien qu'elle est son enfant. Au moment de se marier, la jeune fille signifie à Cauvin que sa présence à la ferme est dans le pays un sujet de scandale et qu'elle ne peut plus tolérer sa présence chez ses parents. Cauvin refoule au fond de son cœur l'aveu qu'il allait faire et, dans un magnifique dévouement, s'en va pour ne plus revenir. Marcant laisse alors sa femme revenir auprès de leur fils : brisée par cette aventure, elle rend le dernier soupir emportant à l'instant suprême le pardon de son mari :

¹⁴³ AICARD (Jean), *Le Pavé d'amour*, page 248.

Marcant regarda d'abord, sans l'entendre, cette angoisse de supplication ; et, tout à coup, il l'entendit, avec son âme, venir à lui du grand lointain où elle s'enfonçait... Alors ses yeux à lui s'attendrirent... et aussitôt Élise, ineffablement, sourit... Il retrouvait l'Élise d'autrefois, car le visage tourmenté de la jeune femme se mit à redevenir apaisé, celui de la jeune fille... Leurs âmes se reconnurent, se confondirent un instant, hors du monde, heureuses l'une de l'autre... Il avait bondi vers elle... Il était sur ses lèvres... Il reçut, dans un baiser, son dernier souffle... Et il demeura là, un instant, immobile, étonné de vivre, éperdu de l'avoir une seconde accompagnée par-delà la mort, dans un prodige de l'amour, de celui que n'explique aucune parole, et que l'amour des sens nous cache, même quand tous deux se trouvent unis, aussi subtilement qu'à la lampe — la flamme¹⁴⁴ !

Fleur d'abîme (1894)

Et dans le roman *Fleur d'Abîme*, le comte Paul d'Aiguebelle et son ami le lieutenant de vaisseau Albert de Barjols multipliaient les actions en faveur des déshérités, croyant « que le monde peut être sauvé par la pitié » :

Mais comment feras-tu aimer la pitié à l'égal d'une personne, à l'égal d'un Dieu qui jugeait et récompensait ? S'il nous rendait capables de pitié, c'est qu'il était lui-même le pardon infini.

— Il n'a jamais été qu'un symbole, ton Dieu. Et voici ce qu'il signifie : La pitié récompense, comme le faisait Dieu, ceux qui la répandent sur les maux d'autrui.

— Comment ?

— En leur donnant le même bénéfice que donnait la foi : on croit au bien dès qu'on réalise le bien ; il est, puisqu'on le fait.

¹⁴⁴ AICARD (Jean), *L'Ibis bleu*, page 490.

La souffrance humaine n'est autre chose qu'un vague, mais terrible sentiment d'insécurité. Eh bien ! l'amour que je donne, me donne la certitude de pouvoir être aimé moi-même.

— Ainsi ta pitié, ton amitié, ton amour, ne sont, au fond, qu'un égoïsme ?

— Certes, mais sublime !... Voyons, tu peux bien m'accorder cela. L'égoïsme qui crée, berce, console ; l'égoïsme qui rassure la vie contre toutes les menaces de l'inconnu ; l'égoïsme qui fait le bonheur de deux ou de plusieurs êtres est préférable à l'égoïsme solitaire. C'est de l'arithmétique, ça. Saint François d'Assise est un égoïste qui mit son bonheur à faire celui des autres. Donc, tâchons de former tous les cœurs à l'image de celui-là, et le monde sera sauvé, à la grande joie de l'égoïste divin ¹⁴⁵ !

130

Le 18 février 1893, la première représentation du drame de Pierre Loti *Pêcheur d'Islande*, tiré du roman du même nom paru en 1886 et qui fut le plus grand succès de cet auteur, attira l'attention des spectateurs sur la situation dramatique des pêcheurs en campagne dans les mers du Nord : rien qu'en 1892, douze navires se perdirent et cent trente-neuf hommes furent engloutis.

Jean Aicard développa toute une action en faveur des pêcheurs d'Islande, notamment pour faire décaler au 1^{er} avril le départ de leurs navires afin qu'ils rencontrent des conditions de navigation plus clémentes. Il saisit, sur ce point, l'Académie des sciences en février 1894.

Il œuvra également en faveur des sociétés de secours aux familles des marins disparus en appelant plusieurs fois les « terriens » à la compassion et la pitié pour ces forçats de la mer.

¹⁴⁵ AICARD (Jean), *Fleur d'abîme*, pages 252-253.

Pour la Grèce (1894)

À la fin du mois de mars et au début du mois d'avril 1894, de grands tremblements de terre ravagèrent la Grèce. En Locride, par exemple, plus de trois cent cinquante secousses furent enregistrées ; des crevasses et des affaissements de terrain entraînèrent d'importantes transformations géologiques et la mer envahit les terres sur environ un kilomètre de profondeur.

Une mobilisation internationale vint au secours du pays sinistré ; l'École française d'Athènes, créée en 1846, était alors en charge des fouilles archéologiques de Délos et de Delphes. À Paris, M^{me} Juliette Adam réunit un comité de personnalités du monde littéraire et organisa, en faveur des sinistrés, une soirée de gala, au Grand-Hôtel, le vendredi 8 juin 1894 : d'excellents artistes prêtèrent leur concours et Jean Aicard récita lui-même le poème *Pour la Grèce* ¹⁴⁶ qu'il avait composé à cette intention. Dans une vision inattendue, les dieux de la vieille Grèce reprochent aux Occidentaux d'avoir trahi l'idéal chrétien, et la Pitié — autre nom de la Charité — reconforte la déesse Athéna dont le temple est menacé de ruine :

131

— « Ô déesse ! Le cours des choses quelquefois
Se rompt, semble obéir à de sauvages lois...
Je suis la Pitié sainte, ô Pallas immortelle ;
Je suis comme toi vierge, et sans doute moins belle ;
Je suis cette Pitié, fille d'un sang divin,
Et pour qui, selon toi, Jésus mourut en vain.
Ô ma sœur, je suis triste et pâle, et transparente,

¹⁴⁶ AICARD (Jean), *Pour la Grèce*, Paris, Librairie-imprimerie réunies, sd [juin 1894], 8 pages. — Imprimé seulement à l'intention des participants à la soirée de gala, le poème a été publié pour la première fois dans *Aicardiana*, n° 1, pages 9-14.

Mais dans toute douleur je vois une parente
Et ma bouche s'incline à baiser doucement,
Sous les yeux du bourreau, le condamné dormant.
Oui, l'on dit que le mal partout monte et prospère,
Et je fais peu de bien, mais je pleure, — et j'espère.
Je n'ai point de courroux, mais je trouve odieux,
Puisqu'il a fait des morts, le courroux de tes dieux.
Je t'apporte de quoi panser quelques blessures.
Voici ma main tremblante et mes tendresses sûres ;
Dans cette heure finale, où tout est confondu,
Mon cœur seul est certain : je ne l'ai pas perdu.
Je souffre tous les maux, même ceux que j'ignore ;
Je suis la Charité chrétienne, et je t'honore
Comme je t'aime, ô fière Athènè, dont le nom
Gouverne encor le monde, et règne au Parthénon. »

Troisième notion : l'idéal christique, la Pitié sainte (1896)

En 1896 — il avait alors quarante-huit ans — Jean Aicard était dans la plénitude de son talent. Depuis quelques années, la presse parisienne le déclarait « académisable¹⁴⁷ » ; en avril 1893, il entra au « comité » — c'est-à-dire au conseil d'administration — de la Société des gens de lettres et, en avril 1894, il prit la présidence de cette illustre assemblée en remplacement d'Émile Zola. En juin de cette même année 1894, le baron Pierre de Coubertin l'appela à la tribune du Congrès international

¹⁴⁷ *Le Gaulois* (n° 3054, jeudi 8 janvier 1891, page 1, colonne 6), relayé par *La Presse* (n° 948, vendredi 9 janvier 1891, page 3, colonnes 3-4), indique qu'en janvier 1891 le nom de Jean Aicard fut prononcé pour succéder, à l'Académie française, à Octave Feuillet récemment décédé. — Ce même *Gaulois* offrit à ses lecteurs, le jeudi 21 mai 1891 (n° 3187, page 1, colonnes 1-

athlétique qui décida du rétablissement des Jeux olympiques et, lors de la séance inaugurale solennelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, notre écrivain prononça, devant les délégués venus du monde entier, un magnifique discours intitulé *La Force et le Droit* où il jeta les bases d'une philosophie des exercices athlétiques.

Jésus (1896)

C'est donc un écrivain célèbre et un penseur écouté qui publia, en mars 1896, son second recueil de poésies philosophiques, intitulé *Jésus*, titre audacieux annonçant un nouvel essai métaphysique : « C'est plus que de la poésie, me disait le poète ; c'est la confession intime de ma conscience, l'aspiration de mon cœur. Je fais un acte d'homme encore plus qu'acte d'écrivain. Je traduis mon état d'âme : moins la foi que le besoin de croire, moins l'amour chrétien que la proclamation qu'il n'y a de salut pour nous et pour le monde moderne que dans le triomphe de l'amour chrétien.¹⁴⁸ »

Jésus, c'est un recueil de vers dont de nombreux poèmes paraphrasent simplement les Évangiles des Églises chrétiennes, principalement ceux de Matthieu et de Luc. Mais, *Jésus* c'est l'Évangile selon Jean... Aicard : l'auteur y présente, en effet, non pas un Dieu fait homme, mais un homme devenu dieu par la force et l'exemplarité de son message, thème déjà esquissé dans *Le Dieu dans l'homme*.

3), sous la plume du célèbre journaliste Gaston Jollivet, collaborateur des plus grands titres nationaux, un long article humoristique de plus de deux colonnes à la une intitulé « Académisables » et qui, parmi les poètes à distinguer, citait Jean Aicard aux côtés de José-Maria de Heredia.

¹⁴⁸ *Journal de Genève*, mars 1896 ; article d'Auguste Sabatier.

Ce qui l'a attiré, ce n'est pas le Christ métaphysique des Pères de l'Église, ce n'est même pas le « premier né d'entre les créatures » de Saint-Paul ou le Verbe incarné de l'auteur du quatrième évangile, c'est le Fils de l'homme dans toute sa simplicité, dans toute sa beauté et dans toute sa grandeur, c'est le Christ divin à force d'être humain, c'est l'être plein de bonté, de miséricorde, de justice et d'amour, exemple éternel et clarté éternelle pour tous ceux qui ne sont pas heureux dans le matérialisme et dans le sensualisme, pour tous ceux qui placent les nobles aspirations de l'âme au-dessus des richesses, pour tous ceux qui hésitent et se troublent devant les froides négations des incrédules systématiques, pour tous ceux qui ont souffert des dures expériences de la vie et qui ont besoin d'un appui spirituel, pour tous ceux qui pleurent et qui ont soif de consolation ¹⁴⁹.

Toutefois, dans *Jésus*, le ton change. Jean Aicard a acquis une plus grande sérénité face au mystère fondamental. Certes, le Ciel reste vide et, dans le prologue du livre, les pèlerins d'Emmaüs attendent toujours de Jésus un réconfort simplement humain :

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense ;
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence...
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons ¹⁵⁰.

¹⁴⁹ « Jean Aicard », *Revue chrétienne. Recueil mensuel*, 56^e année, 4^e série, tome 1, vendredi 1^{er} octobre 1909, pages 779 sq, long article de Charles Le Cornu ; le texte cité est pris à la page 780.

¹⁵⁰ AICARD (Jean), *Jésus*, prologue « Les pèlerins. Prière dans le soir », page 13.

Mais Jean Aicard revient aussi à des conceptions plus proches des Évangiles canoniques. Dans un entretien avec un journaliste, il déclare vouloir suivre une voie intermédiaire entre « les mysticismes théologiques et les scepticismes blasphématoires ». Il définit ainsi son projet : « Il y a bien longtemps, a dit le poète à un de nos confrères, que ce merveilleux sujet me préoccupe. Je l'ai repris bien des fois. Jésus, c'est la plus divine, la plus idéale des figures humaines ; c'est la plus humaine aussi. Il est, dans cette vie, l'accord cherché des éléments de beauté, de pureté parfaite et aussi de réalité pénible ¹⁵¹. »

Le prologue met en scène les pèlerins d'Emmaüs rentrant chez eux, après la mort du Christ, fatigués, désemparés et abatus, sentant leur cœur défaillir avec la nuit qui monte :

Or, depuis un instant, leurs paroles funèbres
Retombaient sur leur cœur, dans la nuit, lourdement ;
Un deuil affreux venait sur eux, du firmament ;
En eux, comme autour d'eux, tout n'était que ténèbres ¹⁵².

Malgré le côté tragique des événements, ils conservent une minuscule espérance :

Mais en nous, contre nous, nous avons un recours,
C'est la bonté, c'est la pitié, c'est l'Évangile :
Nous sentons tout le reste incertain et fragile.
Le ciel est vide et noir ; et c'est la fin des jours ¹⁵³ ;

¹⁵¹ *Journal d'Alsace*, n° 68, lundi 9 mars 1896, « France », page 1, colonne 6.

¹⁵² AICARD (Jean), *Jésus*, prologue « Les pèlerins. Prière dans le soir », page 8.

¹⁵³ AICARD (Jean), *Jésus*, prologue « Les pèlerins. Prière dans le soir », page 12.

De nouveau, le concept de « pitié », associé ici à l'Évangile, c'est-à-dire à tout l'enseignement de Jésus, est au cœur de la réflexion du poète : avec plus de vingt occurrences, il forme le filigrane de toutes les pages de ce livre. Et le poème qui relate la naissance de Jésus est intitulé « Naissance de la pitié » :

Né d'une pauvre femme, il fallait que le Maître,
Qu'attendaient le bœuf, l'âne et les rois à genoux,
Inspirât la pitié même avant que de naître,
Pour que les malheureux disent : Il vient chez nous ¹⁵⁴.

À cette nouvelle étape du développement de sa pensée, Jean Aicard ne conçoit plus la pitié comme une « Charité sans Foi ni Espérance » suscitant parfois des moments divins dans la vie des hommes ; il n'en fait plus un simple concept expliquant des comportements ponctuels et inattendus. La pitié prend un visage – celui de Jésus, – elle devient une manière d'être, un idéal de vie quotidienne, proclamé au milieu des Béatitudes du Sermon sur la montagne :

Heureux les cœurs touchés d'une pitié sincère :
On aura pitié d'eux au jour de leur misère ¹⁵⁵.

Cette nouvelle pitié est conçue comme un sentiment universel et fécond, régénérant la nouvelle humanité :

Comme sur la montagne on élève une tour,
Dressez l'espoir ; plantez votre pitié féconde ;

¹⁵⁴ AICARD (Jean), *Jésus*, IV, « Naissance de la pitié », page 34.

¹⁵⁵ AICARD (Jean), *Jésus*, XIII, « Discours sur la montagne », page 68.

Soyez la lumière du monde :
Les hommes vous verront et béniront l'amour ¹⁵⁶.

Et, dans une belle inspiration poétique, Jean Aicard trouve, dans la fécondité de la pitié, une explication inattendue au miracle de la multiplication des pains :

Si chaque homme s'attache à consoler un homme,
Tous donneront et tous recevront la pitié.
Écris ton chiffre unique, — et Dieu fera la somme :
C'est ainsi que mon pain sera multiplié ¹⁵⁷.

Cette pitié suscite également un nouvel espoir et une nouvelle foi, remplaçant ceux qui sont morts avec la disparition de Dieu :

Le prix d'une pitié sincère,
C'est qu'elle nous donne, en retour,
L'espoir, la foi, dans un amour
Doux à notre propre misère.

Dans son cœur, mieux que sur l'autel,
Ainsi le chrétien fait descendre
La foi, l'espoir et l'amour tendre,
En trois mots le Christ immortel ¹⁵⁸.

Et l'auteur en conclut :

¹⁵⁶ AICARD (Jean), *Jésus*, XIII, « Discours sur la montagne », pages 68-69.

¹⁵⁷ AICARD (Jean), *Jésus*, XIX, « Le pain multiplié », page 89.

¹⁵⁸ AICARD (Jean), *Jésus*, XLVI, « La preuve est en nous », page 182.

Le royaume de Dieu, c'est la petite flamme
Qui veille sur la terre et qu'on nomme pitié¹⁵⁹.

l'expression « royaume de Dieu » désignant ici la félicité suprême,
le monde idéal créé par l'humanité aimante.

Et, dans le dernier poème du recueil, intitulé « Il est éternel »,
Jean Aicard résume sa pensée en proclamant que la pitié n'est
pas un concept froid enfanté par quelque philosophe mais qu'elle
est le cœur même de l'homme chrétien :

L'amour n'est pas un fruit des veilles du génie :
La mère et son enfant se l'expliquent tout bas ;
Ta charité, ce n'est qu'une femme infinie
Qui voit des fils partout et ne distingue pas.

C'est ce cœur élargi que tu nous fais comprendre,
C'est l'homme ayant pitié de l'homme faible et nu,
C'est l'âme de chacun se faisant mère tendre
Pour protéger dans tous l'avenir inconnu¹⁶⁰.

Cette pitié sublime, Jean Aicard la retrouve chez les sauve-
teurs en mer :

Le secours espéré te viendra de la terre,
Ô naufragé ! — Comment ? — C'est un touchant mystère.
Ce prodige du cœur étonne la raison.
Des hommes, endormis là-bas, dans leur maison,
Levant sur l'oreiller, au bruit du vent, leur tête,

¹⁵⁹ AICARD (Jean), *Jésus*, LXX, « Jean », page 248.

¹⁶⁰ AICARD (Jean), *Jésus*, dernier poème, « Il est éternel », pages 288-289.

Te devinent perdu dans l'horrible tempête,
Viennent dans ton danger te crier de le fuir,
Et sauveront ta vie au risque d'en mourir.
Savent-ils seulement quel pavillon te couvre ?
Ils savent que la mer c'est l'abîme qui s'ouvre ;
Ils sont le dévouement, ils sont, sans le savoir,
L'idéal fait réel, les héros du devoir,
L'in vraisemblable amour des hommes par les hommes,
L'inconscient dédain de tout ce que nous sommes,
Le malheur sur un mal plus grand apitoyé,
L'espoir divin qu'implore en mourant le noyé,
La réponse que Dieu ne fait jamais lui-même,
Mais qu'il a mise en nous comme un secret suprême,
Verbe muet qui se révèle en traits de feu,
Dans les simples de cœur, qui répondent pour Dieu¹⁶¹.

Le voyage au Vatican (1899)

Dans le grand voyage qu'il fit en Italie en mai-août 1899¹⁶²,
Jean Aicard eut le privilège d'être reçu au Vatican et d'assister
à une messe dite par le pape Léon XIII un matin dans la *capel-
la Paolina* :

Le Pape prie à voix haute. Jamais je n'oublierai cette voix.
Aucune monotonie d'inflexion, rien de « déjà entendu » ne
vient détruire l'idée que l'on se fait d'un pontife souverain par-
lant au nom de sa fille, l'humanité. Le Père est vraiment ici en

¹⁶¹ AICARD (Jean), « Sauveteurs », Paris, imprimerie P. Mouillot, 1899, in-12, 14 pages ; daté à la fin « Paris, 10 avril 1899 » ; le texte cité est pris aux pages 11-12.

¹⁶² Voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 60-89.

prière pour les enfants. Il est chargé d'années et chargé de douleurs, des douleurs du monde. Sa voix, simplement et vraiment humaine, sort d'un cœur profond. C'est un soupir et c'est un sanglot, très personnels, à la fois lassés, expirants et indomptables, qui ont parfois de grands sursauts, et qui seraient reconnaissables entre tous les sanglots et tous les soupirs de la terre. Ce qu'on entend, ce sont les cris d'une douleur d'homme, d'un homme dont le cœur s'élargit jusqu'à être paternel au monde entier. Âme blanche, prêtre tout blanc, blanche vieillesse, candeur de la foi, voilà ce qui parle et ce qui prie. Oh ! la plaintive humanité, et que chaque élancement de douleur se change en élan de prière ! Il est impossible d'avoir entendu cette parole gémissante, ce sanglot, ce cri, cet appel, cette supplication, — et de l'oublier. Ce qu'on éprouve, c'est la pitié pour celui qui prie, car on croit deviner qu'à ce moment il souffre surtout de l'impuissance de sa propre pitié à faire le bien parmi les hommes ! — « Sans vous, ô mon Dieu, ma royauté trop humaine ne servira à personne ! mes appels, comme mon silence, demeureront incompris ! *Domine, exaudi nos ! Miserere ! miserere !* »

Après la messe, le pape se fige dans une prière silencieuse et notre poète imagine que toute sa ferveur ne sollicite de son Dieu que la Pitié suprême :

— « Ayez pitié, Seigneur ! — Seigneur, pitié pour tous, sans distinction de races, de croyances, de philosophies, de religions ! Pitié pour tout ce qui souffre ; pitié pour l'innocence et pitié aussi pour le crime ; pour l'endurcissement comme pour le remords ! Pitié pour tous, justice et pitié, ô Dieu qui avez été un accusé devant des juges, un prisonnier devant les voleurs, un flagellé, souillé du crachat des impurs ; ô Dieu, qui avez été le

supplicié d'un supplice infamant ; justice et pitié pour tous, ô Dieu qui avez voulu être un homme afin de créer parmi les hommes la justice et la pitié, la pitié et la justice ! ¹⁶³ »

Les Boers (1900-1901)

L'année 1900 s'acheva avec la défaite des Boers, écrasés par les Britanniques désireux de s'approprier les richesses de leur sous-sol. Massacrés, internés, déportés, leurs fermes brûlées, les Boers furent décimés. Quelques-uns, d'origine hollandaise, purent revenir dans leur pays et la reine Wilhelmine leur vint en aide. Jean Aicard partagea leur martyre et tenta d'y intéresser ses concitoyens :

Noël ! Noël ! Le sang des Boers gorge la terre...
Grâce ! pitié ! justice, Angleterre ! Angleterre !

Reine Wilhelmine, on attend toujours
Le règne promis par le roi céleste.
Un peuple qu'on tue appelle au secours...
Demandez pitié, Dieu fera le reste.
Arbre de Noël, messenger de Dieu,
Porte à l'Oncle Paul, chez la douce reine,
Ces mots dessinés en lettres de feu :
Le tzar est chrétien. L'Europe est chrétienne.

L'attendrons-nous toujours, votre règne promis,
Ô Christ, qui pardonniez même à vos ennemis ¹⁶⁴ ?

¹⁶³ Pour ces deux citations, voir *Le Figaro*, 45^e année, 3^e série, n° 210, samedi 29 juillet 1899, « Le Pape », page 1, colonne 2.

¹⁶⁴ AICARD (Jean), « La Noël des Boers », *Carmen pro invictis. Quelques offrandes de poètes aux républiques Sud-Africaines*, La Haye, N. Veenstra, 1901, in-8°, 111 pages et un portrait ; ouvrage publié par M^{me} B. de Waszkiewicz-Van Schilfgaarde ; le poème de Jean Aicard aux pages 81-88.

Il s'adressa même au tsar, notamment en faveur du vieux Krüger :

AU TSAR ¹⁶⁵

N'en parlerez-vous pas aux autres empereurs,
Sire, du grand vieillard qui succombe à La Haye ?
Nous ressentons en nous les douleurs de sa plaie ;
Tous nos rêves sont pleins de sanglantes horreurs.

Oui, vous y songerez dans la splendeur des fêtes,
Et quand sur vous, demain, tous nos pavois, en mer,
Feront flotter l'orgueil des escadres de fer,
Votre cœur planera sur le Cap des Tempêtes.

Hier, ce sombre cap portait un plus beau nom :
L'univers l'appelait Cap de Bonne-Espérance.
Rends-lui ce nom sacré, Russie, espoir de France,
Réponds par de l'amour aux haines du canon.

Ô toi que tes moujicks nomment leur petit père,
Tsar jeune, grave et doux, qui nous consoleras,
Des moujicks étrangers tendent vers toi leurs bras :
C'est dans ta royauté qu'un État libre espère !

Sire, l'entendez-vous, l'appel du peuple boer ?
Il traverse le cœur du vieux héros qui pleure ;
Dans la plainte du grand vieillard pressé par l'heure,
Tout son peuple mourant invoque votre amour.

¹⁶⁵ AICARD (Jean), « Au tsar », *Le Gaulois*, 36^e année, 3^e série, n° 7832, mardi 10 septembre 1901, page 1, colonne 5. — Paul Krüger (1825-1904), président de la République sud-africaine (1883-1902).

La Haye est aujourd'hui le nom d'une promesse,
Sire, — et quand ce lion, blessé, vint tomber là,
C'est à vous que son cœur tragique en appela,
En rugissant vers Dieu sa gloire et sa détresse.

Sire, vous êtes jeune et vous êtes puissant ;
La paix sainte, c'est vous qui l'avez annoncée ;
Les peuples attentifs guettent votre pensée :
Nous sommes malheureux de voir couler ce sang.

N'est-il donc pas un Roi, quand, vaincu, le Droit saigne,
Qui puisse dire : « Assez ! Dieu parle : obéissons ! »
Dans le geste des Rois on cherche des leçons :
Prouvez que c'est en eux que la justice règne.

Ô Roi, dites aux Rois que la terre a tremblé :
Il faut qu'un labarum réponde aux autres signes...
Les grands ne restent grands que lorsqu'ils en sont dignes,
Et Krüger veut savoir Si Dieu leur a parlé.

Toulon, 8 septembre 1901

L'Italie (1901)

En avril 1901, la France et l'Italie renouèrent au plus haut niveau des relations qui s'étaient quelque peu distendues : une escadre italienne vint notamment à Toulon et y fut reçue par le président de la République Émile Loubet ; Jean Aicard prit une grande part à ces festivités. Après les fêtes franco-russes de 1893 qui avaient rapproché les deux pays, le sentiment général en espéra une nouvelle ère de prospérité et de paix, sous le signe notamment de la pitié tant prêchée par notre écrivain :

L'Europe n'est peut-être point encore arrivée à la veille du jour où elle formera une fédération, mais elle s'oriente, elle est en marche vers cet état d'humanité supérieure, qui semblait à nos pères une utopie, un rêve, et qui s'appellera la paix perpétuelle.

Que de choses depuis vingt ans ont contribué à nous faire prendre cette direction ! Les progrès de la science, qui nous ont appris en même temps l'absurdité des guerres et le moyen de les rendre effroyables ! Les progrès du commerce et de l'industrie, qui ont multiplié les contacts entre les peuples ! Les progrès réalisés dans les voies de communication de toutes sortes, téléphone, télégraphe, chemins de fer, bateaux tout ce lacs inextricable de fils, de câbles, de rails qui ont enveloppé la terre dans une toile d'araignée métallique où les préjugés, les haines, les rancunes, les discordes viennent se faire prendre comme des mouches !

Derrière la science, est apparue la philosophie qui en est la morale, et qui nous a enseigné l'horreur des destructions. Et enfin un immense courant de justice et de pitié a traversé les âmes, se manifestant chez les peuples supérieurs par des efforts ingénieux, par des sacrifices généreux en faveur des petits.

L'humanité semble comprendre peu à peu que les hommes, avant d'en venir aux mains, doivent se coaliser pour lutter contre les fléaux naturels qui les déciment : contre la maladie, contre la misère, contre la mort, contre l'ignorance, contre l'ignorance surtout qui les rend méchants et qui, en les rendant méchants, les rend malheureux ¹⁶⁶.

¹⁶⁶ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n^o 99, mardi 9 avril 1901, page 1, colonnes 1-6 ; le cite cité, de Jules Cornély, est pris à la colonne 1.

Tata (1901)

Le roman *Tata* est l'histoire d'une tante, prénommée Adèle, qui sacrifie sa vie pour élever et faire le bonheur de son neveu. Ce livre est certes un hommage à la tante Magdeleine qui fit tant pour son neveu Jean Aicard. Toutefois, même si l'ouvrage est très narratif, il n'en reste pas moins que la fiction y est prédominante : par-delà une lecture au premier degré qui limiterait ce livre à une biographie, *Tata* apparaît davantage comme une célébration idéaliste de toutes les vertus, un hymne à l'Abnégation et à la Bonté, qui consolent des bassesses de la vie.

Son père ayant dilapidé sa fortune pour assurer l'avenir de son fils, Adèle Bonnaud doit renoncer à un mariage pourtant prometteur :

Tata, elle, comprit que sa vie de femme était perdue. Sa tête glissa de l'épaule sur la poitrine de sa mère. Elle enfonça son front aux plis de la casaque d'indienne, sur ce vieux sein qui l'avait nourrie. Ses yeux fermés y cherchèrent la douce nuit d'une tombe qui serait toute amour. Elle ne voulut plus rien savoir que la tendresse où tout s'oublie. Et sa tempe, pressée contre la poitrine de Théréson, y rencontra le dur contact d'un petit crucifix d'or, les blessants petits clous des pieds et des mains du grand Martyr... Alors, avec un élan mystique de tout son être, elle appuya, elle écrasa son front contre cette chose cruelle qui représentait son Dieu, l'Espérance éternelle, l'infinie Charité, le Dévouement éperdu, la Bonté déçue à jamais ! Il lui sembla qu'elle enfonceait la résolution du renoncement dans sa chair et dans son âme à la fois, — à jamais ¹⁶⁷ !

¹⁶⁷ AICARD (Jean), *Tata*, troisième partie, IX, page 151.

Jeanne d'Arc (1907)

Dans son poème *Jeanne d'Arc*, Jean Aicard évoque à plusieurs reprises cette pitié sainte :

— « Montjoie et Saint-Denis ! » — sur un pont qui chancelle
L'épouvante a poussé le flot des ennemis...
Le pont croule ! Dieu l'a permis,
Mais Jeanne, la bonne Pucelle,
Pleure sur ces Anglais que le ciel a punis ¹⁶⁸ !

On la voyait, bannière au poing, les yeux en larmes,
Dans la mêlée en feu, sur son haut cheval blanc,
Garder toujours l'épée au flanc...
— Lorsque la Pitié prend les armes,
Son glaive sans fureur châtié en consolant ¹⁶⁹.

Ainsi donc, la Guerrière au cœur miraculeux
A dressé l'étendard du Christ dans les ciels bleus ;
Elle le tint si haut, par-dessus la mêlée,
Qu'il toucha l'azur seul, de sa flamme envolée ;
Elle l'a gardé pur, candide, éblouissant,
Jamais éclaboussé d'une goutte de sang,
Tant sa main l'élevait plus haut que la bataille,
Intangible à travers coups d'estoc et de taille,
Lances qu'on brise et noirs canons d'où sort l'éclair ¹⁷⁰ !

¹⁶⁸ AICARD (Jean), *Jeanne d'Arc*, page 6.

¹⁶⁹ AICARD (Jean), *Jeanne d'Arc*, page 7.

¹⁷⁰ AICARD (Jean), *Jeanne d'Arc*, page 9.

Dans un second poème louant les sauveteurs en mer, Jean Aicard revient sur leur totale abnégation et leurs qualités de cœur par lesquelles ils se rendent semblables au Christ lui-même :

À cette heure où chacun veut la plus grosse part
Et maudit des travaux payés d'un bon salaire,
Ce pauvre vit sans haine ; il mourra sans colère.
Sur l'eau terrible où tout gronde haineusement,
C'est lui le grand muet ; c'est le Soldat aimant...
Sauveur des naufragés en peine, il sauve encore
Le cœur qui le contemple et l'esprit qui l'honore.
Il est l'Exemple. Il est, aux lueurs de l'éclair,
Le fantôme du Christ qui marche sur la mer ¹⁷¹.

Le Manteau du roi (1907)

Le Manteau du roi est l'histoire de Christian, jeune souverain d'un royaume imaginaire L'Ouranie à une époque indéterminée : « Théoriquement, le théâtre d'imagination doit contenir plus d'humanité vraie que le théâtre de réalité, parce qu'il a le droit et le devoir de rapprocher, de grouper ensemble des traits de vérité générale qui, dans la réalité quotidienne, ne se montrent qu'éparpillés et rares, séparés par mille détails d'inutile et déplaisante vulgarité. ¹⁷² »

¹⁷¹ AICARD (Jean), « Les Sauveteurs », *Annales du sauvetage maritime*, 42^e année, tome XLII, 2^e fascicule, avril-juin 1907, pages 215-224 ; le texte cité est pris à la page 220. — Discours en vers prononcé à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, le dimanche 5 mai 1907, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

¹⁷² *Le Gaulois*, 42^e année, 3^e série, n^o 10964, lundi 21 octobre 1907, page 3, colonnes 4-5 ; interview de Jean Aicard par Ferdinand Depierre.

Christian s'abandonne à l'ivresse de sa toute-puissance : il rétablit la torture, condamne des populations entières à l'exil, voue toute une ville révoltée au massacre. Son plus vieux et plus fidèle ministre n'obtient pas grâce devant lui et c'est à peine s'il épargne son bouffon favori quand il tente de lui enseigner que la bonté est la vertu suprême.

Mais soudain, une grande voix retentit dans le palais, et le Pauvre, personnage allégorique, prédit au cruel tyran le châtiement de ses crimes.

Au second acte, le Pauvre prend le costume et le manteau du roi pendant que celui-ci se baigne, et ce roi dépouillé n'est plus reconnu par personne : il passe pour fou, même aux yeux de son propre fou... même sa bien-aimée le prend pour le jeune étudiant, son fiancé de jadis. Il voudrait revenir sur son trône, redevenir un tyran. Mais, accusé de conspiration, il sera transfiguré par l'épreuve : fouetté jusqu'au sang et jusqu'à l'évanouissement par des valets de torture, il retrouve l'humanité et se sent pareil aux autres hommes.

Le Pauvre proclame alors la guérison du roi, fait homme par la pitié, redevenu bon roi, humain, doux, et tendre, désireux de faire le bonheur de son peuple.

Dans ce conte philosophique, comme dans la plupart de ses écrits précédents, Jean Aicard développe de nouvelles variations sur le thème de la Pitié qui fonde sa réflexion philosophique.

« Dans *Le Manteau du Roi* comme dans toutes les autres œuvres du poète circule un souffle de bel idéal. À côté du Roi et du Bouffon, un personnage invisible : la Bonté est toujours présent. C'est lui qui dénoue l'action, c'est lui qui fournit le sens moral de la pièce et qui l'achève. ¹⁷³ »

¹⁷³ *L'Aurore*, 10^e année, n° 3642, vendredi 11 octobre 1907, page 2, colonnes 3-4 ; article d'Eugène Martin-Mamy.

Dans un joli douzain particulièrement bien senti, le poète montre que la pitié est seule capable de briser l'engrenage du mal appelant le mal :

LA PITIÉ ¹⁷⁴

L'homme, après tout, n'est pas un si triste animal !
On ne fait pas le mal sans cause : on rend le mal.
Viens, descends jusqu'au fond de la bonne pensée :
Toute âme qui te blesse est une âme blessée,
Si ce n'est pas par toi, du moins par tes pareils ;
Prépare donc pour elle un baume de conseils.
Tout agresseur riposte à quelque ancienne injure ;
S'il t'a blessé, dis-lui : « Montre-moi ta blessure ;
Et tu verras qu'il est malheureux, tu verras
Que ton cœur désarmé peut désarmer son bras,
Et que, pour clore enfin l'éternelle bataille,
Il faut dire : « Pardon », où l'on dit : « Représaille ».

Vieux Cœurs (1902)

Dans sa pièce *Vieux Cœurs* ¹⁷⁵, restée inédite et non représentée, Jean Aicard imagina une histoire contemporaine dont l'intrigue se situait à Monte-Carlo pour le premier acte et à Hyères (Var) pour les suivants. La pièce met en scène M. Terrier, ancien colon enrichi devenu important viticulteur varois,

¹⁷⁴ AICARD (Jean), « La pitié », *Les Annales politiques et littéraires*, 28^e année, n° 1389, dimanche 6 février 1910, page 135, colonne 3.

¹⁷⁵ Jean Aicard avait conçu l'idée d'une pièce en quatre actes d'abord nommée *Dolorosa* et dont la première mise au net est déjà intitulée *Vieux Cœurs*. Une seconde version en cinq actes fut ensuite élaborée, qui paraît avoir été achevée en juillet 1902. L'ouvrage ne réapparut qu'en septembre 1911, mais l'entreprise n'aboutit pas... et aucun éditeur ne publia la pièce.

et son épouse qui avait failli lui être infidèle si leur fils aîné n'avait découvert le complot avant de s'expatrier aux États-Unis. L'épouse voudrait faire oublier son attitude passée par une conduite exemplaire mais le mari reste inexorable. Leur second fils est alors entrepris par des escrocs qui cherchent à le faire divorcer : la mère déjoue la machination et sauve le jeune couple. Le père pardonne alors et le fils aîné annonce son retour...

L'intrigue développe donc une nouvelle fois le thème de la pitié et du pardon si cher à notre écrivain.

La Légende des âmes damnées (1912)

*La Légende des âmes damnées*¹⁷⁶ développe la pitié que ressent l'apôtre Jean au Paradis en contemplant les âmes détenues en Enfer, « effroyable entonnoir » « où le feu même est noir ».

Révolté par ce spectacle d'horreur, l'apôtre dit à Jésus qui l'interroge sur son désespoir :

— « Je pleure parce que j'entends pleurer en bas :
... Oh ! ces damnés ! pourquoi ne les sauves-tu pas ?

et Jésus lui répond :

« Mon père et moi, nous ne choisissons pas les nôtres ;
On n'est à moi que lorsqu'on sait aimer les autres ;
Un seul cri d'amour vrai rachète un moribond ;
Dieu commence, dans l'homme, au désir d'être bon ;
Le seul damné n'est qu'un haineux qui persévère ;

¹⁷⁶ AICARD (Jean), « La légende des âmes damnées », *Revue politique et littéraire, Revue Bleue*, 50^e année, n° 19, samedi 11 mai 1912, pages 584-586. Toutes les citations données ici sont extraites de cette revue.

L'enfer, c'est l'homme dur, ce n'est pas Dieu sévère ;
Toujours en vain, j'appelle à moi tous les haineux :
L'enfer, c'est l'éternel refus qui brûle en eux. »

Pour lui en administrer la preuve, Jésus envoie en Enfer un ange chercher une pauvre âme qui n'a pêché que par amour. L'ange la saisit et à l'instant où il reprend son vol,

Vingt autres, dans l'espoir de quitter leur géhenne,
Ou d'y retenir l'âme heureuse qu'il emmène,
Ensemble l'ont saisie avec leurs doigts crochus,
Et l'ange, d'un seul bloc enlève vingt déchus,
Vingt âmes que l'envie attache à la première,
Et qui montent, en groupe affreux, vers la lumière.

Les damnés agrippés les uns aux autres en une grappe horrible, craignant de chuter, se livrent alors un combat terrible et tombent un à un :

Et tous les bras tâchant de dénouer des bras,
Ce ne sont que regards torves, rictus farouches ;
Un désespoir hideux sort du trou noir des bouches ;
Des dents mordent des fronts ; et des doigts d'envieux,
Sournois, coupants, sanglants, crèvent d'horribles yeux,
Et du groupe effroyable où sans fin se déplace
Un bras faible qu'un bras vigoureux désenlace,
De cet amas grouillant de vers enchevêtrés,
D'êtres douloureux, tous l'un par l'autre exécrés,
Où chacun en attaque un autre qui se venge,
De la grappe d'affreux humains qu'emporte l'ange,
De temps en temps l'un des malheureux, éperdu,
Avec des cris auxquels l'enfer a répondu,

En tournoyant, du groupe infernal se détache,
Tel un vil fruit véreux que la tempête arrache,
Et, bras ouverts, retombe aux effrois infinis
Où hurlent les damnés par eux-mêmes punis.
Et pour l'enfer entier sa chute est une joie.
[...].
Hélas ! pas un damné n'a pitié d'un damné.

L'âme sauvée que l'ange tient dans ses bras n'est plus agrip-
pée que par une autre :

Et la plus faible crie : — « Ô toi que font plus forte
Les bras et la pitié de l'ange qui te porte,
Aie à ton tour pitié ! ne me rejette pas !...
Afin que j'entre au ciel attachée à tes pas,
Garde-moi suspendue à tes pieds que j'embrasse !...
Pitié ! »

« — Non ! c'est à moi seule que Dieu fait grâce !
C'est moi qu'il a choisie, et j'irai seule à Dieu...
Toi, mon pied te rejette aux abîmes du feu ! »

Et l'autre y tombe avec d'épouvantables gestes !

Alors, étonné, l'ange ouvre ses mains célestes,
Et l'âme qu'il voulut sauver l'implore en vain :
Elle n'attendrit plus le messager divin
Qui, malgré lui, la laisse à sa nuit éternelle ;
Dieu même, épouvanté, ne peut plus rien pour elle,
Et l'ange désolé regarde, bras ouverts,
Sa chute emplir d'éclats de rire les enfers !

La fin de ce poème souligne combien le Ciel est impuissant et
ne sait répondre aux vilenies des hommes ni à leur souffrance,

thème qui se retrouve dans le poème *Le Cygne* mettant en scène
l'oiseau éponyme dans son vol. Un serpent, venu des profondeurs
du lac, s'est attaché à son cou et l'a mordu :

Un jour, las de porter tant d'angoisse muette,
Le Cygne, l'âme ailée et blanche du poète,
Jette un cri de colère aux silences du ciel.
Mais ce blasphème en pleurs n'est qu'un suprême appel
Vers la pitié d'en haut trop sourde à la souffrance ;
Le cri désespéré n'est qu'un cri d'espérance ;
Dieu ne se méprend pas à la ferveur d'un vœu :
L'impiété retombe, et l'Amour monte à Dieu ¹⁷⁷.

Le Témoin 1914-1916 (1916)

En 1916, alors que le monde était ravagé par la Grande Guerre,
notre poète tenta, dans *Le Témoin 1914-1916*, une analyse des
deux premières années du conflit : une « âme française », es-
sentiellement chrétienne, se manifestait sur les champs de ba-
taille, dans les ambulances du front, dans les formations sani-
taires, partout où l'esprit de sacrifice et tous les dévouements
tenaient la première place. Le personnage allégorique du Juif
errant, qui depuis deux mille cheminait en observant les lents
progrès de l'Humanité, lui révéla le sens de toutes ces choses :

Le vieillard souriait :

« Dans le temps et l'espace,
« Dès que l'homme, plus grand que l'homme, se dépasse,
« Beau des vertus dont nous n'avons qu'un désir vain,

¹⁷⁷ AICARD (Jean), « Le cygne », *Saint-Raphaël-Journal*, 18^e année, 2^e
série, n° 232, dimanche 5 avril 1914, page 1, colonnes 1-3. Derniers vers du
poème.

« Nos cœurs, en le suivant, entrent dans le divin.
« Et le divin, c'est nous meilleurs, nous bons et justes ;
« Le sens en est vivant dans les cœurs les plus frustes ;
« C'est le sens de l'amour, et rien n'est au-dessus,
« Sinon l'amour lui-même, et l'amour c'est Jésus.
« L'homme y va lentement, et par toutes les voies ;
« Par les pires douleurs, il marche vers ses joies ;
« Vous, vous désespérez du triomphe d'amour ?
« Moi, deux mille ans de nuit m'en présagent le jour. ¹⁷⁸ »

Le Sang du sacrifice (1917)

L'année suivante, Jean Aicard publia un autre grand poème,
Le Sang du sacrifice :

« Le poète a tenté ici ce qui est interdit à l'historien : il a fait parler les choses et les éléments. C'est un des privilèges, une des puissances de la poésie, d'inventer des fictions qui mettent au jour plus de vérité que n'en peuvent exprimer les affirmations abstraites les plus formelles. Aucune épithète ne saurait donner la mesure des sentiments qui soulèvent aujourd'hui l'âme humaine.

« En prêtant au vaste univers insensible toute la pensée et tout le sentiment du roseau humain, le poète a cru donner toute leur grandeur réelle à l'indignation et à la pitié qui, aujourd'hui, gonflent le cœur trop étroit des pauvres créatures humaines dressées contre la race sans âme. ¹⁷⁹ »

¹⁷⁸ AICARD (Jean), *Le Témoin 1914-1916*, XII « La chaîne », page 50.

¹⁷⁹ Lettre de Jean Aicard à Adolphe Brisson, en date du samedi 20 janvier 1917, publiée par *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1754, 4 février 1917, page 119, colonne 3 et page 120, colonne 1.

Dans la deuxième partie de ce long poème, intitulée « La Pitié gémit », l'auteur flétrit l'effrayante barbarie des agresseurs. Mais finalement l'Amour triomphe ; à l'appel de l'universelle désespérance :

Seigneur ! la pitié crie et ne peut plus se taire ;
Ferez-vous pas, sur nous, revenir vos bontés ?
Jamais, en aucun temps, on n'a vu sur la terre
Fondre à la fois tant de malheurs immérités ¹⁸⁰ !

Même le souverain le plus sanguinaire voit que « Son peuple est un hideux enfer d'estropiés » :

Le sang de tous les morts sous lui frissonne et crie.
Pas un pouce de terre où des sacrifiés
N'aient versé tout leur sang, chacun pour sa patrie,
Et, vie et mort, tout lui refuse les pitiés ¹⁸¹.

Les monts, les forêts, les bêtes, la matière, les fleuves, l'Océan, les cathédrales mutilées... toute la Nature se révolte contre l'inhumaine sauvagerie. L'Humanité elle-même est lasse de sa propre folie sanguinaire :

Le monde était changé. L'humanité, meilleure,
Révélaît sa splendeur dans chaque homme mourant ;
Chacun d'eux, dévoilant sa gloire intérieure,
Rayonnait d'un amour que, seul, l'amour comprend.

¹⁸⁰ AICARD (Jean), « Le Sang du sacrifice », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, page 120.

¹⁸¹ AICARD (Jean), « Le Sang du sacrifice », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, page 123.

Comment trouver ce qu'on cherche, sans le comprendre ?
Qui veut trouver l'amour doit l'avoir éprouvé.
Le monde, las des maux qu'en lui la haine engendre,
Ne peut créer l'amour que pour l'avoir rêvé¹⁸².

Régénérée par le sang des sacrifiés, l'Humanité veut désormais une ère de paix :

Écoutez bien en vous la volonté des tombes :
Travaillez, recréez sans fin de la beauté.
Mais contre le vautour gardez bien vos colombes,
Pour que le monde ne soit plus ensanglanté¹⁸³.

Le Pèlerin (1920-1921)

Jean Aicard mit en chantier *Le Pèlerin* à l'automne 1920, après qu'eût cessé l'effervescence apportée par les fêtes de Solliès-Ville des 7 et 8 août. Au début du mois de février 1921, il avait achevé la rédaction des quatre actes et l'agence parisienne Compère en établit une première mise au net dactylographiée. Notre écrivain destinait cette pièce à son théâtre de plein air de la Montjoie, à Solliès-Ville : les premières lectures et répétitions lui permirent d'achever le texte, mais sa mort fit capoter le projet de mise à la scène.

La pièce de Jean Aicard illustre une légende provençale bien connue : celle d'un pèlerin venu d'on ne sait où et qui rétablit les finances du comte de Provence. Le protagoniste n'y est pas

¹⁸² AICARD (Jean), « Le Sang du sacrifice », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, page 129.

¹⁸³ AICARD (Jean), « Le Sang du sacrifice », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, page 134.

nommé : on sait seulement que c'est un *roumieu*, c'est-à-dire un pèlerin s'en allant à Rome, et on l'appelle donc Romée.

Le personnage de Romée, dans son désir extrême de perfection et de sainteté, manifeste une intransigeance qui heurte ses contemporains et nuit parfois au message qu'il veut délivrer. Mais il faut bien voir que notre poète, qui n'ignorait pas les progrès rapides en lui de sa maladie, a fait de la légende provençale le prétexte à une œuvre de haute inspiration ayant valeur de testament philosophique et spirituel : il avait donc besoin d'une voix forte et inspirée, d'un personnage droit et assuré dans ses croyances, d'un guide sûr, pour pouvoir réaffirmer, à chaque page de son ouvrage, les composantes principales de sa pensée morale et métaphysique.

S'arrêtant au château du comte de Provence, Romée invite ce prince à la pitié :

Grands du monde,
Il faut qu'aux écrasés votre pitié réponde...
Sinon... sinon sachez qu'aux détours des chemins,
Invective à la lèvres et poignard dans les mains,
La rage aux yeux de loup, la haine au cœur de louve
Vous frapperont, par des moyens que Dieu réprovoie !
Les crimes puniront le crime ; et, tour à tour,
L'un de l'autre vainqueur, retarderont l'amour¹⁸⁴.

La besogne est au peuple et la gloire est aux rois.
Ce n'est jamais César qui saigne sur la croix.
Le peuple souffre avec terreur vos mercenaires
Pour qui vol et viol sont méfaits ordinaires.
Vos reîtres sont aussi brutaux que dissolus ;

¹⁸⁴ AICARD (Jean), *Le Pèlerin*, page 72.

Où passent leurs chevaux le blé ne pousse plus
 Et le pampre écrasé pleure sa rouge sève.
 Ce qu'il n'a pas détruit, le cavalier l'enlève.
 La première de vos victimes, chefs rivaux,
 C'est le rustre, qui perd le fruit des longs travaux ;
 C'est le bon paysan nourricier ; le pauvre homme.
 Oh ! celui-là, jamais la gloire ne le nomme :
 C'est l'oublié, le plus obscur des inconnus,
 Lui qui, peinant pour vous, sans repos, les pieds nus,
 Le froid dans les os ou la sueur sur la face,
 L'été comme l'hiver et quelque temps qu'il fasse,
 Aidant l'effort des bœufs sous le joug accouplés,
 Vous creuse le sillon d'où jaillit l'or des blés.
 Il subit votre gloire, il la maudit dans l'ombre.
 C'est lui pourtant le fort, c'est lui le tout, le nombre !
 Et qu'allez-vous demain lui demander encor,
 Durs conquérants ? de l'or toujours, toujours de l'or.
 Eh bien, à votre appel guerrier, je vous annonce
 Que la révolte en feu donnera sa réponse !... J'ai dit ¹⁸⁵.

Reçu au château, il révèle à l'évêque du lieu, dans le secret de la confession, sa véritable identité : il fut roi mais, constatant la laideur du monde, il perdit la foi en un Dieu bon. Ayant abdiqué, il se rend en Terre Sainte pour tenter d'y retrouver le vrai Jésus :

Je heurterai du front le roc du grand Tombeau,
 Jusqu'à ce que la voix du vaincu me réponde,
 Car on ment lorsqu'on dit que le Christ sauva le monde !
 Le monde, à qui Jésus apportait la pitié,
 Le monde est pire, après l'avoir supplicé,

¹⁸⁵ AICARD (Jean), *Le Pèlerin*, pages 76-77.

Puisque ayant, par sa mort, connu l'amour suprême,
 Il ne sait pas encor la pitié pour soi-même !
 Hélas ! le haut calvaire où tout s'est consommé
 Et qui devrait de loin, comme un phare enflammé,
 Chasser hors de nos cœurs toute ombre et toute haine,
 N'est que le piédestal de la malice humaine !
 La terre est aux bourreaux ; l'empire est aux pervers ;
 Les sept péchés sont les vrais rois de l'univers ;
 Soldats, chefs, prêtres, rois et valets, qu'est le monde ?
 Nœud de serpents grouillants dans une bourbe immonde !...
 À quoi sert Dieu là-haut, s'il ne nous parle pas ¹⁸⁶ ?

Et, au soir d'une bataille victorieuse, il prêche :

Que le règne de Dieu commence sur la Terre ;
 Que chaque prince en soit le digne mandataire ;
 Que les hommes, au lieu de s'égorger entre eux,
 Comprennent simplement que Dieu seul rend heureux.
 Dieu, c'est ce qui n'est pas encore dans ce monde
 Où le crime pullule, où la misère abonde ;
 Dieu, c'est ce qui n'est pas encore et qu'on attend ;
 C'est, aux yeux de mon cœur, l'invisible éclatant ¹⁸⁷...

Dans cette troisième définition de la pitié, Jean Aicard revient à une philosophie plus morale. Et, à cette époque où le naturalisme et le matérialisme paraissaient devoir se partager les esprits, il n'hésite pas à se faire le champion d'une pensée idéaliste et à concevoir un homme qui, inspiré par l'exemple magnifique de Jésus, renonce à ses instincts bestiaux et dirige son libre arbitre vers le choix du Bien, du Beau et de l'Idéal.

¹⁸⁶ AICARD (Jean), *Le Pèlerin*, pages 88-89.

¹⁸⁷ AICARD (Jean), *Le Pèlerin*, page 109.

Par la grande place qu'il lui a réservée dans l'ensemble de son œuvre, Jean Aicard a donné au concept de « pitié » une extension nouvelle en littérature mais il également proposé une véritable « philosophie de la pitié », certes généralement formulée dans le langage de la poésie mais dont les concepts forment un ensemble cohérent.

IV — L'IDÉALISME

Depuis l'origine, les êtres humains se posent les questions fondamentales : qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? quel est le Sens de la vie ?... et toutes les réponses ont été envisagées, depuis le plus noir nihilisme n'admettant que le Néant jusqu'au plus pur mysticisme poursuivant une Félicité éternelle.

Le mot « idéalisme », qui illustre combien peuvent être étroits les liens entre la philosophie et la littérature, revêt plusieurs sens. Il a été forgé par le philosophe Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) au début du XVIII^e siècle lorsqu'il opposa la doctrine platonienne des Idées pures¹⁸⁸ au matérialisme d'Épictète.

En philosophie, il désigne un courant qui met au premier plan l'idée, c'est-à-dire la pensée. Il pose qu'il existe un « monde suprasensible » composé d'idées immatérielles et immuables, et

¹⁸⁸ Platon emploie les mots *ιδέα* « 1. forme, apparence ; 2. idée, forme idéale concevable par la pensée et dont chaque objet matériel est la reproduction imparfaite » et *εἶδος* « aspect extérieur, forme d'une chose dans l'esprit ». Il fut le premier philosophe ayant affirmé l'existence d'Idées ou Formes pures immuables formant les archétypes de ce que nous percevons par nos organes des sens : le monde réel est ainsi constitué des ombres ou des reflets des objets idéaux.

d'esprits qui forment ces idées. Ce monde supérieur a une existence indépendante de la représentation que nous en avons ; notre monde réel se ramène à des déterminations mentales dégradées, contingentes et changeantes : idées, représentations, perceptions ou sensations. L'idéalisme s'oppose ainsi au matérialisme, incarné notamment en France par le positivisme d'Auguste Comte, qui pose que seule la matière a une existence réelle.

Dans le langage courant, il définit l'attitude de celui qui promet un Idéal, un but élevé qui dirige sa pensée et toutes les actions de sa vie : idéal révolutionnaire, religieux, artistique... avec le risque que cet Idéal finisse par éloigner de la réalité et ne soit plus producteur que de chimères.

Enfin, en matière artistique et littéraire, l'idéalisme est la recherche et l'expression de l'Idéal, traditionnellement défini, depuis Platon, comme la synthèse du Vrai, du Bien et du Beau : la beauté artistique est alors l'expression suprême de la trinité Vrai-Bien-Beau. En cela, elle ne saurait être immorale : l'idéalisme fait alors fusionner l'esthétique et l'éthique.

L'idéalisme dans la littérature

En littérature, l'idéalisme a parcouru le XIX^e siècle « en pointillés », en parallèle d'autres écoles : l'école romantique (premier tiers du siècle), l'école réaliste de Baudelaire et Flaubert (années 1850-1860), l'école naturaliste de Zola, l'école symboliste (fin de siècle). Les tensions, voire les oppositions doctrinales, apparurent quand les idéalistes privilégièrent le Bien et le Beau et les réalistes et naturalistes le Vrai, marquant ainsi une rupture entre l'esthétique et l'éthique. Toutefois, l'idéalisme n'a jamais été totalement éclipsé par les courants à la mode et a toujours conservé des partisans. Il connut un regain

de faveur à la fin du siècle comme en témoignent par exemple Ferdinand Brunetière dans sa conférence *La Renaissance de l'idéalisme* (1896) ou la publication de la *Revue idéaliste* (1895-1896).

L'idéalisme disparut avec la première guerre mondiale. Sa mort fut une formidable victoire pour la liberté artistique, ainsi délivrée de toute entrave politique, religieuse ou éthique... mais elle poussa également ses nostalgiques vers le culte fasciste d'un art « sain », tant il est vrai que la « demande d'idéal » relève d'une requête permanente de l'esprit humain.

L'idéalisme se caractérise par l'affirmation de grands thèmes, que l'on retrouve dans toute l'œuvre de Jean Aicard :

— le monde réel n'est pas tout : l'être humain se définit aussi par son âme, sa conscience, sa liberté ; il porte en lui une part de divinité ;

— le monde réel est en correspondance harmonique avec un monde d'en haut ;

— l'esprit humain doit s'élever et s'ennoblir en se pénétrant du sentiment de l'Idéal, en se tournant vers le monde supérieur, en recherchant l'Absolu, le Beau éternel par la voie de l'Art qui grandit et transfigure la réalité brute ;

— l'œuvre littéraire doit explorer ce monde mystérieux invisible à l'homme, faire apparaître l' « Idée immarcescible », la part divine et immuable des choses ;

— les poètes sont des envoyés de Dieu sur terre, des prophètes chargés de guider l'Humanité vers le Progrès, de les délivrer du pessimisme, du laid, du mauvais, du Mal et de les conduire vers l'optimisme, le Beau, le Bon, le Bien ;

— le langage quotidien ne restitue plus qu'une copie imparfaite des réalités célestes ; la poésie est une langue magique qui permet de dire l'ineffable, de révéler les sens cachés ;

— l'œuvre littéraire doit associer à la grâce esthétique la grâce morale pour faire triompher le but sublime et héroïque d'une bonté sans limites, d'une Pitié infinie.

Fonction du poète ¹⁸⁹

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour. [...].

Peuples, écoutez le poète,
Écoutez le rêveur sacré ;
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé ;
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos. [...].

¹⁸⁹ HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, « I. Fonction du poète », avril 1839, *passim* pages 19, 27, 28, 29.

Il rayonne ; il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité ;
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté ;
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs ;
À tous d'en haut il la dévoile ;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs.

À la fin du XIX^e siècle, ainsi que l'a résumé Ferdinand Brunetière : « l'*Idéalisme* c'est donc la doctrine, ou plutôt, — car il y en a plusieurs, — ce sont les doctrines qui, sans méconnaître l'incontestable autorité des faits, des événements de l'histoire ou des phénomènes de la nature, estiment qu'ils ne s'éclairent ni les uns ni les autres de leur propre lumière ; qu'ils ne portent pas avec eux leur signification toute entière ; et qu'ils relèvent de quelque chose d'ultérieur, de supérieur et d'antérieur à eux-mêmes. L'*Idéalisme*, c'est encore la conviction que, si la science ou la connaissance de fait, la connaissance expérimentale, la connaissance rationnelle est une des « fonctions de l'esprit », elle n'est ni la seule, ni peut-être la plus importante. Il y a plus de choses dans le monde que nos sens, — instruments merveilleux, je ne dis pas le contraire, mais instruments très bornés aussi, — n'en sauraient percevoir ou atteindre. Et l'*Idéalisme* c'est enfin, Messieurs, la persuasion, l'intime persuasion, la croyance indestructible que derrière la toile, au-delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, — *Deus absconditus*, — qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties. ¹⁹⁰ »

¹⁹⁰ BRUNETIÈRE (Ferdinand), *La Renaissance de l'idéalisme*, pages 42-44.

Alors qu'il a imprégné la littérature durant tout le XIX^e siècle, le courant idéaliste est aujourd'hui bien oublié. André Lagarde et Laurent Michard, dans leur volumineux *XIX^e Siècle*, consacrent en tout et pour tout huit pages au seul « roman idéaliste », citant Jules Sandeau et *Mademoiselle de la Seiglière* (1848) ou *La Roche aux mouettes* (1871) ; Octave Feuillet auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* (1848), *M. de Camors* (1867), *Julia de Trécœur* (1872) ; ou encore Hector Malot avec *Romain Kalbris* (1869) et *Sans famille* (1878). Ils ajoutent : « Mais, il faut l'avouer, la plupart de ces œuvres romanesques nous paraissent aujourd'hui bien fades et conventionnelles ¹⁹¹ » et, pour illustrer ce courant littéraire, ils ne trouvent à citer qu'Eugène Fromentin et son roman *Dominique* (1862).

Aux auteurs de tendance idéaliste, Lagarde et Michard ajoutent ceux qui, professant un catholicisme militant, se sont violemment opposés au matérialisme : Jules Barbey d'Aureville, Auguste de Villiers de l'Isle Adam ou Léon Bloy.

Et pourtant, de nombreux écrivains du XIX^e siècle ont voulu mettre leur art au service d'une grande idée, notamment le projet généreux d'aller vers le peuple, de le comprendre et de l'aider à s'élever.

Le premier fut incontestablement Alphonse de Lamartine : persuadé que l'avenir de l'humanité était dans la démocratie et l'accès à la propriété, il tenta différentes formules politiques pour améliorer la condition du prolétariat.

Il vit que, muselée sous l'Empire, la poésie reprenait vie avec le retour des Bourbons, cette poésie qui, pour lui, « est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur, et de plus divin dans la pensée ; dans ce que la nature visible a de

¹⁹¹ LAGARDE (André) et MICHARD (Laurent), *XIX^e Siècle*, pages 547.

plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons ! C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière, et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, et musique pour l'oreille !¹⁹² »

Il assigna à la poésie une mission sociale : « Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot ; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser par les longs écrits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité ; elle ne sera plus dramatique ; parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre ; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger ; parce que la société est devenue critique de naïve qu'elle était. [...] La poésie sera de la raison chantée ; voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier.¹⁹³ »

Lamartine considère que l'humanité est perpétuellement en marche, guidée par la volonté divine, et cette volonté choisit

¹⁹² LAMARTINE (Alphonse de), *Des destinées de la poésie*, page 18.

¹⁹³ LAMARTINE (Alphonse de), *Des destinées de la poésie*, pages 56-58.

parfois la voie de la révolution pour permettre à l'homme un nouveau progrès : c'est ainsi que la Révolution française a rétabli la notion d'égalité... qui trouve son origine dans le christianisme.

Sous l'influence de Lamennais, Lamartine définit la démocratie comme la traduction politique de l'idéal évangélique. Il souhaite l'instruction du peuple, l'abolition de l'esclavage et la suppression de la peine de mort, le suffrage universel et la liberté de la presse, la séparation de l'Église et de l'État... toutes idées qui influenceront grandement le jeune Jean Aicard.

C'est surtout George Sand qui a représenté, dans la première moitié du XIX^e siècle, le courant idéaliste. Influencée par le catholicisme social de Félicité de Lamennais et le socialisme républicain de Pierre Leroux, elle tourna son intérêt vers les paysans du Berry de son enfance qu'elle retrouva en s'installant à Nohan en 1839. Ses romans champêtres — *La Mare au diable* (1846), *François le Champi* (1847), *La Petite Fadette* (1848), *Les Maîtres Sonneurs* (1853) — veulent instaurer un nouvel esprit littéraire qu'elle définit dans la préface de *La Mare au diable* : « Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive ; c'est une recherche de la vérité idéale.¹⁹⁴ »

¹⁹⁴ SAND (George), *La Mare au diable*, préface, pages 20-21.

George Sand semblait tenir cette conception de Balzac :

Balzac, avec le temps, m'a fait comprendre, par la variété et la force de ses conceptions, que l'on pouvait sacrifier l'idéalisation du sujet à la vérité de la peinture, à la critique de la société et de l'humanité même.

Balzac résumait complètement ceci quand il me disait dans la suite : « Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels ; j'en suis *un*. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas ; vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme. ¹⁹⁵ »

168

L'idéalisme rencontra un grand succès dans le roman, sous des appellations diverses : roman romanesque, roman sentimental, roman mondain, roman pour les femmes, roman bourgeois.

Jean-Marie Seillan a distingué trois générations de romanciers idéalistes, réunissant notamment :

— première génération : Jules Sandeau ;

— deuxième génération : Octave Feuillet, Victor Cherbuliez, André Theuriet, Georges Ohnet, Ludovic Halévy ;

¹⁹⁵ SAND (George), *Histoire de ma vie*, volume 9, IV^e partie, chapitre xv, pages 25-26.

— troisième génération : Paul Bourget, Marcel Prévost, Léon de Tinseau, Henry Rabusson, Albert Delpit.

L'idéalisme de Jean Aicard

Dans ses cours de littérature française pour les jeunes filles de l'Institut catholique de Paris, Jean Calvet classait dans la « tradition idéaliste » des écrivains comme Ferdinand Brunetière, Paul Bourget, Pierre Loti, Edmond Rostand, Jean Aicard et Maurice Barrès.

L'idéalisme est généralement défini dans une dimension spatiale comme un appel, une aspiration de l'esprit vers des « sphères élevées », à l'instigation des grandes religions établissant le séjour des morts — ou des damnés — dans un monde noir souterrain et le séjour des Dieux et de leurs élus dans un Ciel lumineux. Dans ses œuvres, Jean Aicard a souvent exprimé sa peur du noir, de l'ensevelissement, sa phobie des mondes grouillants et mystérieux, terrifiants. Parallèlement, il a toujours proclamé une aspiration vers le haut, la recherche de « vers ailés », son besoin de monter, de s'élever et sa quête d'un idéal supérieur. C'est ainsi qu'il fut un des premiers poètes de l'aviation : comme l'avion, l'esprit doit s'élever au-dessus du monde terrestre, le dominer ; il doit se dégager de la boue et de la glaise.

Jean Aicard ne s'est pas lancé dans les discussions d'écoles des philosophes. Il a préféré développer un « idéalisme littéraire » plus adapté à son lectorat, « une sorte de positivisme inquiet, qui ne peut se résoudre à ne point se préoccuper de l'inconnaissable, mais plein avant tout d'une foi exaltée dans les destinées de l'homme. ¹⁹⁶ »

¹⁹⁶ *Le Petit Var*, 6^e année, n° 1814, vendredi 25 septembre 1885, « Le nouveau livre de Jean Aicard », page 2 colonnes 2-3 et page 3 colonne 1.

169

Refusant d'assembler « des rimes riches et des idées pauvres¹⁹⁷ », Jean Aicard a pratiqué de nombreux genres dans la poésie : poésie introspective à la recherche des émois intérieurs ; poésie du pays natal peignant les paysages et décrivant les types humains caractéristiques ; poésie didactique pour l'enfance, qui a pour but d'ouvrir leur esprit à la beauté de la langue française, du vers, de la rime et du rythme... mais aussi d'enseigner de bonnes habitudes dans l'ordre moral et comportemental ; poésie familiale célébrant les événements joyeux ou tristes ; poésie philosophique, morale ou même métaphysique, à la recherche du sens profond des choses. Et c'est surtout là qu'il a manifesté son idéalisme : Jean Aicard a d'abord développé une philosophie morale, disant « ce qu'il faut faire », puis il s'est élevé à des considérations plus proprement idéalistes...

La poésie est le langage aérien qui dit l'ineffable, montre l'invisible, l'indicible, qui permet à l'homme d'approcher l'inaccessible.

Le concept d' « idéal » apparaît véritablement, chez Jean Aicard, au cours de l'année 1866. Le jeune homme de dix-huit ans, juste sorti du lycée de Nîmes, commence à l'employer dans quelques poèmes :

Je vais à l'idéal, dans un élan suprême¹⁹⁸ ;

J'aime assez le travail, sans haïr la paresse,
Fenêtre d'où l'on voit un coin de l'idéal¹⁹⁹.

¹⁹⁷ Expression d'Henri Chantavoine. Voir *Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 22 juin 1886, « Variétés. Poètes et poésies », page 3, colonne 3.

¹⁹⁸ AICARD (Jean), « LXIX », *Flux et Reflux*, page 146 ; 27 juillet 1866.

¹⁹⁹ AICARD (Jean), « Simple avertissement », *Flux et Reflux*, page 173.

Sully Prudhomme mentionna cette préoccupation dans son célèbre sonnet :

Tu nous montres, à nous qui la connaissons mal,
Ta Méditerranée où la vague se pâme
Sous un ciel triomphant dont la splendeur proclame
Avec des clairs d'or les droits de l'Idéal²⁰⁰.

Le mot fait ensuite quelques apparitions très épisodiques : écrit avec une capitale, il adopte le sens très convenu à l'époque d'un Inaccessible ; écrit sans capitale, il désigne alors des aspirations humaines à la Liberté, à la Justice, à la Bonté, au Bien. Et il faut attendre plusieurs années pour en trouver quelques spécifications :

« Et les malheurs subis ont cela d'utile qu'ils servent à exalter l'aspiration des hommes et des peuples vers l'Idéal, qui est à la fois Joie et Beauté²⁰¹ ».

Au-dessus de tous les royaumes de la Terre,
Par-dessus nos Drapeaux s'étend un seul azur,
Un seul éther, un seul espace toujours pur ;
Et ce ciel bleu, qui sans frontières se déploie,
C'est l'IDÉAL, c'est l'ART. — lumière, azur et joie, —
L'ART, le pays commun des esprits délivrés,
Où l'amour parle mieux dans les rythmes sacrés,
Où les plus grands sont ceux que la Justice inspire [...] ²⁰².

²⁰⁰ PRUDHOMME (Sully), « Sonnet », 1874, publié dans la seconde édition des *Poèmes de Provence* (1874) de Jean Aicard. Écrit en réponse à la « Lettre à Sully Prudhomme » que notre écrivain avait insérée dans la première édition de ses *Poèmes de Provence* (1873).

²⁰¹ AICARD (Jean), « Salon de 1872 », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 11, 6 juillet 1872, pages 81-83.

²⁰² AICARD (Jean), *Molière à Shakespeare*, page 19.

En 1880, Jean Aicard consacre tout un poème à l'Idéal, déplorant que la vieille Europe n'ait plus ni rêve ni foi et se laisse mener par le malheur, que la science ne guérisse pas les cœurs blessés, que les prêtres de toutes les religions aient oublié « la mission sublime / Et cette charité qui faisait croire aux dieux » et que, même les poètes, « rêveurs aux bras lassés », se contentent d'aimer leur art inutile au lieu d'apporter « L'impossible en un rêve, et l'oubli des destins » :

L'IDÉAL²⁰³

LIBERTÉ ! — Pour ce mot qui passe sur la France,
Le ciel accoutumé s'embellit à nos yeux,
Les cœurs sont traversés d'un souffle d'espérance,
Le sol gaulois tressaille, où dorment les aïeux,
Et pas un ne l'accueille avec indifférence,
L'astre rouge et nouveau qui monte dans nos cieux !

C'est qu'il faut ou renaître ou périr, vieille Europe !
Tu n'as plus d'idéal, de rêve, ni de foi !
Tu connais ton histoire et l'ennui t'enveloppe,
Et, prise du dégoût de tout ce qui fut toi,
Tu regardes tes fils, des palais à l'échoppe,
Nier Dieu, sans lequel on ne fait point de roi !

Que cherchaient cependant les foules en prière ?
Qu'imploreraient-ils du ciel, des princes tour à tour,
Au pied des trônes d'or ou des autels de pierre,
Les peuples à genoux, le front dans la poussière ?

²⁰³ AICARD (Jean), « L'idéal », *La Nouvelle Revue*, 2^e année, tome 4, 1880, pages 649-653.

Un vain mot : le Bonheur ! et, ne fût-ce qu'un jour,
La fin des lois de sang et le règne d'amour !

Haine, amour, passions, souffle, orage en délire !
Ouragan de l'esprit, tords l'océan charnel !...
J'ai planté sur ma tour, comme une grande lyre,
Mon cœur, pour qu'il résonne à tous les vents du ciel,
Et le présent qu'on voit, le passé qu'on peut lire,
Tout m'a dit : « Le tourment de l'homme est immortel ! »

Eh bien donc, s'il est vrai, si le malheur nous mène,
Et quand Schopenhauer lui-même aurait raison,
Puisqu'il n'est plus ni Dieu ni roi sur l'horizon,
Tout homme libre et fier devra, quand vient la peine,
Dans la place publique ou seul dans sa maison,
Supporter fortement sa destinée humaine.

Plus de roi ni de Dieu ! plus d'espoir ni de foi !
Plus de cris vers les grands ni d'élan vers le vide !
Oui, mais ce qu'attendaient les peuples de leur roi,
Ce que cherche des yeux l'ascète au front livide,
Puisqu'au fond de l'éther sondé... rien ne préside,
L'homme, qui se connaît, l'attendra-t-il de soi ?

Non ! marche, — en sachant bien ton chemin sans issue,
Marcheur dont le seul but est d'aller en avant !
Et pour le seul plaisir de la vérité sue,
Sur la terre au soleil, sur la mer dans le vent,
Chargé des deuils sans fin de ton âme déçue,
Tourne dans ta misère, et sois l'orgueil vivant !

Car c'est là la science et tout ce qu'elle enseigne ;
La naissance et la mort sont les deux points certains !

La science parfois guérit la chair qui saigne,
Mais non les cœurs blessés par l'Idéal atteints,
Et voici maintenant l'aurore de son règne
Qui fait l'homme artisan de ses propres destins !

Ô sages d'aujourd'hui, durs comme l'injustice,
Vos aïeux la voyaient, les mages d'autrefois,
Dans le néant des dieux, la vanité des rois !
Mais, tel le vieux Moïse, — ô sublime artifice ! —
Pour qu'Israël joyeux crût en un Dieu propice,
Aux lueurs de la foudre ils inventaient des lois !

Ils songeaient : « Cachons-leur le vide du mystère !
Promettons-leur un Dieu qu'ils aimeront d'en bas,
Et quelque Heureuse Terre où diriger leurs pas ! »
Alors, s'étant juré de mourir pour se taire,
Ils proclamaient le Dieu, montraient du doigt la Terre,
Remontaient vers la foudre, et ne revenaient pas !

C'en est fait. Entre vous et les imposteurs sages
Morts d'avoir vu l'abîme en le voilant toujours,
D'autres, prêtres mauvais, fourbes à trois visages,
Négociants d'erreurs, hommes des longs discours,
Ont fait des faux Bons-Dieux de si méchants usages
Que l'homme a renié leurs dieux et leur secours !

Ah ! l'homme épouvanté fut glacé jusqu'aux moelles,
Quand, chassant du parvis les prêtres sensuels,
Las de tendre sans fin les mains vers les étoiles,
Il chercha d'où venait la voix des Immortels,
Et ne vit rien du tout derrière les autels,
Et reconnut qu'Isis était faite de voiles !

Ô prêtres ! vous aviez pourtant un beau devoir !
Vous le saviez, le mot légué par le génie,
Ce mot NÉANT, qu'ont vu, suant de désespoir,
Moïse au mont Nébo, Christ à son agonie,
Et vous deviez, tout pleins de l'angoisse infinie,
Pâles de l'avoir vu, nous garder de le voir !

Vous avez oublié la mission sublime
Et cette charité qui faisait croire aux dieux !...
Maintenant, nous sentons les souffles de l'Abîme,
À l'heure où l'on priait, passer dans nos cheveux !
Les hommes vous aimaient... Vous avez fait un crime,
Sachant un tel secret, de rire devant eux !

Soit. J'irai libre et seul, levant au ciel la face,
Dans l'orgueil et l'horreur de mon isolement !
Je sais que l'on ne peut atteindre, quoi qu'on fasse,
La Justice, vaine ombre, et, pas même un moment,
Contempler l'Idéal, bonté, puissance et grâce,
Dont pourtant le désir me suit obstinément !

Soit. Je vivrai pareil à ceux de mon époque,
Abandonnant le rêve et l'espoir infinis ;
Je sais ce que l'on aime et de quoi l'on se moque ;
Je sais trop que les dieux, inventés, sont bannis !
Ce n'est qu'un bien possible et réel qu'on invoque,
Et c'est un grand travail qui veut des bras unis !

À l'action ! Il faut des bras, des cœurs, des têtes !
Il faut aider le peuple en son labeur trop dur,
Et faire un bien terrestre, en oubliant l'azur !
Ah ! j'ai senti pourquoi les bannières de fêtes

Au mot de LIBERTÉ flottent dans l'air plus pur...
Mais que ferons-nous là, misérables poètes ?

Rêveurs aux bras lassés, vos temps sont révolus ;
Les beaux âges, les temps des dieux furent les vôtres ;
L'action va parler et vos livres sont lus ;
Vous aimez trop votre art inutile et point d'autres ;
L'enthousiasme est mort, ou ne veut plus d'apôtres ;
La patrie en travail ne nous écoute plus !

Non ! si je m'étais cru, j'en serais mort de honte !
Non, vous ne mentez pas, rimes au timbre d'or !
Rythme qui fais plus beau tout ce que l'on raconte,
Viens dire, ô Poésie, à l'Avenir qui monte
Comment tu sais garder les gloires de la mort,
Et que les Vers français, c'est la patrie encor !

Viens le redire à moi qui me plains et qui doute ;
Dis que tous auront place à ce soleil nouveau ;
Qu'en forgeant du réel on peut rêver le Beau,
Et que le voyageur, tout en suivant sa route,
Comme le paysan lorsqu'il laboure, écoute,
D'un cœur réconforté, la cigale ou l'oiseau ;

Et qu'en ce temps où l'homme est seul avec lui-même
Si dédaigneux du ciel qu'il renonce au blasphème,
Tu sauras lui donner, s'il t'écoute et s'il t'aime,
Ce que ne donnent pas les rois ni les dieux vains,
Ce but mystérieux de nos cœurs incertains :
L'impossible en un rêve, et l'oubli des destins !

À partir de 1889, notamment avec *Le Père Lebonnard et Smilis*, puis avec ses romans *Le Pavé d'amour* (1892), *l'Ibis bleu*

(1893), *Fleur d'abîme* (1894), *Tata* (1901), Jean Aicard est classé parmi les auteurs « idéalistes » : « Jean Aicard est en effet un idéaliste, un poète du soleil, un esprit toujours planant haut, n'admettant jamais de descendre à aucune des vulgarités réalistes ; il chante toujours en plein ciel, et le ciel de là-bas est toujours d'azur²⁰⁴ ».

Par touches successives, il tente de préciser le concept :

Il y a des pères de famille parmi ses amis ; il y a des instituteurs, des écrivains. Qu'ils interprètent cette vie et cette mort ; qu'ils disent comment la douleur de la chair et de la pensée est diminuée dans l'homme, — supprimée même, — dès qu'on pense aux autres. L'effort d'oubli de soi, dans l'intérêt d'autrui, a cette récompense soudaine : l'oubli (fût-il momentané), des pires douleurs qu'on souffre. L'idéal que nous créons, à force de s'exprimer et de se faire aimer, devient réalité, se fait chair, dans les hommes futurs, par l'éducation. Voilà l'évolution ; voilà Dieu peut-être²⁰⁵.

Votre négation, à vous, catholique, n'est qu'une forme du doute ; votre doute n'est qu'une colère de l'espérance impuissante à se prouver à elle-même sa légitimité. Si fort vous indignes l'injustice que vous donnez, par votre indignation même, la plus haute idée possible de la justice. Dans votre église privée de Dieu, tout est divin. La prière y sanglote encore au pied des autels dépouillés, et l'idéal humain, sorti de votre cerveau, est la réalisation commencée d'un dieu qui s'ignore²⁰⁶.

²⁰⁴ GUILLEMOT (Maurice), « Jean Aicard », *L'Écho de la semaine*, 2^e année, 1889, « Portraits contemporains ».

²⁰⁵ AICARD (Jean), « Un Juste », *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3493, dimanche 11 mai 1890, page 1, colonnes 1- 2 ; discours prononcé sur la tombe de Michel Reynaud, chirurgien de marine en retraite, savant et philanthrope.

²⁰⁶ AICARD (Jean), « Une âme moderne, Pierre Loti », *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3186, mercredi 20 mai 1891, page 1, colonnes 1-3.

Au fond du ciel, noir encore, de la science, une première étoile a pointé. C'est — chose étrange — celle de Bouddha, celle de Jésus, mais qui n'est plus un astre mystique. *Ave maris stella*. C'est l'étoile du marin, qui mène au port. Et si c'est encore trop de dire que cet idéal positif brille au ciel comme une étoile, mettez que ce soit un phare élevé sur le roc, secours et protection des naufragés. Allumé par les hommes, ce feu peut-être n'en est que plus beau. Salut, étoile de la mer, Sympathie humaine, Pitié efficace ²⁰⁷ !

La science, vous le savez, se passe de cœur, puisque, au bout du compte, elle tend à nier la justice sous prétexte qu'elle a constaté partout, en dehors du cerveau humain, le droit du plus fort comme la loi des univers. Elle ne reconnaît nulle part l'idéal de justice, de pitié, d'amour, sorti de la pensée des hommes, sa qualité de fait physique aussi réel que s'il était matériel. Songez pourtant que l'action, les gestes des corps ne sont point des corps et ne sont niés par aucun esprit. Eh bien l'idéal, qu'est-ce autre chose que l'acte ou le geste des cerveaux humains et n'est-il pas rendu visible, réel, dans la trace profonde de charité, de pitié, d'amour, gravée au front même des civilisations les plus industrielles, les plus scientifiques ²⁰⁸ ?

Ceux-là, jusqu'ici, ne pouvaient que l'implorer, que la mendier, la pitié. Voici qu'ils y ont un droit reconnu ! Ce droit du plus obscur des moujicks, le plus puissant des princes le salue et le confesse, parce qu'il le sent venu d'une origine très mystérieuse. Ce droit nouveau possède la force impondérable mais

²⁰⁷ AICARD (Jean), « Pierre Loti à l'Académie française », *Le Temps*, 32^e année, n° 11279, jeudi 7 avril 1892, page 3, colonnes 3-5.

²⁰⁸ AICARD (Jean), « Les distributions de prix à Toulon », périodique non identifié, mercredi 27 juillet 1892.

sûre de l'Idéal, sorti pourtant des forces physiques, qui, étonnées, reculent devant lui, se demandant si ce qui vient d'elles n'est pourtant pas d'une autre essence ! Cet idéal, nul ne l'explique, ni le théologien, ni le philosophe, ni l'athée, — pas un savant ! — mais tous le constatent et l'approuvent. Tous le servent par avance, même les soldats. C'est comme un nouveau Messie invisible, et ce n'est que la réalisation secrète, le secret triomphe du fort et suave Nazaréen. Il n'y a pas de civilisation possible sans cette fleur invisible d'humanité. Arrachez-la, tout est sans grâce : la barbarie recommence. Cultivez-la, elle dégage la lumière. Autour d'elle, il n'y a plus de terreur dans les ténèbres aveugles. La vie expliquée appelle la vie ²⁰⁹...

« L'idéal est la fleur même de la force équilibrée. Certains grands esprits se sont faits les champions de la réalité dans l'art, croyant que le monde abandonnerait facilement l'idéal. Vains efforts ! Même le plus grand d'entre eux, dans ses ouvrages nouveaux, sur la pyramide de son œuvre réaliste, allume le phare de l'idée généreuse et rédemptrice. Spiritualiste ou non, acceptons matière et pensée. Il n'y a plus de poésie dans les nuages — mais aussi il n'y a aucun homme travaillant pour son bien-être matériel — qui puisse se passer de l'idéal, qui représente l'amour, le progrès et la justice. Sans l'idéal, il n'y a pas d'espoir dans un avenir meilleur ! ²¹⁰ »

Dans le ciel de la légende et de la poésie, il y a encore une petite étoile, un idéal, mais on dit que le ciel de la science est

²⁰⁹ AICARD (Jean), « L'âme russe », *Le Gaulois*, 27^e année, 3^e série, n° 4069, vendredi 13 octobre 1893, page 1, colonnes 1-2.

²¹⁰ « Les fêtes franco-russes à Toulon », *L'Avenir d'Aix-les-Bains*, 11^e année, n° 63, dimanche 15 octobre 1893, page 2, colonnes 1-2 ; article signé « Laif ».

noir, qu'il n'y a plus d'espérance. Tous les hommes, autrefois, sentaient, au-dessus de leur tête, loin, très loin, dans l'inconnu, une puissance secourable et attentive en laquelle, à l'heure qu'il est, beaucoup n'ont plus foi. En sorte qu'on a pu dire que l'humanité tout entière, c'est le grand orphelin. Si ce mot mélancolique se trouve juste, oh ! alors, plus que jamais, bien plus qu'avant, il faut apprendre aux frères, il faut apprendre aux orphelins que nous sommes, à s'aimer les uns les autres. Il faut en un mot, pour remplacer la paternité divine, qui demeure inconnue, fonder décidément l'humaine fraternité ²¹¹.

En donnant à l'homme la conscience de sa force, vous prétendez lui donner conscience de la justice, c'est-à-dire de l'idéal. Et qu'est-ce que l'idéal ? Une des plus belles définitions modernes en a été donnée par un Français : l'idéal c'est l'aube lointaine du juste. Et il ajoute : c'est la foi, c'est que partout, dans l'avenir, le fort devra protection au faible ²¹².

— Je n'en ai jamais cherché d'autre. Il y a un idéal humain accessible et consolant ; il y a un idéal réalisable. L'humanité en vit ; il s'appelle amour, solidarité, pitié ²¹³.

Poésie veut dire idéal. Idéal est un mot qui signifie, pour les réalistes : « ce qui n'existe pas et ne peut pas exister, le rêve inutile et vain, le faux, ce qui ne se peut observer, ce qui ne

²¹¹ Allocution de Jean Aicard à l'assemblée générale de l'orphelinat de la Seine, mars 1894, tiré à part, page 30.

²¹² Discours de Jean Aicard au Congrès international athlétique, prononcé le samedi 16 juin 1894 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Discours reconstitué et publié *in extenso* par Dominique Amann dans *Aicardiana*, n° 1, mars 2013, pages 61-76.

²¹³ Interview de Jean Aicard, *L'Éclair*, 9^e année, n° 2658, samedi 7 mars 1896, « L'actualité », page 1, colonne 5.

tombe pas sous les sens ». — Ce mot ne semble en aucun cas vouloir dire pour eux : « ce qui, n'existant encore que dans l'idée, peut prendre forme d'art ou devenir réalité vivante ». Pour eux, il signifie quoi ? « une *idée en l'air*, une chimère souvent un peu ridicule, toujours décevante ; un beau facile à imaginer, une fiction à l'usage des niais, des bourgeois bêtes et des filles publiques, chanteuses de romances ». — Bien plus, le seul mot *idéal* annonce une tendance vers je ne sais quel spiritualisme nécessairement désarmé de preuves positives ; il implique une sorte de foi virtuelle, une espérance sans objet définissable, que l'esprit rationaliste, sceptique, ironique, positif, matérialiste du siècle réproouve. Les naturalistes ou les réalistes ont la prétention d'être, en littérature, les représentants de la Science, c'est-à-dire qu'ils entendent ne donner comme champ à leur pensée que le domaine des réalités visibles, tandis qu'au contraire la grande pensée, inexplicable hippogriffe, saisit l'espace insaisissable, plonge aux profondeurs, et, quelquefois, scientifique sous le nom d'intuition, éclaire, avec le rayon jailli de ses yeux, des abîmes d'au-delà, où l'on sent bien que « les possibilités sont infinies ». [...]. Il n'y a qu'un immortel, et c'est l'Idéal ²¹⁴.

Les haines de partis clivent la France et le monde. L'unanimité des sentiments se cherche et ne se retrouve plus. Les chefs, qui devraient l'exemple, ne le donnent pas toujours. La préoccupation de l'intérêt individuel les trouble parfois ; la peur des responsabilités les paralyse. Et les poètes vieillissants s'aperçoivent que l'idéal, avant d'être social et politique, doit être intellectuel et moral. J'entends que nulle forme politique n'a le don de communiquer à ses serviteurs, c'est à-dire à ses chefs, les vertus qui forment son idéal.

²¹⁴ AICARD (Jean), « L'immortel », *Le Figaro*, 42^e année, 3^e série, n° 210, mardi 28 juillet 1896, page 1, colonnes 1-3.

L'idéal républicain, comme tout autre, est affaire de probité individuelle. L'honnêteté n'est jamais de la politique : c'est de la morale²¹⁵ !

Par son essence même, la poésie est l'expression naturelle des idéals de droit, de justice, de charité, de bonté, dont le monde semble d'avoir une révélation nouvelle sous l'éclair des incendies allumés par la torche de la hideuse Bellone allemande, parmi le tumulte des cataclysmes sans nom qui secouent la terre. On dirait que, dans l'ébranlement de tout, les sons ordonnés de « la lyre » ont quelque chose de rassurant et de nécessaire. Au milieu des bruits d'épouvante, les âmes semblent appeler comme les petits enfants le rythme des berceuses qui donnent les bons rêves²¹⁶.

Sans doute nos hommes d'État, nos philosophes, nos grands poètes, nos romanciers, font resplendir l'idéal de France, c'est-à-dire l'idéal du monde ; mais, cet idéal, ce n'est pas eux qui l'ont montré au peuple ni qui le maintiennent dans les cœurs populaires. Pour cette tâche, leur langage de lettrés est trop raffiné. Amours, générosité, fierté sans jactance et bonté ; l'idéal de France est né de l'Évangile, ce livre qui fut d'abord une tradition orale et qui s'exprime en un langage simple, naturel, et en images familières.

Ce qui maintient l'idéal humain, le rêve d'entraide, de bonté, d'humanité, c'est la poésie populaire, c'est la chanson, celle

²¹⁵ AICARD (Jean), Discours prononcé à la distribution des prix au cours secondaire de jeunes filles de Toulon, *La Méditerranée*, 15^e année, 5 août 1897, page 2, colonnes 2-3.

²¹⁶ AICARD (Jean), lettre à Adolphe Brisson, écrite de Solliès-le-Vieux le 20 janvier 1917, publiée par *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1754, 4 février 1917, page 119, colonne 3 et page 120, colonne 1.

qui dit la vie cordiale, les émotions de l'amour sans analyse, l'acceptation du labeur quotidien, et les beautés de la terre, des forêts, des blés nourriciers, des eaux murmurantes, de toutes les forces naturelles soumises à l'homme²¹⁷.

En mars 1909, en s'adressant aux grands élèves du collège parisien Stanislas, Jean Aicard eut l'occasion de développer les composantes principales de son idéalisme, en montrant notamment qu'il conviait à la bonté et à la politesse²¹⁸.

D'une manière générale, Jean Aicard fit sienne la belle pensée en forme de « béatitude » qui orne le tombeau du grand savant Louis Pasteur :

HEUREUX CELUI QUI PORTE EN SOI
UN DIEU, UN IDÉAL DE LA BEAUTÉ
ET QUI LUI OBÉIT
IDÉAL DE L'ART, IDÉAL DE LA SCIENCE
IDÉAL DE LA PATRIE
IDÉAL DES VERTUS DE L'ÉVANGILE²¹⁹

²¹⁷ AICARD (Jean), « Discours hommage à Pierre Dupont », octobre 1920, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, pièce n° 418, manuscrit autographe, 14 feuillets. Le texte cité est pris à la page 1.

²¹⁸ Ce discours est publié *in extenso* dans l'annexe II, pages 195-203.

²¹⁹ AICARD (Jean), « Le tombeau de Pasteur », *Le Petit Marseillais*, 29^e année, n° 10440, mardi 29 décembre 1896, page 1, colonnes 1-2. — Louis Pasteur et son épouse reposent dans une crypte creusée sous l'entrée de l'Institut Pasteur à Paris. L'inscription ici citée orne plafond de l'escalier qui conduit au tombeau.

CONCLUSION

Au long de ce parcours dans la pensée philosophique de Jean Aicard, j'ai tenté d'explorer son humanisme au travers du concept de « pitié » en illustrant plus particulièrement trois étapes de la construction poétique de cette notion qui imprègne, par ailleurs, toute son œuvre, notamment dans son théâtre et ses romans. Et si notre écrivain en a formé le cœur de sa pensée, c'est qu'il était porté par une réflexion idéaliste à la recherche d'un Absolu métaphysique.

Au travers des définitions qu'il a données ou des conceptions qu'il a développées, Jean Aicard n'a poursuivi qu'un seul but : participer au progrès spirituel de l'humanité en montrant qu'elle avait plus à gagner en se divinisant elle-même, en recherchant son Idéal, plutôt qu'en acceptant le Dieu tout fait des religions monothéistes occidentales.

Certes, tous les idéalistes réunis n'ont pu donner une définition définitive de l'Idéal, qui reste donc un Inconnu, un Inaccessible, mais qui, de ce fait, est aussi un Graal objet d'une quête perpétuelle, un appel permanent à s'élever dans les plus hautes sphères de la pensée humaine.

Et pour avoir chanté la pitié en idéaliste, avec le langage de la poésie, Jean Aicard a bien démontré la pertinence de ces magnifiques maximes du philosophe Joseph Joubert, un ami de Diderot et de Chateaubriand :

« On n'est bon que par la pitié.

« Il faut donc qu'il y ait quelque pitié dans tous nos sentiments pour qu'ils soient bons, même dans notre indignation, dans nos haines pour les méchants. ²²⁰ »

²²⁰ JOUBERT (Joseph), *Pensées*, page 53.

ANNEXE I

HENRI NER

Jean Aicard et la poésie philosophique ¹

Dans les siècles profondément religieux, la philosophie est l'apanage de rares adeptes que le peuple, toujours respectueux de ce qu'il ne comprend pas, admire de loin sans s'intéresser à leur œuvre. Que leur demanderait-il, en effet ? N'a-t-il pas, sur toutes les grandes questions qu'ils agitent, en termes savants et difficiles, des réponses simples et à sa portée dans son humble et sublime catéchisme ? On n'a que faire d'un pilote quand on se croit au port.

Il n'en est pas de même, aux époques où la foi se meurt. En attendant qu'une espérance nouvelle tombe de la bouche de Dieu, l'homme — qui ne vit pas seulement de pain — réclame la parole consolatrice à tous ceux qu'il a l'habitude d'écouter, parce qu'ils le charment ou qu'ils l'élèvent. Et tandis que derrière la barricade des termes techniques, le philosophe de pro-

¹ NDLR : NER (Henri, plus connu sous son pseudonyme *Han Ryner*), *Jean Aicard et la poésie philosophique*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 57, pièce n° 60, manuscrit, 12 folios. Manuscrit inédit, non autographe mais portant des corrections de la main de l'auteur. Texte non daté, écrit juste après la parution du *Dieu dans l'homme* publié en 1885.

fession reste de plus en plus isolé au milieu de ses doctrines cruelles, le poète, ce charmeur, voit une douleur à calmer et s'efforce de l'endormir par ses chants.

Que sommes-nous ? Que pouvons-nous espérer ? se demande-t-il si son esprit est porté aux grandes spéculations, s'il se sent métaphysicien. Et à la métaphysique, ce chaos confus d'idées qui parfois semblent vagues parce qu'elles sont grandes, mais qui le plus souvent paraissent grandes parce qu'elles sont vagues, il emprunte, comme Hugo, des images qui veulent être infinies et ne sont qu'indéfinies, ou comme Sully-Prud'homme, des pensées abstraites que la poésie ne parvient pas toujours à rendre vivantes.

Aussi au poète métaphysicien — pour si sublime que soit son rêve ; pour si nombreuses que soient les beautés sévères de sa forme — nous préférons le poète moraliste qui, abandonnant les recherches insolubles et inutiles, se pose cette seule question : Que devons-nous faire ? Nous l'aimons même lorsque, comme Musset, uniquement tourné vers un passé bien mort, il pleure sur les ruines et maudit l'homme puissant qui a fini de démolir l'édifice chancelant et lézardé. Nous l'aimons surtout quand, comme Jean Aicard, il s'efforce de prédire l'avenir et par ses prédictions de le construire.

I

Ennobler la poésie en la faisant morale, servir la morale en la rendant poétique, fut certainement une des premières ambitions de Jean Aicard. Dans un recueil qu'il publia à l'âge de dix-neuf ans, *Les Jeunes Croyances*, cette noble aspiration se fait déjà remarquer. Songeant à nos croyances écroulées, il veut les remplacer par l'amour. *Aimer, est la moitié de croire !* Telle est l'épigraphe qu'on trouve en tête de son premier livre.

Cette tendance philosophique est plus marquée encore dans un poème populaire, dont la langue d'une simplicité savante, peut être comprise du plus ignorant et admirée du plus exigeant, dans *Miette et Noré*. Chaque *chant* y est précédé d'un *prélude* qui est le plus souvent « la pensée philosophique, parfois mère du chant, parfois née de lui. » Les morceaux les plus remarquables à ce point de vue sont : *Le Pressoir, De Profundis, l'Humanité*. Le poète nous compare aux grappes de raisin, qu'on presse, qu'on foule, qu'on broie,

Pour faire de la joie.

Telle,

Sous un écrou qui serre,
L'Humanité se tord,
Pleurant de misère
Et saignante à la mort.

Contre le mal, quel remède employer ? Inutile de tenter une fois de plus la prière et d'attendre d'une puissance supérieure le miracle qui guérit. On n'a que trop essayé de ce moyen.

Et tous ont crié, pleurant tous ensemble :
« Réponds, Dieu clément ! »

... Tous ont attendu dans les tabernacles
Que Dieu répondît,
Par sa grande voix, la voix des miracles,
À l'homme maudit...

Mais tous vainement, l'oreille à la porte,
Ils ont écouté...
« Justice du ciel, serais-tu donc morte
Dans l'éternité ? »

Non, pas d'espoir frivole. La loi fatale mène tout, êtres et choses. Sachons-le et prenons-en notre parti.

C'est la Force, et non la Justice
Qui tourne sur l'étrange essieu,
Tendresse, pitié, sacrifice,
Sont verbes inconnus de Dieu !

C'est en nous seuls que nous devons chercher un secours, en nous seuls que nous pouvons le trouver :

L'Homme seul — la vie est étrange ! —
Sur tant d'êtres en lutte entre eux,
Parfois, s'il le veut, se dérange,
Et souffre pour faire un heureux.

Et dans sa misère profonde
C'est par là que le plus obscur,
Juste — est plus grand que le grand monde
Et plus sublime que l'azur !

Cependant *Miette et Noré* est surtout et avant toute une œuvre populaire. L'action y tient une grande place ; la couleur locale — la couleur provençale — fait tout l'ornement de l'ouvrage et l'émotion profonde et poignante qui nous saisit est le poème lui-même. Dans un livre ainsi conçu, les réflexions philosophiques ne pouvaient être que l'accessoire.

II

Un penseur aussi puissant que Jean Aicard devait éprouver le besoin de consacrer tout un livre à l'exposition de sa philosophie.

C'est ce qu'il a fait en publiant *Le Dieu dans l'Homme* que nous allons tâcher d'analyser.

Ce n'est pas sans regrets que le poète voit s'évanouir l'antique idéal. D'après lui, les savants et les prêtres l'ont toujours su « le mot légué par le génie, »

Ce mot *Néant* qu'ont vu, suant le désespoir
Moïse au mont Thabor, Christ à son agonie.

Mais, bons et charitables, ils voulaient épargner aux hommes un supplice qu'ils connaissaient trop eux-mêmes :

Ils songeaient : « Cachons-leur le vide du mystère !
Promettons-leur un Dieu qu'ils adorent d'en bas,
Et quelque Heureuse Terre où tendent tous leurs pas ! »
Alors, s'étant juré de mourir pour se taire,
Ils proclamaient le Dieu, montraient du doigt la Terre,
Remontaient vers la foudre, et ne revenaient pas !

Malheureusement d'autres se sont servi « des faux Bons Dieux » pour l'assouvissement de passions infâmes. L'homme a renoncé à la divinité, malgré la sombre terreur qu'il ressentit quand

Il ne vit rien du tout derrière les autels
Et reconnut qu'Isis était faite de voiles.

Pouvons-nous rester ainsi dans les ténèbres profondes, sans étoiles pour nous conduire sur la mer du doute ?

Le savant le pourrait peut-être, car

Il a — se torturant lui-même, —
L'orgueil de scruter le problème.

Mais l'ignorant,

L'ignorant, en proie au savant,
Oh ! celui-là, qu'il est à plaindre,
Lorsqu'il voit son flambeau s'éteindre,
Sans voir d'où vient le coup de vent.

Pour lui, il faut un idéal. Avec quoi le construire ? Il faut un Dieu. Où le trouver ? Jean Aicard répète le cri désespéré de Musset :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu² ?

Comment répondre ? — L'histoire étonnée a déjà assisté à la genèse d'un Dieu. Interrogeons-la. Elle nous dit que ce Dieu est mort et, qu'avant de mourir, il s'est senti abandonné par la foi à son œuvre. Le poète nous fait assister à l'*Angoisse de Dieu*. Le Christ, au jardin des Olives, devient la proie d'un doute tourmentant, il se demande si la Bonne parole qu'il a prêchée à tous est la vérité. Il appelle le Père, et le Père ne répond pas. Couvert d'une sueur sanglante, il sent venir le Néant. Il pleure ; mais du moins il veut épargner ces pleurs aux autres hommes : qu'ils continuent de croire en lui, en sa Justice. Leur arracher cet espoir suprême serait une cruauté. En ce moment, l'imposteur sublime est vraiment Dieu, il est Dieu par la pitié, par la charité ; il est « divin d'humanité ».

La bonté de Jésus, chacun de nous peut l'imiter. Chacun de nous peut et doit être Dieu à son tour. Il n'a pour cela qu'à écouter son cœur. Car le Dieu qui est en nous n'est pas l'Esprit qui ne sait qu'analyser, c'est-à-dire détruire, et qui finit, au mi-

² NDLR : Alfred de Musset dans *Rolla*.

lieu de négations contradictoires, par s'aveugler lui-même ; c'est le Cœur, ce sublime médecin des maux causés par l'esprit. Telle est l'idée qui devient vivante et poétique dans la belle pièce intitulée *Le Christ à l'Edipe*.

III

C'est à la poésie à dégager ce Dieu, à nous donner

Ce but mystérieux de nos cœurs incertains
Un idéal réel.

C'est au poète à

Faire naître, parlant et chantant sous le ciel,
L'ordre et le beau, des flancs monstrueux du réel.

La véritable poésie, celle qui peut remplir ce noble rôle, n'est pas la parade théâtrale qui joue à la rime et fait, devant la foule ébahie, d'inutiles tours de force.

Non,

Chanter, c'est allumer son âme,
Et l'élever haut, toute en flamme,
Glorieuse comme un soleil.

Jean Aicard veut faire, jusque dans les moindres détails l'œuvre du poète tel qu'il le comprend ; et, pour nous donner une morale complète, il ne dédaigne pas de descendre aux préceptes particuliers. Les pièces intitulées : *Indulgence*, *À un juge sévère*, *Savoir consoler*, *Le bon travail*, montrent combien les règles de conduite les plus simples peuvent être développées

poétiquement. Nous ne les analyserons pas, car la morale de l'auteur peut, comme celle de l'Évangile, se résumer en ces mots : Aimez-vous les uns les autres !

Il est cependant un point, — le point douloureux de notre société actuelle, — sur lequel il insiste tout particulièrement. Il s'agit de la lutte des classes. Le poète l'attribue à un malentendu, qu'il faut faire cesser. Lisez *l'Ami Fritz* et le *Mendiant* ; vous y apprendrez qu'il ne faut pas passer, sans détourner la tête, devant le pauvre qui insulte à votre luxe. Ce stoïcisme fait de dédain est une injure plus cruelle que celles qu'on vous adresse. Non, secourez le malheureux qui vous montre le poing, s'il a besoin de secours. Sinon, adressez-lui du moins quelques paroles bienveillantes qui l'apaiseront. Ce que le pauvre reproche surtout au riche, c'est d'être *fier* ; si le peuple parlait un français plus pur, il dirait plutôt que le bourgeois est *bête*. Ne soyons pas *fiers*, car la bêtise est souvent un danger. L'habileté même en serait peut-être un plus grand aujourd'hui.

Et Machiavel n'a plus qu'un seul salut : l'Amour. Ayons pitié, d'ailleurs, car quiconque attaque a souffert. On ne fait pas le mal sans cause : on rend le mal.

... Pour clore enfin l'éternelle bataille

.....

Il faut dire : Pardon où l'on dit : Représaille.

L'homme est un animal imitateur : le précepte a sur lui moins de pouvoir que l'exemple. Aussi les récits de faits héroïques occupent-ils dans le livre une très large place.

Les critiques même qui n'ont pas voulu comprendre le philosophe profond qui est en Jean Aicard, admirent la façon dont il conte et la partie narrative du *Dieu dans l'Homme* est plus connue que sa partie dogmatique. Au moment de la publication du volume, on a cité partout : *Amour au drapeau*, *Le bal-*

lon du Siège, *le Mousse*. On a reconnu que ces pièces ne seraient pas déplacées dans la *Légende des siècles*. Nous n'aimons pas moins une légende très pittoresque : *Ce que le bœuf disait à l'âne* ; ou encore l'histoire de ce *Forgeron* qui, parce qu'il avait fait honnêtement son travail, recommençant son dur labeur quand la barre de fer déjà forgée avait une paille, sauva un régiment entier.

Mais nous aurions tort d'insister sur un point que nul n'ignore et de plaider longuement une cause gagnée d'avance. Nous avons voulu seulement, dans ce rapide travail, mettre en lumière un côté trop méconnu du talent de Jean Aicard et chercher la place qu'il doit occuper parmi les poètes qui sont des penseurs.

Comme Musset, qu'il reconnaît d'ailleurs pour son maître, Jean Aicard cherche dans son cœur et sa poésie et sa philosophie. Mais tandis que l'un, mal préparé par la peinture d'un milieu vicieux et corrompu se plonge en des tristesses sans fond et n'a plus d'espoir qu'en un Dieu auquel il ne croit pas ; l'autre, qui a étudié d'abord l'humanité simple et bonne dans le paysan de nos campagnes, trouve une suprême consolation dans la vue de l'homme, de l'homme qui est Dieu et qui est le seul Dieu.

Henri Ner

ANNEXE II

JEAN AICARD

Bonté et Politesse ¹

MESSIEURS,

Je suppose que si l'honneur de vous présider échoit aujourd'hui à un poète qui s'est toute sa vie réclamé du titre d'idéaliste, c'est que (sachant bien qu'il ne pourrait vous quitter sans vous adresser quelques paroles) – vous avez désiré qu'un instant il vînt vous parler des choses que vous aimez avec lui.

On dit beaucoup que notre époque est réfractaire à tout idéalisme. On dit que la bonté est partout mise en oubli par des générations qui, pressées de conquérir toutes les satisfactions matérielles, se bousculent et s'entr'écrasent sans prendre la peine de s'en excuser ; on dit que la politesse ne se rencontre depuis longtemps ni dans les wagons, ni dans les autobus. Elle ne court pas les rues.

Si tout cela est vrai, il devient opportun de parler bien haut d'idéal, de bonté et de politesse, entre nous qui aimons encore ces choses surannées.

¹ NDLR : AICARD (Jean), *Bonté et Politesse*, allocution adressée aux élèves du collège Stanislas le 21 mars 1909 ; publiée dans CALVET (Jean), *La Prose de Jean Aicard*, section VI « Essais », pages 237-243. Une ébauche sans titre aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, pièce n° 230 « Vieux vers et v. prose » ; manuscrit autographe, 15 folios.

Messieurs, ne laissons pas affirmer par les sceptiques que l'idéal c'est ce qui n'existe pas et ne pourra jamais se réaliser dans la pauvre nature humaine, considérée comme à tout jamais méprisable.

Ceux qui parlent ainsi ne s'aperçoivent pas que leur mépris ne peut exister qu'en vertu d'une comparaison tacite mais idéaliste entre l'humanité qu'ils condamnent et une humanité meilleure qu'ils rêvent en dépit d'eux-mêmes.

Aussi est-on quelquefois idéaliste inconsciemment, et c'est la moins bonne manière.

Constatons d'abord que la vie est idéaliste dans son essence.

L'éternel désir, l'éternelle espérance d'un « mieux » hypothétique la renouvellent sans cesse. Les esprits les plus matérialistes affirment que telle est la loi de l'évolution physique des êtres.

Il serait étrange de voir les mêmes esprits contester à la vie consciente le privilège de concevoir un idéal et de s'embellir peu à peu de son rêve, comme on voit passagèrement le regard humain s'embellir tout à coup d'une pure émotion de l'âme.

Qu'est-ce donc que l'idéal ? Ce qui n'est encore que dans l'idée, un devenir possible ; et il y a de faux, de mauvais idéals — mais quand nous disons l'idéal tout court, nous entendons — n'est-ce pas ? — celui qui dépasse encore et toujours la plus noble vie humaine.

On accuse cet idéal lui-même de bien des méfaits. La vision de beautés imaginaires, plus ou moins réalisables, détourne fâcheusement, dit-on, l'idéaliste des vulgaires besognes quotidiennes, le rend inapte à la vie commune, à la banale action nécessaire, le conduit à l'impuissance par le dégoût de ce qu'il voit et par l'orgueil qu'il éprouve d'être le créateur solitaire des plus chimériques beautés.

Un idéal qui peut entraîner l'égoïsme à de telles erreurs n'a pas été revu et corrigé par le cœur ni par la raison ; il n'a pour

lui qu'une beauté païenne ; il a oublié de se tremper aux sources délicieuses de la sympathie humaine ou évangélique.

L'idéal vrai n'entraîne point l'homme, non pas même l'artiste, non pas même le savant de génie, à un isolement stérile. Il impose au contraire le sentiment profond de l'unité de la vie universelle, c'est-à-dire de la solidarité ; il impose la pitié, la charité, la bonté... et même la politesse. Rappelez-vous ce cri de Sully Prudhomme :

Un Songe

Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.
Le tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même.
Et le maçon m'a dit : Prends ta truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés ;

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne se peut vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés².

² NDLR : PRUDHOMME (Sully), *Poésies de Sully Prudhomme, 1866-1872*, « Les épreuves. Action », page 51. — Le poème est cité ici d'après cette édition.

L'idéal bien compris relève, aux yeux des travailleurs, leur tâche quotidienne. Il leur apprend que servir, rendre des services, est une dignité. Il leur montre les nobles responsabilités que comportent toutes les besognes humaines, car toutes se relient entre elles, chacune étant nécessaire à toutes les autres. Le poète dont je viens de vous citer le beau sonnet devenu populaire, disait fréquemment : « chacun de nous a un moyen bien simple d'assurer la grandeur de la patrie, et c'est d'exécuter pour le mieux, chacun de son côté, notre métier quel qu'il soit ».

Aussi la plus humble des tâches est une contribution à cet idéal : la grandeur, la gloire d'un pays.

Faute d'idéal, les civilisations les plus scientifiques, à leur apogée même, ne sont que des barbaries perfectionnées, plus redoutables et moins estimables que la sauvagerie préhistorique.

Que si l'idéaliste vient à se montrer orgueilleux de lui-même, il est facile de le réduire à l'humilité. Disons-lui bien vite qu'un beau désir d'être sage ne suffit pas à nous donner la sagesse. En vérité, ce serait trop commode. Nul n'a prétendu qu'être idéaliste fût un mérite ; ce n'est qu'une aspiration, une tendance, et le mérite ne commence qu'au moment où la tendance et l'aspiration réagissent contre les instincts par un effort vraiment actif, sincère et soutenu.

L'idéaliste, le rêveur de chimères, si haut qu'il ait placé son rêve, n'est qu'un homme, et rien d'humain ne lui est hélas ! étranger. C'est même la raison pourquoi il a conçu l'idéal. Il s'est regardé dans son humanité faible, instinctive, misérable — et c'est par mépris de ce qui en lui est trouble et obscur qu'il a rêvé beau, rayonnant et pur ; mais son rêve ne saurait le transformer d'un coup, comme par miracle ; l'étoile ne peut que le diriger dans la nuit où tant d'autres cheminent au hasard ; il va du moins, lui, vers une clarté.

Rappelez-vous le magnifique vers du père des poètes modernes, Victor Hugo :

Du fond de l'idéal c'est Dieu qui nous fait signe.

C'est surtout à la bonté que l'idéal nous convie ; mais prenons bien garde que toutes les bontés ne sont point également recommandables.

La bonté naturelle, purement instinctive, peut être vaine ou même dangereuse, parce qu'il lui arrive de contrarier, ou même d'empêcher la justice ; elle est suspecte.

L'idéale bonté exige l'éducation de la bonté naturelle. Savoir ne pas se laisser emporter au hasard par la bonté impulsive, c'est-à-dire égoïste, par le plaisir qu'on éprouve à plaindre et à soulager en soi la souffrance d'autrui, voilà la bonté utile, surveillée qu'elle est par l'intelligence et la raison. Et peut-être n'y a-t-il de bonté estimable que celle qui sait s'allier à la justice dont elle humanise les arrêts sans y mettre obstacle. Savoir même ne point paraître bon, afin d'être juste c'est le chef-d'œuvre de la bonté éclairée, son sacrifice divin, car c'est ainsi que, plus douloureuse, elle se transfigure en idéal générateur de bien.

Bonté juste, pitié efficace, êtes-vous des idéals de tous points réalisables ? Non, certes ; mais n'est-il pas admirable que cette innombrable humanité, si imparfaite, puisse concevoir un rêve utile d'irréalisable perfection ?

Messieurs, il faut être idéalistes ; il faut essayer d'être bons et — c'est encore un idéal — il faut être polis.

Politesse, urbanité, civilité, — qu'est cela ? sinon civilisation, c'est-à-dire réalisation partielle de l'idéal social ?

N'oublions pas que politesse signifie, au fond, domination de soi, effort de bienveillance quand même, respect des autres, de leurs opinions, de leur conscience, de leur noble valeur, parfois

au contraire de leur misère morale, et toujours et partout, tout simplement, respect de la figure humaine.

La politesse revêt parfois, en les rendant plus mordantes, la malice, l'ironie, la cruauté même des méchants ; mais du moins leur masque qu'elle leur impose rappelle à tous et à eux-mêmes qu'il est mieux d'être bienveillants et aimables.

La politesse peut devenir la forme expressive d'une habituelle bonté, qui pudiquement répugne à dévoiler ses trop vifs attendrissements ; elle prête aussi parfois une allure enjouée aux plus magnifiques héroïsmes. Elle est une gloire chevaleresque, bien française... Nous avons ici le droit et le devoir de saluer au passage le panache de Cyrano.

Avouons cependant, messieurs, que ce n'est plus le temps aujourd'hui, et je le déplore, d'aimer avec excès la politesse : elle est devenue un idéal trop périlleux. Une anecdote va vous expliquer ma pensée sur ce point.

Avant le règne de l'auto, on a pu voir un jour ceci. Un vieillard, d'ailleurs illustre, dans un omnibus parisien se trouvait assis à côté d'une voyageuse d'un certain âge et qui lui était inconnue.

Quand elle fut pour descendre, l'homme de génie se leva, descendit avant elle du lourd véhicule et, piétinant dans la boue de la rue, il tendit à la dame sa main courtoise. Il comptait bien, et sans même y songer, que le conducteur très poli lui donnerait, par égard pour ses beaux cheveux qui étaient tout blancs, le temps de remonter en voiture. Vous devinez qu'il n'en fut rien. Tandis qu'il saluait très bas, les chevaux repartirent au grand trot et le pauvre grand homme, c'était M. Michélet, regarda piteusement s'éloigner l'omnibus où pas une seule personne ne put imaginer une seconde qu'il était la victime naïve de sa courtoisie. Il y a, en effet, à notre époque, des choses tout à fait invraisemblables... Eh bien soyons polis quand même, le

plus longtemps possible, messieurs, dussions-nous quelquefois rentrer chez nous à pied.

Il ne faut pas tout concéder au siècle de l'arrivisme, ah ! mais, non !

Messieurs,

... Un de vos maîtres a bien voulu me demander de ne pas vous quitter sans vous avoir cité une vingtaine de vers où j'ai tenté d'exprimer quelque chose de nos communes aspirations.

Les voici :

Un pour tous.

Et ne dis pas : « Seul pour le nombre,
Quel bien fera mon humble amour ? »
Que chacun soit flambeau dans l'ombre :
Les ténèbres verront le jour.

Ce matin, dans la fourmilière,
La pluie a fait l'éboulement ;
La tribu des fourmis entière
S'est mise à l'œuvre — vaillamment.

Et chaque fourmi solitaire
Ayant, sans hâte et sans délais,
Porté dehors son grain de terre,
Tout fut sauvé dans leur palais.

Que chaque homme console un homme,
Fasse un bien, donne une pitié...
Ne t'occupe pas de la somme :
Le pain sera multiplié.

Le pain ? — L'homme vit d'autre chose !
Le pain qui manque, c'est l'amour...
Que le geindre dorme, — s'il l'ose !
Toi, dans la nuit, chauffe ton four !

Laisse ton siècle — le temps coule —
S'égayer, sceptique et moqueur...
Un seul mot nourrit une foule :
À tous les cœurs suffit un cœur³ !

Un seul mot pour terminer, chers jeunes hommes. Le poète vous remercie de votre accueil cordial. Il est de ceux qui pensent que la première des gloires — la gloire idéale — n'est pas d'être admiré, fût-ce exagérément, mais d'être aimé, ne fût-ce qu'un peu...

Je vous remercie profondément des sympathies que vous m'avez témoignées et dont le souvenir réconfortant restera dans mon cœur.

*

[NDLR. — Dans l'ébauche manuscrite, Jean Aicard avait prévu de citer, au lieu du poème « Un songe » de Sully Prudhomme, cet autre poème du même recueil, exprimant la même idée :

La Patrie

Viens, ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
Mais suis les grands chemins que l'humanité foule ;

³ NDLR : AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Un pour tous », pages 113-114. Le poème est cité ici d'après cette édition. — Dans la cinquième strophe, le « geindre » est l'ouvrier boulanger qui pétrit le pain.

Les hommes ne sont forts, bons et justes, qu'en foule :
Ils s'achèvent ensemble, aucun d'eux n'est entier.

Malgré toi tous les morts t'ont fait leur héritier ;
La patrie a jeté le plus fier dans son moule,
Et son nom fait toujours monter comme une houle
De la poitrine aux yeux l'enthousiasme altier !

Viens, il passe au forum un immense zéphire ;
Viens, l'héroïsme épars dans l'air qu'on y respire
Secoue utilement les moroses langueurs.

Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes
Et comme des tambours sonneront dans les cœurs⁴.]

⁴ NDLR : PRUDHOMME (Sully), *Poésies de Sully Prudhomme, 1866-1872*, « Les épreuves. Action », page 50. — Le poème est cité ici d'après cette édition.

ANNEXE III

À la mémoire de Jean Aicard *

*Discours prononcé par Madame Paulin-Bertrand,
à l'inauguration du médaillon de Jean Aicard,
aux "Lauriers-Roses", à La Garde.*

Mesdames, Messieurs,

Puisque nous sommes réunis aujourd'hui pour nous souvenir ensemble de l'ami disparu, — et toujours présent — nous ne pouvons mieux faire que nous rappeler ses qualités d'homme et réfléchir à l'influence qu'à travers son œuvre elles doivent prendre sur l'ensemble français.

Jean Aicard eut, comme trait dominant de son caractère, la bonté. Il était bon par nature, et il fut bon par choix, après qu'il eût connu quel risque d'infériorité comporte la bonté dans la bataille de la vie littéraire et même la vie tout court.

De cette bonté, il tira l'obligation de mille devoirs qu'il jugeait essentiels dans les rapports humains, qu'il pratiqua et qui se formulent à chaque page de son œuvre. Il en tira surtout cette volonté d'être utile par son art, d'être l'éducateur qui sert son pays moralement comme le soldat sert effectivement. Ce titre d'éducateur, il aimait qu'il lui fût donné. Peut-être l'estimait-il plus beau, plus vaste, plus général que celui de poète ? Aussi,

* NDLR : *La Provence illustrée. Revue de la côte d'azur varoise*, 5^e année, n° 30, juin 1925, pages 64-65.

pour complaire au doux esprit qui sans doute est penché sur nous, est-ce de l'éducateur que nous nous entretiendrons.

Chez l'homme aux conceptions sainement réalisatrices, la préoccupation du devenir général se traduit par le dessein d'améliorer son milieu immédiat, celui sur lequel la connaissance qu'il en a lui permet d'agir avec quelque efficacité ; son milieu immédiat... c'est-à-dire sa patrie, une humanité qui est lui-même porté à son extrême puissance.

Ce devoir, si largement universel, de travailler au progressif devenir de son pays, Jean Aicard s'y est appliqué de toute sa ferveur, par le livre et par la parole. Sa patrie provençale a donné à la grande patrie, qui se l'est assimilé, par ce que les qualités françaises ont d'adéquat au meilleur de la race latine, ce bon ouvrier des œuvres de justice, de paix, d'accord humain. Il a reconnu que ces œuvres sont comme la raison d'être de la France et son apport rayonnant au fonds commun des civilisations. Aussi sa foi en les destinées de la France n'a-t-elle jamais eu sa minute de renoncement.

Aux heures les plus angoissantes, de 1914 à 1918, le coq n'a chanté pour lui que la confiance et l'espoir. Et le poète a répété ces chants. Il les a rythmés, il les a écrits ; il les a clamés dans ses conférences. Et beaucoup d'hommes, qui doutaient, écrasés d'horreur, lui ont dû le réconfort... la fierté de croire en l'avenir de la France.

Après qu'eût pris fin le grand massacre, dans la paix aux promesses encore mystérieuses, Jean Aicard ne cessa d'interroger cet avenir français, qu'il rêvait comme une suite logique et un développement harmonieux du passé. Car il faut que notre orgueil national le dise : le passé français, malgré les bassesses ou les crimes inséparables de la condition humaine, des artifices politiques, a été beau ; il a été, le plus souvent, très haut, très noble, très désintéressé. Et le peuple le sait, qui nous

a transmis son histoire, l'histoire de ses conducteurs, sous forme de si pures légendes.

La vision future que Jean Aicard eut des destins français est optimiste comme est la vision rétrospective du peuple ; et elle est optimiste précisément parce que Jean Aicard a beaucoup vécu près du peuple des campagnes provençales. Ces longues années de contact cordial et confiant de part et d'autre, ont été une lente enquête dont il jugeait indiscutables les conclusions. À cause de ce qu'il savait de l'intelligence et du cœur populaires, il affirmait que toutes leurs intuitions discernent la justice et que leur tendance constante est vers le bien. Naturellement, il y a des exceptions, des défaillances ; tels qui admirent le bien pratiquent le contraire ; mais tout cela est dû à des influences extérieures qui pourraient être annulées sans trop de difficultés. En tous cas, il lui apparaissait nettement que le peuple de France, sain, averti, volontiers ironique, est immunisé contre les théories d'outrance et de ténèbres, et que les doctrines de régression ne parviendront jamais à le rejeter vers les stades primaires, injustes et violents.

Jean Aicard envisageait donc comme assuré l'avenir de la civilisation française, pour ce motif que chaque parcelle de la masse détient une part très consciente de cette civilisation. Et sa confiance dans la masse française l'a conduit à penser qu'un appel vers la morale qu'elle pratiquait dans ses âges religieux peut encore lui être transmis. Il eut la ferme croyance qu'elle l'entendrait aisément, parce que des sonorités très pures, très claires, sommeillent en elle, que réveillera le choc des paroles harmoniques.

L'un des derniers livres de Jean Aicard, tout petit livre auquel il assignait une grande place dans son œuvre morale, « Comment rénover la France » est cet appel et cet enseignement à la conscience du peuple.

Aux parties actuelles, où les faisceaux d'âmes que formaient les religions se sont déliés, Jean Aicard dit en substance : Prenez garde que la division des esprits, c'est la mort du groupe social. Si vos enfants ne savent plus communier par le sens du divin, unissez-les par la plus haute conception purement humaine : celle d'une morale unique, comportant la connaissance et l'acceptation du devoir national, d'où découleront l'aperception et la pratique de tous les autres devoirs. Et pour que cette morale soit vraiment unique et vraiment nationale, formulez-la comme les lois, en des textes précis que les instituteurs déposeront dans la mémoire de tous les écoliers. Vous aurez rendu une base spirituelle à l'union des citoyens, qui, seule, assure votre durée.

Ayant ainsi posé le principe impératif de la morale nationale, Jean Aicard en fit ensuite comme une technique d'application. Elle forme un tout. Elle est le livre de l'Unité morale — vivant et opérant comme un fait. Ce sont les faits d'ailleurs qu'elle présente en causes ou appelle en exemples.

Le fait chrétien est à l'origine... *il est l'origine* de la morale moderne, donc des formes sociales modernes. Sans sa connaissance, l'histoire du monde, depuis bientôt deux millénaires, est incompréhensible, puisque les événements de l'histoire ne sont que les résultats matérialisés des causes morales.

« Le plus grand des livres civilisateurs, c'est l'Évangile », dit le Petit Livre. Et, en vérité, son influence, soit directement, soit par voie de réactions conséquentes, a régi tous les actes, modifié toutes les manières d'être de l'humanité. Tout ce qui sera, dans le futur des civilisations, procédera encore de lui. Jésus-Christ est donc une des forces les plus puissantes qui aient mû, et de façon durable, les destinées terrestres. Sous prétexte de neutralité religieuse, on ne saurait taire aux enfants son nom et cacher l'immensité de son œuvre humaine. Le livre de Jean Ai-

card rend au Christ sa place historique, celle qu'il semble toujours puénil de refuser à l'homme pour en priver le Dieu.

Il faut une morale, affirme le Petit Livre, et il faut enseigner cette morale. Là, Jean Aicard se fait lui-même l'éducateur. Sous forme de courtes sentences, très détachées les unes des autres, dans leurs sens particuliers mais se compénétrant par leurs bases profondes, il expose les grandes lois morales, celles qu'a prises à la primordiale conscience sociable le Décalogue ; puis il passe aux leçons sur les vices et les fautes, ce que la morale religieuse appelle le péché ; enfin sur les vertus, les obligations individuelles et celles de solidarité.

Rien n'est net, clair, pratique, comme ce petit catéchisme d'unité morale ; rien n'est plus évangélique, c'est-à-dire supérieurement et librement humain.

Il n'est pas un livre de circonstance fait à propos et à cause de la guerre. La guerre y intervient comme argument, comme démonstration, comme preuve non comme mobile nouveau des opinions de l'auteur. « Comment rénover la France » était en virtualité dans l'œuvre entier de Jean Aicard. S'il l'en a dégagé et isolé, ce fut pour apporter son effort plus direct au grand travail de reconstruction française.

Si les instituteurs de France adoptaient, d'un cœur sincère, ce petit livre, il serait pour eux le moyen tangible de concorde nationale. Il ne discourt pas sur l'obligation ou la beauté de l'union, il unit en vérité. Aux petits chrétiens, il enseigne la morale qu'ils retrouveront au catéchisme avec ses compléments surnaturels ; des autres enfants, il ferait des chrétiens socialement semblables aux croyants, c'est-à-dire de braves gens et des Français selon la France.

On ne le tient pas entre les mains sans émotion ce petit livre, ce rien de substance matérielle, qui contient de si hautes possibilités spirituelles. Sous ses espèces, vit effectivement la

formule de fraternité, celle qui, acceptée par tous en toute simplicité, réaliserait l'unité morale, la cohésion des âmes indispensables à l'avenir et au devenir d'un grand pays, surtout lorsqu'il est, comme presque toutes les patries modernes, fait de races infiniment diverses.

La France n'est indifférente à aucun peuple. Tous sont des témoins qui, avec passion — que ce soit amitié, haine ou envie — la regardent vivre. Les Français, formés par cette douce doctrine, qui emprunte humainement la pureté de l'Évangile, rendraient à ces témoins attentifs l'impression de la forte continuité française. L'unité de la patrie, dans le temps immuable et dans les hommes qui passent, ne serait pas seulement réelle, elle serait apparente. On reverrait à la France sa figure de légende : belle, noble, généreuse, courtoise, probe, désintéressée.

Et ce serait l'œuvre de notre ami, du grand juste que fut Jean Aicard.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Jean Aicard

Alfred de Vigny. Conférences de la Revue hebdomadaire, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1914, juin 1914, in-18, XVI-300 pages.

Fleur d'Abîme, Paris, Ernest Flammarion, fin mai 1894, in-18, 412 pages.

Flux et Reflux, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier relié « Ms 224 ».

Jeanne d'Arc, Paris, Académie française, 1907, 18 pages.

Jésus, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1896, in-16, 300 pages.

L'Ibis bleu, Paris, Ernest Flammarion, fin juin 1893, in-16, 492 pages.

La Chanson de l'enfant, Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages. 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-12, 240 pages. 3/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-18 soleil : édition déjà épuisée en août 1876 (*Le Siècle*, mercredi 9 août 1876). 4/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878. 5/ revue et augmentée, Paris, Guillaume Fischbacher, mars 1881, in-12. — Paris, Georges Chamerot imprimeur-libraire, décembre 1883, in-8° grand jésus, 268 pages ; nouvelle édition ornée de 128 compositions par Timoléon Lobrion et Edmond Rudaux ; second tirage en décembre 1884. — Paris, Guillaume Fischbacher, [1885], in-12. Et encore : Paris, Ernest Flammarion, octobre 1898 ; nouvelle édition en 1909, augmentée de quelques poèmes.

- Le Dieu dans l'homme*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-16. Dans cette étude, je réfère à la deuxième édition, parue la même année chez le même éditeur, 6-xvi-300 pages.
- Le Jardin des enfants*, Paris, Alexandre Hatier, mars 1914, in-16, xii- 274 pages.
- Le Livre des petits*, Paris, Charles Delagrave, fin 1886, grand in-8°, 168 pages. 2/ illustrée de cinquante-six compositions de Jean Geoffroy, Paris, Charles Delagrave, janvier 1887, in-8°, iv-176 pages.
- Le Manteau du roi*, drame en quatre actes (cinq tableaux) et en vers, avec une musique de scène de Jules Massenet, créé à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, direction Henry Hertz et Jean Coquelin, le mardi 22 octobre 1907. Jean Aicard déclara, quelques jours avant la création, l'avoir écrite « il y a trois ou quatre ans, dans le Midi ».
- Le Pavé d'amour*, Paris, Paul Ollendorff, juin 1892, in-18, 412 pages.
- Le Pèlerin*, légende de Provence en quatre actes et en vers connue par plusieurs manuscrits et mises au net dactylographiées ; non représentée, publiée dans *Aicardiana*, n° 10, 15 février 2015, pages 59-187, précédée d'une introduction par Dominique Amann.
- Le Père Lebonnard*, Paris, Édouard Dentu, 1889, in-8°, 145 pages.
- Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages ; publication faite avec les moyens réduits du temps de guerre. Première publication selon les directives de l'auteur : *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, juin 2015, avec une introduction de Dominique Amann.
- Le Témoin 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion, mars 1916, in-16, xvi-144 pages.
- Les Blessés, la Guerre, le Pigeon de Venise*, Société internationale de secours aux blessés, Comité de Toulon, Marseille, typographie et lithographie J. Cayer, 1870, 15 pages.

- Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mai 1867, in-16, 144 pages.
- Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1871, in-16, 192 pages. — L'ouvrage fut annoncé à la fin de l'année 1869, notamment par *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1^{re} année, n° 9, dimanche 26 décembre 1869, page 2, colonne 3. Mais la publication n'eut lieu qu'au début du mois de septembre 1871.
- Miette et Noré*, Paris, Georges Charpentier éditeur, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier éditeur, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages.
- Molière à Shakspeare, prologue en vers, with a literal translation*, Paris, imprimerie de Damase Jouaust, in-16, 1879, 19 pages. Texte anglais sur les pages de gauche, texte français en regard sur les pages de droite. — Cet à-propos a également été imprimé dans AICARD (Jean), *Théâtre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, avril 1911, volume I, pages 1-15 ; et dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 141-150.
- Poésies à ma douce mère*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits VIII », registre noir oblong n° 327.
- Tata*, Paris, Ernest Flammarion, fin juillet 1901, in-16, 352 pages.
- William Davenant*, comédie en un acte et en vers ; 1/ Londres, Gaiety Theater, samedi 12 juillet 1879 ; 2/ Paris, fin avril 1882. Première publication dans *Les Annales politiques et littéraires*, 28^e année, n° 1405, dimanche 29 mai 1910, in-folio, pages 532-538 ; 2/ *Aicardiana*, 2^e série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 133-137 et 153-216.

Autres auteurs

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Auguste Bobée imprimeur, 1822, in-8°, XII-638-[2] pages ; édition d'Étienne Gros, texte grec, notes et index.
- ARMAGNIN (François), *Le Dessus de mes paniers*, Toulon, éditions du Mercure de Provence, sd, in-16, 88 pages ; préface de Gabriel Drageon président honoraire de l'académie du Var ; gravures sur bois d'André Filippi, René Debray et A. Colman.
- BERGSON (Henri), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Félix Alcan éditeur, 1889, in-8°, VIII-182 pages ; thèse pour le doctorat présentée à la faculté des lettres de Paris, 1889.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand), *La Renaissance de l'idéalisme*, Paris, librairie de Firmin-Didot et C^{ie} imprimeurs, 1896, in-12, 112 pages, portrait ; conférence faite au Kursaal-Cirque de Besançon, le dimanche 2 février 1896.
- CALVET (Jean), *La Prose de Jean Aicard, étude littéraire et extraits*, Paris, librairie Alexandre Hatier, décembre 1910, in-16, 384 pages.
- HUGO (Victor), *La Pitié suprême*, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1879, in-8°, IV-144 pages.
- HUGO (Victor), *Les Rayons et les Ombres*, Genève, Charles Gruaz imprimeur-éditeur, 1840, in-18, 180 pages.
- JOUBERT (Joseph), *Recueil des pensées de M. Joubert*, Paris, imprimerie de Le Normant, 1838, in-8°, 394 pages ; publié par Chateaubriand.
- KANT (Emmanuel), *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten* « Fondements de la métaphysique des mœurs », 3/ revue, Paris, librairie Hachette et C^{ie}, collection « Classiques français », 1915, petit in-16, xxx-124 pages ; traduction nouvelle avec une introduction et des notes par Henri Lachelier.
- LAGARDE (André) et MICHARD (Laurent), *XIX^e Siècle, les grands*

auteurs français, anthologie et histoire littéraire, Paris, Bordas, 1997, in-16, 578 pages.

- LAMARTINE (Alphonse de), *Des destinées de la poésie*, Paris, librairie de Charles Gosselin, 1834, in-8°, 75 pages. Inséré comme seconde préface aux *Premières méditations poétiques* à partir de l'édition de 1849.
- MICHELET (Jules), *Histoire du XIX^e siècle. Directoire. Origine des Bonaparte*, Paris, librairie Germer Baillière, 1872, in-8°, XXIV-444 pages.
- MIRABEAU, *Œuvres*, volume V « Lettres à Sophie », Paris, Jacques-Frédéric Lecointe et Armand-Isidore Pougin, 1835, in-16, 466 pages.
- MONIER (Raoul), *Reliquiae*, édition de Henri Clouard. Voir : *Œuvres de Jean-Marc Bernard*, Paris, le Divan, 1923, in-8°, deux volumes XXIV-538 pages. Les *Reliquiae* sont publiées dans le volume I.
- NIETZSCHE (Friedrich), *Also sprach Zarathustra* « Ainsi parlait Zarathoustra » [1883-1885], Paris, Société du Mercure de France, 1898, in-8°, 474 pages ; traduction d'Henri Albert.
- NIETZSCHE (Friedrich), *Jenseits von Gut und Böse* « Par-delà le bien et le mal », Leipzig, Carl Gustav Naumann, 1898, in-8°, VIII-264 pages ; traduit par L. Weiscopef et Georges Art.
- NIETZSCHE (Friedrich), *Zur Genealogie der Moral* « La généalogie de la Morale », Paris, Société du Mercure de France, 1900, in-18, 286 pages ; traduit par Henri Albert.
- PRUDHOMME (Sully), *Poésies de Sully Prudhomme, 1866-1872*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, collection « Petite bibliothèque littéraire », 1872, in-12, 244 pages.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1755, in-8°, lxx-[2]-262 pages.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Émile ou de l'Éducation*, La Haye,

Jean Néaulme, 1762, quatre volumes in-8°, x-472-408-384-456 pages.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Genève, 1782, in-12, 226 pages.

SAND (George), *La Mare au diable*, Paris, Desessart éditeur, 1846, deux volumes in-8°, 308 + 310 pages.

SAND (Georges), *Histoire de ma vie*, Paris, Michel Lévy frères libraires-éditeurs, 1856, dix volumes in-16.

SCHOPENHAUER (Arthur), *Über die Grundlage der Moral* « Le Fondement de la morale », Paris, Germer Baillièrre, collection « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1879, in-18, VIII-196 pages ; 4/ Paris, Félix Alcan, 1891, in-16, VIII-195 pages ; traduit de l'allemand par Auguste Burdeau. J'ai consulté cette quatrième édition.

SEILLAN (Jean-Marie), *Le Roman idéaliste dans le second XIX^e siècle. Littérature ou « bouillon de veau » ?*, Paris, classiques Garnier, collection « Études romantiques et dix-neuviémistes » n° 21, 2011, in-8°, 324 pages.

Notes et Documents

Henri Bergson	221
J.-A. Mattei	231
Henri Sellier, <i>alias</i> Daniel Blangy	234

Rédacteur : Dominique AMANN

HENRI BERGSON

Henri Bergson naquit à Paris le 18 octobre 1859 d'un père juif polonais et d'une mère juive anglaise. Il passa ses premières années à Londres puis ses parents revinrent en France et Henri fit ses études au lycée Fontanes. Premier prix au concours général de mathématiques en 1877, il préféra toutefois les humanités et entra à École normale supérieure en 1878 où il réussit l'agrégation de philosophie en 1881.

Après quelques années d'enseignement en province — à Angers et Clermont-Ferrand — il soutint sa thèse de doctorat ès-lettres en 1889.

De retour à Paris, il enseigna au lycée Henri-IV. En 1892 il épousa Louise Neuburger dont il eut une fille, Jeanne.

Maître de conférences à l'École normale supérieure en 1898, professeur en 1899, professeur au Collège de France en 1900, il fut élu en 1901 à l'Académie des sciences morales et politiques puis, le 12 février 1914, à l'Académie française.

En 1921, il fut le premier président de la Commission internationale de coopération intellectuelle — qui deviendra en 1946 l'Unesco — chargée d'étudier les conditions favorables au maintien de la paix internationale.

Prix Nobel de littérature 1927, il ne put se rendre à Stockholm étant à moitié paralysé par un rhumatisme déformant qui le handicaperait jusqu'à son dernier jour.

Il renonça à tous ses titres et honneurs plutôt que d'accepter les lois antisémites du gouvernement de Vichy. Bien qu'ayant moralement adhéré au catholicisme, il n'alla pas jusqu'à la

conversion effective pour ne pas donner le sentiment d'abandonner ses coreligionnaires à l'heure de l'épreuve.

Il mourut à son domicile parisien le 3 janvier 1941.

Principales œuvres : *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), *Matière et Mémoire* (1896), *L'Évolution créatrice* (1907), *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932) ; ainsi que *Le Rire* (1900), un essai sur la signification du comique.

Jean Aicard ne semble pas avoir connu Henri Bergson — de onze ans plus jeune que lui — avant que le philosophe ne pose sa candidature au fauteuil d'Émile Ollivier décédé le 20 août 1913.

Émile Ollivier avait en effet exprimé le vœu d'avoir Bergson pour successeur académique et, dès le mois de septembre, sa veuve Marie-Thérèse se mit en campagne et tenta de rallier à sa cause un maximum d'académiciens, au premier rang desquels Jean Aicard¹.

L'Académie déclara la vacance du fauteuil d'Émile Ollivier dans sa séance du jeudi 25 septembre et Bergson posa aussitôt sa candidature... malgré la réputation de son prédécesseur dont l'action politique très contestée n'avait toujours pas été oubliée :

¹ Pour les relations entre Émile Ollivier, son épouse Marie-Thérèse et Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et les Ollivier », *Aicardiana*, 2^e série, n° 33, 15 avril 2021, pages 7-93. En ce qui concerne plus spécifiquement Henri Bergson, voir les lettres de Marie-Thérèse à Jean Aicard n° 19, jeudi 18 septembre 1913, pages 48-50 ; n° 20, 20 septembre 1913, pages 50-51 ; n° 21, dimanche 19 octobre 1913, pages 51-52 ; n° 24, lundi 5 janvier 1914, pages 54-55 ; n° 26, mardi 3 février 1914, pages 56-57 ; n° 27, mardi 7 février 1913, pages 57-58 ; et n° 28, mardi 17 février 1914, pages 59-60.

*Une succession difficile*².

Nous avons annoncé, il y a déjà huit jours, que lorsque la vacance du fauteuil académique de M. Émile Ollivier serait annoncée par l'Académie dans le délai réglementaire d'un mois, M. Bergson serait candidat à cette difficile succession, d'ailleurs assez lointaine, les deux fauteuils d'Henri Poincaré et de Thureau-Dangin attendant d'être pourvus de titulaires.

Il est, d'ailleurs, périlleux de succéder à l'Académie à celui qui n'y fut jamais régulièrement admis, à l'apologiste complaisant du Second Empire, des traditions du Coup d'État au désastre de Sedan, bref de présenter l'éloge de celui qui fut « l'homme au cœur léger » dont l'Académie française refusa le discours et qu'elle toléra dans ses rangs.

M. Bergson, qui est un philosophe fort à la mode — et d'ailleurs d'indiscutable savoir et fort éloquent — n'aura sans doute point de concurrent : son habileté seule saura rendre supportable l'éloge d'un tel historien.

Dans la séance du 12 février 1914, l'Académie eut à pourvoir trois fauteuils vacants : le journaliste et auteur dramatique Alfred Capus (1857-1922) succéda au mathématicien et philosophe Henri Poincaré (1854-1912), l'avocat historien Pierre de La Gorce (1846-1934) à l'historien Paul Thureau-Dangin (1837-1913) et le philosophe Henri Bergson (1859-1941) à Émile Ollivier (1825-1913).

Trente et un académiciens étaient présents et quatre absents : Louis Duchesne, Jean Aicard, Edmond Rostand, Anatole France. Le général Lyautey, élu mais non encore reçu, ne put donc pas prendre part au vote.

² *Gil Blas*, 35^e année, n° 13371, mardi 30 septembre 1913, « Échos », page 1, colonne 3.

Jean Aicard et sa sœur débutèrent l'année souffrants et donc reclus à La Garde. Sur les instances pressantes de Marie-Thérèse Ollivier, Jean envisagea jusqu'au dernier moment de regagner la Capitale pour participer à l'élection de Bergson mais sa mauvaise santé le força *in extremis* à y renoncer.

Pour le fauteuil d'Émile Ollivier, deux candidats s'étaient présentés : Henri Bergson qui obtint dix-neuf voix et le modeste Charles de Pomairols qui n'en réunit que neuf ; il y eut trois bulletins blancs.

Les élus de cette séance durent toutefois attendre la fin de la guerre pour être officiellement reçus sous la Coupole. Henri Bergson y entra le 24 janvier 1918, mais Jean Aicard ne put se rendre à cette séance académique, étant retenu à La Garde par les progrès de la maladie qui allait l'emporter en 1921.

En revanche, notre écrivain envoya à Henri Bergson, en juin 1914, un exemplaire de son ouvrage sur *Alfred de Vigny* :

7 juin 1914

Cher et très éminent Confrère,

Laissez-moi vous remercier pour l'aimable envoi de votre ouvrage sur Alfred de Vigny, que j'ai trouvé chez moi en rentrant de voyage. J'en connais déjà une partie, et je tiens à vous dire combien je l'admire ; je vais maintenant lire le livre tout entier. Et j'aurai occasion de vous en parler quand je viendrai vous remercier de la sympathie que vous avez bien voulu témoigner à ma candidature.

Veillez agréer, cher et très éminent Confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués

H. Bergson³

³ Lettre autographe signée de Henri Bergson à Jean Aicard, 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 575.

Henri Bergson fut le premier président de *L'Union française* ⁴ fondée par Paul Gaultier pour l'expansion matérielle et morale de la France et qui tint sa séance inaugurale à la Sorbonne le jeudi 26 octobre 1916 :

L' « UNION FRANÇAISE » ⁵

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'Union Française est le titre d'une Association qui s'est créée en vue d'obtenir toutes les mesures capables de donner, matériellement et moralement, la plus grande expansion possible à la France. Elle étudiera les problèmes en utilisant les compétences les plus hautes ; puis, par la parole et par la plume, elle s'efforcera de répandre les solutions qui lui auront paru justes : elle espère agir sur l'opinion et, par là, sur les pouvoirs publics. D'autres ligues ou associations ont déjà été fondées dans un but d'intérêt national : à toutes, l'Union Française apporte sa sympathie et donnera volontiers sa collaboration. En travaillant à l'expansion de la France, elle procédera d'ailleurs à la française : elle mettra au-dessus de toute autre considération le respect du droit. Expansion ne signifiera jamais pour elle empiètement ou accaparement. Il est clair que la France, pour faire que son industrie, son art et sa pensée rayonnent à travers le monde, devra coordonner son effort à celui de ses alliés et de ses amis, et qu'elle servira leur intérêt, l'intérêt de la civilisation en général, en même temps que le sien.

⁴ En ce qui concerne L'Union française, et l'association similaire La Ligue Française, voir AMANN (Dominique), « Le théâtre de guerre de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 7-32.

⁵ *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 1^{re} année, n° 1, février 1917, pages 5-7.

La guerre actuelle, par l'extension qu'elle a prise dans l'espace et dans le temps, s'est trouvée remplir, plus peut-être que ne l'avait fait aucune autre, une des fonctions qui paraissent avoir été dévolues aux grandes guerres dans le plan de la nature. Car la guerre, — quand elle est autre chose que le lâche assassinat du faible par le fort, quand elle met aux prises deux adversaires capables de lutter effectivement entre eux, — la guerre est la mesuratrice et la totalisatrice des énergies. Elle pèse, en les jetant ensemble dans le plateau d'une balance où elles s'additionnent automatiquement, des choses qui ne paraissaient pas additionnables ni commensurables entre elles : les forces matérielles, intellectuelles, morales de tout un peuple. C'est ainsi qu'elle aura révélé au monde ce que nous sommes capables de faire : il n'est pas un Français, voyageant aujourd'hui à l'étranger, qui n'entende, de toutes parts, monter vers la France un murmure d'admiration. Mais, en nous donnant la pleine conscience de ce que nous sommes, la guerre nous aura fait sentir aussi ce qui nous manque et dans quel sens nous devons orienter notre effort. L'individu, dont la valeur chez nous est si grande, sait-il toujours coordonner son activité aux autres activités individuelles et leur assurer à toutes, par une organisation appropriée, le maximum de rendement ? Utilisons-nous complètement nos ressources et nos forces ? Faisons-nous aux connaissances techniques une place assez large, une situation assez haute ? Notre science, plus géniale et plus inventive qu'aucune autre, se soucie-t-elle assez de servir notre industrie ?

Notre industrie, si savante, a-t-elle suffisamment foi dans la science ? Entre l'industrie et la finance, entre l'art et l'industrie, avons-nous ménagé des voies assez larges de communication ? Notre art, notre science, notre industrie ont-ils étudié méthodiquement les moyens de se faire connaître à l'étran-

ger ? Notre enseignement, admirable à tant d'égards, capable, plus peut-être qu'aucun autre, de développer l'amour du beau et le sentiment du vrai, donne-t-il au même degré le sens du réel et le goût des réalisations ? Plus généralement, dans tous les compartiments de l'activité privée ou publique, nous rendons-nous suffisamment compte des conditions de l'action efficace, laquelle exige qu'on définisse nettement le but, qu'on étudie scientifiquement les moyens, et qu'ensuite on coure le risque, — tous les collaborateurs ayant de la compétence, un seul ayant la responsabilité ? Telles sont les questions que se sont posées, — avec beaucoup d'autres, — des industriels, des agriculteurs, des commerçants, des financiers, des ouvriers, des artistes, des savants, des écrivains, des philosophes. Il leur est apparu que toutes nos activités se compléteraient comme il le faut si nous leur donnions pour but l'expansion au dehors, et qu'un élan imprimé à l'ensemble de l'organisme assurerait le bon fonctionnement de chacune des parties. Ils se sont associés pour donner un corps à cette idée. Ils viennent aujourd'hui demander au plus grand nombre possible de Français de travailler avec eux à ce que demain, dans une France victorieuse et agrandie, mais où il y aura tant de ruines à réparer, tant de richesse à reconstituer, tant à refaire et tant à faire, aucune force ne reste inemployée, aucune ressource inutilisée : la prospérité du pays sera ainsi à la hauteur de sa gloire.

À cette prospérité la France n'atteindra d'ailleurs que si elle reste unie dans la paix comme elle l'aura été pendant la guerre. Mais, précisément, c'est en nous donnant pour objet l'expansion que nous aurons le plus de chances de maintenir l'union. La guerre nous a fourni à cet égard l'indication décisive. Au milieu de juillet 1914, la France était encore livrée à des partis qui s'entre-déchiraient ; le mal était profond, il paraissait mortel. Quinze jours après, il n'en restait rien ; la nation entière

était debout, face à l'Allemagne. D'où venait la transformation ? Du péril commun, sans aucun doute, et de la nécessité de sauver, avec la patrie elle-même, la liberté du monde. Mais comment cette cause avait-elle opéré ? En détournant nos yeux de l'intérieur et en nous forçant, plutôt que de nous regarder nous-mêmes et de nous regarder les uns les autres, à regarder tous au dehors. Eh bien, continuons, après la guerre, à regarder dehors. Nous verrons l'apaisement se faire autour de ce qui nous divise le plus, — même autour des questions sociales, même autour de la question religieuse.

Autour des questions sociales. Entre patrons et ouvriers, par exemple, l'accord peut être difficile tant que chacune des deux parties ne considère qu'elle ou tant qu'elles se regardent seulement l'une l'autre. Mais qu'ensemble elles tournent les yeux vers le dehors ; qu'elles se demandent par quelles concessions réciproques et par quelle coordination particulière de leurs efforts elles assureront à notre industrie son plus grand rayonnement possible dans le monde ; qu'elles conviennent, ne fût-ce que par une trêve qui durera seulement le temps nécessaire à la reconstitution de la richesse nationale, de tout rapporter à cette préoccupation : combien les choses se simplifieront ! comme il deviendra facile de régler les différends ! Tentons l'expérience. Essayons, — nous littérateurs, artistes, philosophes, savants de l'Union Française, — essayons d'obtenir cette trêve en nous offrant, non pas certes comme arbitres, mais comme intermédiaires. Supposons-la conclue. Plus tard, quand le temps sera révolu et la trêve sur le point d'expirer, peut-être trouvera-t-on des deux côtés qu'on a tout intérêt à prolonger indéfiniment l'entente, car les deux parties auront pu en bénéficier comme la production elle-même. À supposer que la lutte recommence, ce ne sera plus dans le même esprit, parce qu'on aura appris à se connaître et à s'estimer récipro-

quement, parce qu'on aura étudié les problèmes ensemble, parce qu'ensemble on aura pris l'habitude de tenir compte de certaines nécessités inéluctables et surtout de mettre, au-dessus de l'intérêt des deux parties, l'intérêt de la France.

Que dire de la question religieuse ? La tolérance est admise en principe, heureusement, par tout le monde. Mais bien des difficultés surgissent dans l'application. Chacun pense détenir la vérité ; et beaucoup, qui se croient tolérants, ne peuvent s'empêcher de mesurer parcimonieusement à autrui la liberté de propager ce qu'ils considèrent comme une erreur. La tolérance restera impatiente, elle risquera — passez-moi l'expression — de devenir agressive, tant que les groupes représentant des convictions opposées ne feront que se considérer eux-mêmes et se regarder l'un l'autre. Mais que tous regardent au dehors : le devoir leur apparaîtra, simple et clair. Il faut que la France ait la plus haute situation possible dans le monde.

Et sa situation sera d'autant plus haute qu'elle disposera d'une plus grande force, matérielle et morale. Or la force morale d'un peuple est faite de toutes les énergies morales, accumulées, de tous les individus qui le composent ; et cette énergie morale, chaque individu la puise dans la conviction qu'il a, religieuse s'il a la foi, philosophique s'il s'en tient à une philosophie. Envisageons les choses de ce biais : ce n'est plus seulement la tolérance, au sens étroit et toujours ambigu du mot, que nous pratiquerons, c'est l'encouragement mutuel. Oui, nous nous aiderons les uns les autres à avancer, chacun à notre manière, dans ce que nous croirons être le chemin de la vérité. Admettons que ce ne doive être là qu'une attitude provisoire : ce sera en tout cas une attitude nécessaire, si nous voulons, pendant les années qui suivront la guerre, suspendre les antagonismes intérieurs qui paralysaient ou affaibliraient notre action dans le monde. Qui sait alors si le provisoire ne devien-

dra pas du définitif ? Qui sait si des convictions opposées, qui auront vécu pendant quelque temps dans une atmosphère de confiance réciproque, ne se seront pas trouvés entre elles plus de points communs qu'il n'y paraissait d'abord ? On ne me fera jamais croire que l'opposition soit irréductible entre des doctrines qui ont inspiré les mêmes grands sacrifices, les mêmes dévouements sublimes. Elles tenaient à l'intelligence des langages tout différents ; mais le cœur a dû entendre des choses du même genre, puisqu'il a vibré de la même manière. Et c'est peut-être le cœur qui a eu raison.

Telle est l'entreprise que nous voulons tenter. Nous venons convier tous les Français à une grande œuvre d'expansion, au dehors, en même temps que de pacification au dedans. Peuples et individus ont le choix entre deux attitudes, l'une de contraction sur soi, l'autre d'expansion. Dans l'une, c'est la vie ralentie ; dans l'autre, c'est la vitalité accrue. Dans l'une on calcule, on mesure, on marchandise, et, si fort qu'on aime la justice, on ne la réalise qu'avec peine, parce qu'un abaissement du ton vital devient facilement égoïsme ou envie. Dans l'autre, on donne sans compter ; on ne pense qu'à aller de l'avant ; on arrivera à la justice par la générosité. De ces deux attitudes, la seconde est celle qui est naturelle à la France. *L'Union Française* s'emploiera par tous les moyens à la faciliter.

Nous avons exposé notre programme. Maintenant, nous devons agir. Les deux mots qui composent notre titre nous fourniront notre devise : *Tout pour l'Union ! Tout pour la France !*
Henri BERGSON.

Bergson céda bien vite son fauteuil présidentiel à un très éphémère successeur. Aussi, en juin 1917, Paul Gaultier, qui dirigeait en fait l'association avec Jean Calvet, confia-t-il cette présidence à Jean Aicard.

J.-A. MATTEI

J.-A. Mattei est un enseignant-écrivain aujourd'hui bien inconnu.

Il était professeur-adjoint au lycée de Nice en 1922 et 1923.

Il a également publié quelques œuvres :

La Méditerranée, poème, Nice, imprimerie de J. Gastaud, sd [1921], in-16, 34 pages, figures, portrait ; bois gravés de M^{me} Louis Cappatti.

Les Rubaiyat ou Quatrains d'Omar Khayyam, essai critique, Oran, imprimerie Heintz, 12 août 1936, in-8°, 23 pages.

Douze Mélodies de J. Martin-Pyns, pour chant et piano, Nice, H. Martin éditeur, 1927 ; pièce n° 9 : *Chrysanthème*, paroles françaises et italiennes de J.-A. Mattei.

Voici l'homme, drame en trois actes et en prose, suivi de Dante, poème, sl, 1935, in-8°, 68 pages.

Pour son poème *La Méditerranée*, il reçut le prix de poésie 1922 de l'académie du Var ; il vint le lire dans la séance solennelle du jeudi 11 mai 1922 :

La Méditerranée

par J.-A. MATTEI ⁶

En souvenir de l'illustre poète de la Provence, l'Académie du Var avait mis au concours, pour le grand-prix Jean Aicard de 1922, un poème sur la Méditerranée. Et, dans sa séance solennelle de mai dernier, elle a couronné l'œuvre de notre sympathique compatriote J.-A. Mattei, professeur adjoint au lycée de

⁶ *Le Petit Marseillais*, 55^e année, n° 19918, lundi 25 décembre 1922, « Les lettres corses », page 4, colonnes 3-4.

Nice. Son poème a été publié l'été dernier, en une plaquette, qui constitue le premier volume des éditions de *l'Aloès*, la vivante et lumineuse « revue méditerranéenne », que dirige le délicat poète Pierre Leca.

Chanter, en cinq cents vers, les beautés de la mer méridionale et la splendeur des civilisations qui rayonnèrent sur ses rivages, évoquer les villes d'art qui se mirent dans ses flots de saphir, et faire revivre les héros innombrables dont les exploits eurent pour cadre ses paisibles horizons, n'était pas une entreprise facile... Il y fallait, d'abord, un poète dont le souffle fût assez puissant pour vaincre la répugnance actuelle des muses à l'égard des pièces de quelque importance ; on pouvait craindre aussi que l'auteur ne fût gêné par le flot des souvenirs classiques, et qu'il ne fît trop de sacrifices dans un si vaste cycle historique et épique... il a réussi à dire, à peu près l'essentiel, malgré des lacunes que l'on peut déplorer dans cette série des fresques évocatrices.

Ainsi, pas une seule fois, dans le cours du poème, il n'est fait allusion au chemin prodigieux de la religion nouvelle, qui, partie de Jérusalem, rayonna sur tout le pourtour de la mer païenne et alla fixer sa capitale sur les ruines des temples latins et, de là, étendant encore son domaine, mit sous l'ombre de sa croix immense, les derniers confins du monde habité. Toute idée religieuse mise à part, il y aurait eu là une des plus belles pages du poème méditerranéen.

Une autre figure — des temps modernes, celle-là, mais colossale, à l'égal des plus célèbres de l'antiquité — manque dans ce défilé de héros méditerranéens, qui va depuis Ulysse jusqu'aux combattants de la Grande Guerre, en passant par Christophe Colomb. C'est celle du petit officier corse, qui, tant de fois, avait bercé son rêve au murmure des flots, quand son ambition guerrière, volait au-delà du merveilleux golfe ajac-

rien, aperçu à travers les oliviers du Casons, au feuillage pacifique, et qui, un jour, confia sa personne et ses destinées à cette mer favorable, pour courir à la conquête de l'Europe...

Il faut reconnaître, cependant, que M. Mattei a tiré un excellent parti de son sujet : une invocation lyrique et descriptive où l'on sent toute la sincérité du poète, dont les premières années se sont écoulées devant la majesté des horizons méditerranéens, ouvre le poème et exprime toute l'heureuse influence de la mer sur le tempérament des peuples riverains :

Nous sommes tes enfants d'hier et de demain,
Le Corse aux cheveux plats, le Provençal candide,
L'Ibère et le Ligure et le guerrier numide,
L'Hellène et le Fellah, l'Arabe et le Romain ;
Ton flot demeure bleu lorsque le vent fait rage :
Comme toi nous savons, même au fort de l'orage,
Conserver la clarté de l'âme et du regard.

Puis vient un tableau puissamment traité des fastes de la civilisation gréco-latine. Le troisième chant est composé à la Rome antique et à l'Italie féodale, tandis qu'une espèce d'intermède reprend avec d'heureuses variations, le thème de l'Introduction :

Ceux que des cieus plus froids virent naître n'ont pas
Cet élan singulier de notre âme pensive...

Le poète flagelle ensuite avec énergie les médisances infâmes propagées contre les troupes méridionales, en 1914, il dit les souffrances endurées, les lauriers recueillis par tous les fils de Provence et par

Les enfants de Cynnos austère et douloureuse,
et la tristesse des flots endeuillés par la guerre sous-marine.

Enfin, la mer, « bonne conseillère », fait entendre sa grande voix, où vibre une âme de sagesse et d'enthousiasme, et nous croyons apercevoir, au-dessus des splendeurs marines,

Le flambeau de la vie et de l'intelligence
Qui, de la Grèce à Rome et de Rome à la France
Élargissant toujours l'orbe de sa clarté,
A guidé dans sa nuit toute l'humanité.

À part quelques négligences (hiatus, voyelles muettes non élidées dans le corps du vers, mots rimant avec eux-mêmes), la pureté classique de la facture répond à la noblesse du sujet, et la souplesse de la forme à la spontanéité variée du sentiment. Les paysages lumineux s'y déroulent, tels qu'ils ont frappé les yeux fervents d'un fils de la mer. Et aussi toute la vie séculaire des races gréco-latines, telle qu'elle apparaît dans la légende et dans l'histoire. Cela, sans que l'on sente le moins du monde l'érudition. Mattei évoque, avec éloquence, ces siècles glorieux, parce qu'il n'a pas de peine, en fils de Cynos, où, de bonne heure, se rencontrèrent les deux civilisations, à les revivre intensément.

PAUL ARRIGHI.

HENRI SELLIER *alias Daniel Blangy*

Henri Sellier est une figure toulonnaise aujourd'hui bien oubliée. Il fit une modeste carrière au Foyer du marin et du soldat de Toulon.

Un premier foyer, créé par l'Union Franco-Américaine (UFA) et inauguré à Toulon le 4 janvier 1919, trouva place dans les

anciens locaux des grands magasins *Aux Dames de France* sur la place de la Liberté, aménagés et décorés par Robert La Montagne Saint-Hubert :

Au Foyer du Marin et du Soldat⁷

Nous avons fait ce matin une visite au Foyer du Marin et du Soldat. Sous l'aimable conduite de M. La Montagne, chargé de la décoration et de l'aménagement, nous avons parcouru le vaste hall des anciens magasins des Dames de France, transformé et décoré merveilleusement, grâce au talent de notre guide, qui a réalisé dans ces anciens magasins une merveille artistique autant que confortable. Il y a là jardins avec bassin, promenoirs, théâtre, salles de jeux, de sport, de lecture, de correspondance, cantine, dortoirs salles de bains, etc. Et tout ce confort est réuni dans un décor dont nous sommes heureux de féliciter M. La Montagne. C'est demain qu'aura lieu l'inauguration de ce palais destiné à nos poilus et à nos marins en permission. Nous croyons qu'il sera difficile de faire mieux que ce qu'a réalisé, ici, à Toulon, le décorateur du Foyer.

Ce foyer eut pour premier directeur Georges-Hippolyte-Édouard-Élisée Grandperrin, né à Orthez le 18 mai 1890 et décédé à Nice le 30 décembre 1971, secondé par un directeur adjoint, Marcel-Victor-Ernest Lainé, dit *Lainé-Lamford*, né le 15 juin 1888 et décédé le 5 juin 1955, artiste peintre, homme de lettres, poète et chansonnier, membre de l'académie du Var.

Henri Sellier en était le directeur artistique : acteur amateur, il dirigeait la troupe théâtrale du foyer ; il était également responsable de sa troupe de boy-scouts.

⁷ *République du Var*, 26^e année, n° 8710, vendredi 3 janvier 1919, page 2, colonne 2. — En mai 1922, le président de la République Alexandre Millebrand posa la première pierre d'un futur *Foyer des équipages de la flotte*, inauguré à la fin de l'année 1925.

Ami de notre poète, Sellier l'invita à l'inauguration du foyer ; au cours de la cérémonie, Jean Aicard déclama une « adresse au président Wilson » qu'il avait composée spécialement pour cette occasion :

Wilson⁸

La France libre est vieille avec un jeune cœur.

Un mauvais roi, sûr d'être un conquérant vainqueur,
S'est dit : « J'écraserai la dernière espérance
Des ces dégénérés qui sont la vieille France.
Je ris de l'idéal auquel ce peuple croit.
J'écraserai dans l'œuf le vain rêve du droit ;
Par l'astuce, par les poisons, par l'incendie,
Moi, fort, j'abolirai la race abâtardie.

Peuple de fer, que seuls ses maîtres font plier,
Mon peuple, ayant appris la haine en écolier,
Hier espion savant, se fera tueur d'hommes ;
Et l'univers saura quel grand peuple nous sommes.
L'univers sera bien quand j'aurai dans le sang
Tué le droit. Le droit n'est qu'un songe naissant.
Ce n'est qu'un rêve, un mot, mais, à l'appel d'un rêve,
Il arrive parfois qu'un monde se soulève.
J'abolirai l'esprit en massacrant les corps.
Tuer fut, de tous temps, l'action des vrais forts ;
Et ce qui fut dans tous les temps se légitime
Par la durée et le triomphe, et rien n'est crime

⁸ Poème apparemment inédit, connu par un seul manuscrit autographe de 5 pages conservé aux archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », pièce n° 339.

Quand le tueur est prince et peuple le tué.
Le monde est à ces jeux royaux habitué
Par des mille et mille ans d'histoire universelle.
La gloire est un soleil sur du sang qui ruisselle.
Le droit c'est, dans sa gangue, un espoir contesté
Où couve un dangereux avenir de clarté ;
Mais j'en ferai le songe obscur d'une agonie.
J'annonce à l'univers que la France est finie.
Hérode massacra, sans atteindre Jésus,
Les enfants sur les seins qui les avaient conçus ;
Plus prévoyant, je compte étouffer avant terme
Le droit qui, dans l'instinct des peuples, n'est qu'en germe ;
Moi, le fort menacé par des verbes nouveaux,
Pour abolir l'esprit, je broierai les cerveaux.
Et sans que rien en moi s'émeuve et compatisse,
Dans le sang des martyrs j'éteindrai leur justice. »

Il dit. Des millions de soldats, — des bourreaux, —
Sur d'autres millions de soldats, — des héros, —
Marchèrent déchaînés par ce cri d'un autre âge :
« Liège agonise... » Et, dans des tumultes d'orage,
La France croit sentir un souffle de néant.

Alors, dans les lointains, par-delà l'Océan,
Tandis qu'un grand steamer coulait sous l'eau profonde,
Quelqu'un dit : « Je suis moi l'âme du Nouveau-Monde,
La volonté d'un peuple et j'affirme le droit,
Espoir encor naissant, que chaque siècle accroît...
Avant le premier jour, avant l'aube première,
Dans la nuit du chaos, un mot fit la lumière ;
De même, hier, un seul mot, de la France envolé,
Fit de mon pavillon tout un ciel étoilé.

La France, c'est le droit ; et l'on outrage en elle,
 À blasphémer ce mot, la Justice éternelle.
 Le droit... nié par tout un peuple et par son roi...
 Il est ma conscience : il est la France en moi.
 Par lui je me sens fille et sœur de cette France,
 Grâce à qui mon drapeau s'étoila d'espérance.
 Il s'est fait chair en moi, lui le verbe sauveur,
 Qu'invoquèrent d'abord le sage ou le rêveur ;
 Et le temps a changé en action leur idée.
 Demain par l'esprit pur l'humanité guidée
 Vaincra l'instinct qui la gouverne obscurément ;
 Haine, appétit de sang, de meurtre et de conquête.
 Être fort sans pitié n'est qu'un instinct de bête.
 Je suis l'idée et la justice. Me voici.
 La brute est forte, soit ; mais le droit l'est aussi.
 Il est en même temps la plus haute pensée
 Et qu'on ne saurait plus souffrir d'être offensée. »

Comme, au-dessus des eaux, avant le premier jour,
 Flottait le verbe, ainsi ces mots : justice, amour,
 Traversaient, par-dessus les vagues atlantiques,
 Le ciel vibrant d'espoir et d'ondes électriques ;
 Et des éclairs portaient à l'empereur germain
 Le vœu du droit nié, l'ordre du cœur humain :

« Sire, je suis un peuple incarné dans un homme,
 Sire empereur et roi, moi, Wilson, je vous somme
 Au nom du droit, par votre peuple contesté,
 De descendre à l'instant du trône, ô Majesté ;
 De fuir, de vous cacher dans un dernier repaire
 Où vos enfants suivront la fuite de leur père.
 Incendiaire, roi d'un peuple de tueurs,

Fuyez, couvert de sang, sous de rouges lueurs,
 Au bruit d'éroulement des hautes cathédrales,
 Fuyez roi, poursuivi par des sanglots, des râles,
 Des supplices de mère et des plaints d'enfants ;
 Fuyez devant le droit ! Le droit, que je défends,
 Devient, dès aujourd'hui, force et fait historiques ;
 Un nouveau monde, Europe unie aux Amériques,
 Vous chasse... Mais, ô roi, vous fuirez vainement
 Car la pure justice exige un châtement ;
 C'est sur des châtements loyaux qu'elle se fonde.
 Comment vous soustrairais-je au juste arrêt du monde ?
 Où trouver des pitiés qui vous épargneront ?
 Toutes ont dit, sans haine, en vous marquant au front :
 "La grandeur des forfaits ne rend pas légitime
 Qu'un meurtrier hérite en paix de sa victime."
 Quoi ! vos peuples seraient des vaincus triomphants ?
 J'interroge la mère en deuil de ses enfants,
 L'orphelin sur la tombe et les morts sous la terre...
 Partout s'élève un cri qui ne veut plus se taire :
Justice ! L'univers, le grand assassiné,
 Veut voir l'esprit de meurtre à jamais condamné. »

Tel, ayant traversé le ciel et l'Atlantique,
 L'ordre du Nouveau-Monde atteignit l'ordre antique ;
 Et, frappé d'un éclair, le trône obéissant
 S'effondra tout-à-coup dans la honte et le sang.

Alors le ciel se tut sur l'Atlantique immense.
 Et la Terre cria : « La Justice commence. »

La Garde, Var
 16 Décembre 1918.

Henri Sellier était également poète sous le pseudonyme *Daniel Blangy*, mais il n'a guère publié et je n'ai retrouvé que ce sonnet dans la presse locale :

*LA CHAPELLE QUI MEURT*⁹

Dédié à Jean AICARD

Je sais une chapelle au toit couvert de mousse,
Asile solitaire où nul ne vient prier,
Grise, elle se blottit sous les gris oliviers,
Et sur le seuil désert, la marjolaine pousse.

Les murs, sous le soleil, prennent la teinte rousse
Des feuilles à l'automne, et près d'elle un mûrier
Tord ses rameaux noueux que le vent fait plier.
Sous la griffe des ans, elle tombe et s'émousse.

Son autel déserté ne reçoit plus de fleur,
Le saint fait vainement un geste bénisseur...
Pourtant, il ne faut pas que meure la chapelle.

Les aïeux ont prié sur la dalle, à genoux
Et dans ce bruissement imperceptible et doux
Passe l'appel discret de leur âme immortelle !

1920

DANIEL BLANGY.

Henri Sellier apporta son concours et celui de ses scouts à l'organisation des fêtes d'août 1920 à Solliès-Ville. Le samedi 7, lors des inaugurations des différents monuments, les scouts

⁹ *La Provence illustrée Revue de la Côte d'azur varoise*, 3^e année, n° 4, avril 1923, page 136, colonnes 2-3.

toulonnais étaient présents et rendaient « les honneurs militaires » aux personnalités. Puis, dans son discours, Jean Aicard annonça que les boy-scouts de Toulon avaient donné son nom à leur troupe. L'illustre poète leur remit alors un drapeau et les jeunes gens du « groupe d'Éclaireurs Jean Aicard » jurèrent « solennellement de le servir, comme le servirent leurs aînés. ¹⁰»

Désireux de faire vivre le théâtre de plein air de la Montjoie à Solliès-Ville, Jean Aicard l'ouvrit à des artistes de passage et, le dimanche 19 septembre 1920, une matinée artistique y fut organisée par Henri Sellier — alias *Daniel Blangy* — avec le concours d'amateurs toulonnais autour d'un excellent programme : *Une aventure de Diogène*, un acte en vers du D^r Edmond Mourron, interprété par M^{lle} Claire Philip et Daniel Blangy ; monologues provençaux de M^{lle} M. Gérard, dits par l'auteur ; *L'Assisté*, un acte en vers de Jean Aicard, interprété par MM. Daniel Blangy, Gaston Gay, Maurisque et Auguste Bez ; poèmes *Le Barrage*, d'Edmond Rostand, et *Le Retour*, de Lucien Boyer, dits par Daniel Blangy.

Jean Aicard remercia particulièrement l'organisateur de cette belle matinée :

Cher Monsieur et Ami. J'ai lieu de croire qu'en organisant à Solliès-Ville la représentation dramatique d'hier, vous n'aviez pas eu seulement l'intention de donner quelque argent à Donchéry, filleule de Toulon, et aussi à la caisse des boy-scouts ; vous avez été heureux encore d'apporter un argument nouveau à ceux de nos amis qui voudraient voir le Théâtre de la Mont-

¹⁰ *Le Petit Var*, 41^e année, n° 14502, dimanche 8 août 1920, page 1, colonne 6.

joie, à Solliès, durer et servir. Avec des moyens très simple, le talent et la bonne volonté de vos jeunes gens et le matériel rudimentaire que je vous ai prêté, vous avez réussi à attirer un public nombreux, et à faire applaudir « Une Aventure de Diogène » et l' « Assisté ». Dans les entractes a paru d'abord l'iné-narrable M^{lle} Gérard avec ses monologues qu'eût admiré notre ami La Sinse originaire de Solliès ; puis, ce fut le tour de Daniel Blangy, notamment dans le « Barrage » d'Edmond Rostand.

Voulez-vous, je vous prie, vous charger de féliciter tous les interprètes que vous avez conduits au succès ; et d'une façon très particulière ce Daniel Blangy qui a soulevé l'émotion par la façon tout à fait remarquable dont il a dit le « Barrage ». Cette émotion fut portée au comble lorsqu'un des amateurs s'écria : « Le héros qu'a chanté le Poète était le propre frère de celui qui vient de vous dire un des plus admirables poèmes de Rostand. »

Ce Blangy, que j'ai félicité avec enthousiasme, a joué le rôle du premier officier dans l' « Assisté », avec une véritable maîtrise. Dans ma longue carrière, jamais je n'ai vu jouer plus juste : accent pénétrant, geste sobre, simplicité naturelle, tout y était, et le public a su le reconnaître.

Une fois de plus, et c'est ce que je veux souligner, on a pu comprendre que l'incomparable décor de la Montjoie, ruines et rocher, acoustique et coloration, ajoute un charme inexprimable et une force étonnante aux œuvres qui s'y aventurent. Sous les yeux du spectateur, tout est proportion parfaite : mesuré et harmonieux. L'étendue du panorama est derrière le spectateur qui la retrouvera tout à l'heure avec émerveillement, mais elle ne saurait le gêner pendant le spectacle. L'acteur, lui, a cette étendue sous les yeux, par-delà le public, mais on dirait qu'elle l'inspire, l'exalte, le sert.

Solliès-Ville a le droit d'affirmer — froidement — que de tous les théâtres de plein air, de ceux, du moins, qui n'ont eu

pour architecte que la nature et le temps, son théâtre de la Montjoie est certainement le plus admirable. Souhaitons que notre « pays » le conserve avec orgueil. Je vous serre la main cordialement. — JEAN AICARD ¹¹.

Après le décès du Maître, Henri Sellier fut des fidèles qui entretenirent son souvenir. Ses boy-scouts du Foyer du marin assistèrent aux obsèques du Maître et, les 12 mai 1922 et 1923, se rendirent sur sa tombe. Le 12 mai 1924, Sellier participa à la soirée aux *Lauriers-Roses*.

Henri Sellier est décédé en 1926 ou 1927 et les amis de notre écrivain lui rendirent hommage lors de la commémoration de 1927 : « Avant de clôturer la réunion, Mme Paulin-Bertrand rend hommage à la mémoire de deux amis de Jean Aicard décédés depuis un an : le R. P. Babonneau, de l'ordre des Dominicains, et M. Henri Sellier. Ce dernier, poète charmant à ses heures, a notamment consacré à une vieille chapelle de Solliès-Ville un délicat sonnet dont Mme Paulin Bertrand donne lecture ¹². »

¹¹ *Le Petit Var*, 41^e année, n° 14546, mardi 21 septembre 1920, page 3, colonne 1.

¹² BOISLAIGUE (René), « La commémoration annuelle des Lauriers-Roses », *La République du Var*, 34^e année, n° 11836, vendredi 13 mai 1927, page 2, colonnes 1-2.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).